

Pontifícia Universidade Católica de São Paulo / Université de Limoges  
PUC-SP / UNILIM

LONG RÉSUMÉ

Alexandre Provin Sbabo

**Un parcours diachronique sur les articulations entre l'éthique et  
l'esthétique dans la sémiotique de A. J. Greimas.**

Doctorat en Cotutelle en Communication et Sémiotique et Sciences du Langage

SÃO PAULO / LIMOGES

2020

Alexandre Provin Sbabo

**Un parcours diachronique sur les articulations entre l'éthique et  
l'esthétique dans la sémiotique de A. J. Greimas.**

Thèse de doctorat en cotutelle présentée à aux  
membres du jury de la Pontifícia Universidade  
Católica de São Paulo (PUC-SP) et de l'Université  
de Limoges (UNILIM), comme exigence partielle  
pour l'obtention du titre de Docteur en  
Communication et Sémiotique et Sciences du  
Langage.

MEMBRES DU JURY

---

Ana Claudia Mei Alves de Oliveira (orientadora)  
Pontifícia Universidade Católica de São Paulo

---

Didier Tsalla-Effa (coorientador)  
Université de Limoges

---

Eric Landowski  
Centre National de la Recherche Scientifique

---

Anne Beyaert-Geslin  
Université Bordeaux-Montaigne

---

Luciana Chen  
Centro Universitário SENAC

---

Alexandre Marcelo Bueno  
Universidade Presbiteriana Mackenzie

*« Bien au contraire, l'épreuve constitue, dans ce sens, une certaine manifestation de la liberté »*

***Algirdas Julien Greimas (1966, p. 205)***

## RÉSUMÉ

Cette recherche vise à étudier comment l'éthique et l'esthétique sont articulées dans la sémiotique d'origine structuraliste, à partir de la perspective d'un parcours diachronique fondé sur les développements théoriques et méthodologiques réalisés par Algirdas Julien Greimas. L'étude bibliographique et diachronique s'organise en fonction des dates de publication des travaux de l'auteur et selon la relation de ceux-ci avec la problématique de l'articulation de l'éthique et de l'esthétique dans le développement de sa théorie, couvrant plus de 40 ans de production intellectuelle et en tenant compte des travaux de ses phases les plus diverses – avant qu'il n'utilise le terme sémiotique jusqu'à son dernier ouvrage individuel. Notre objectif est de suivre le parcours du développement du cadre théorique et méthodologique de A. J. Greimas afin que nous puissions mettre en évidence les processus qui ont permis la constitution de modèles analytiques capables de faire ressortir les articulations des valeurs esthétiques et des valeurs éthiques dans les objets et interactions les plus diverses – allant des récits mythiques aux peintures abstraites et aux interactions entre sujets. Les hypothèses à tester sont les suivantes : (I) l'éthique et l'esthétique sont liées à la question de la signification, de la construction et de l'appréhension du sens; (II) l'articulation de l'éthique et de l'esthétique constitue la base des interrogations de la méthodologie sémiotique; (III) la problématique de l'éthique et de l'esthétique est présente dans la pensée de Greimas dès ses premiers travaux; (IV) l'articulation proposée par la sémiotique entre ces concepts réalise une approche à la fois hypotaxique et hyponymique. L'importance de ce travail réside donc dans la possibilité de visualiser les interactions entre ces deux termes à travers les structures sémiotiques qui définissent et articulent l'éthique et l'esthétique, ainsi que l'isomorphisme entre le plan du contenu et le plan de l'expression. Ce parcours a reconstruit le réseau de relations formelles pensé par Greimas, capable d'illustrer la présence de l'éthique et de l'esthétique dans les différentes interactions et objets, ainsi que de mettre en évidence le traitement donné par la sémiotique à l'articulation de ces concepts pour la construction et l'appréhension du sens.

Mots-clés : Esthétique. Éthique. Algirdas Julien Greimas. Plan de l'expression. Plan du contenu. Sémiotique.

## TABLE DES MATIÈRES

CONSIDERATIONS INITIALES.....	5
1. SEMIOTIQUE OU SEMANTIQUE, SIGNIFICATION OU SENS ? .....	14
2. QUELQUES PISTES INITIALES SUR LA PROBLÉMATIQUE DE L'ÉTHIQUE ET DE L'ESTHÉTIQUE.....	25
3. LA CONSTRUCTION DE LA SÉMIOTIQUE ET LES RELATIONS AVEC L'ÉTHIQUE ET L'ESTHÉTIQUE.....	38
3.1. Connotation et axiologie : essais par une méthode.....	38
3.2. <i>Sémantique structurale</i> et la fondation d'une méthodologie .....	42
3.3. Le langage et ses constructions.....	53
3.4. Le langage poétique.....	55
3.5. Entre les figures et les formes : les articulations du monde naturel.....	59
3.6. Le carré sémiotique et l'articulation des valeurs éthiques et morales ..	65
3.7. Les effets des sens et le fait poétique.....	69
3.8. Entre amis, morale et effets des sens .....	75
3.9. Le figuratif, le plastique et les effets des sens .....	80
3.10. Figurativité, esthétique et éthique .....	87
CONSIDERATIONS FINALES.....	92
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	99

## CONSIDERATIONS INITIALES

Aujourd'hui, quand nous parlons de la sémiotique – et en particulier de la sémiotique discursive –, nous oublions souvent qu'il s'agit d'une discipline qui a fait ses premiers pas dans les années 1960, avant même d'être reconnue par un tel nom. Si nous pensons aux nombreux développements théoriques et méthodologiques que la discipline a subi en si peu de temps, nous observerons aussi de grands esprits derrière ces efforts, des chercheurs avec une force créative et intellectuelle enviable. Cependant, de temps en temps, il nous semble nécessaire de s'arrêter une minute afin de regarder les tendances de la discipline et ses nouveaux développements pour revisiter la construction de ses structures et les concepts qui les articulent, de manière à vérifier la continuité de la rigueur scientifique et la cohérence formelle de son métalangage. C'est dans cet effort que nous nous proposons d'observer comment les développements sémiotiques d'Algirdas Julien Greimas articulent deux concepts, en quelque sorte, étranges à la sémiotique : l'éthique et l'esthétique.

Étranges parce qu'en plus d'être essentiellement philosophique, au fil des années, leurs contenus sémantiques ont été décalés. La banalisation du terme esthétique a fait apparaître une socialisation des goûts et du beau, en instaurant une grille de lecture par laquelle les valeurs esthétiques deviennent acceptables à partir d'une perspective moralisatrice et moralisée. Avec l'éthique, comme si ce n'était pas suffisant d'avoir des crises humanitaires et sanitaires, dont les chiffres valent plus que les vies, nous avons fini par perdre la valeur sémantique du mot et aussi la notion de ce que signifient les valeurs éthiques elles-mêmes. Cela sans mentionner le problème auquel est confronté toute personne qui s'aventure dans le domaine de l'éthique, c'est-à-dire sa distinction par rapport la morale.

Notre objectif est donc de suivre le parcours du développement du cadre théorique et méthodologique d'A. J. Greimas afin que nous puissions mettre en évidence les processus qui ont permis la constitution de modèles analytiques capables de comprendre les articulations des valeurs esthétiques et des valeurs éthiques, aux objets et interactions les plus divers – allant des récits mythiques aux peintures abstraites et aux interactions entre sujets.

Dans cette tentative de revisiter la théorie et de comprendre comment la sémiotique, à travers les développements de Greimas, articule l'éthique et l'esthétique,

nous effectuerons une étude bibliographique et diachronique à partir d'un corpus de recherche qui couvre plus de 40 ans de production intellectuelle de l'auteur. Nous commencerons par son premier article, intitulé *Cervantes and his Don Quixote* ([1943]/2016), jusqu'à ce que nous arrivions à son dernier ouvrage individuel, *De l'imperfection* (1987). Les œuvres, les textes et les articles qui constituent le *corpus* de cette recherche ont été sélectionnés, surtout en raison de leur auteur, c'est-à-dire des textes qui ont été signés seulement par Greimas, dont les propositions théoriques sont actuellement bien acceptées et intégrées dans le scénario actuel de la méthodologie sémiotique. La seule exception parmi les textes qui composent notre *corpus* est l'article signé par Greimas et Rastier, *Les jeux des contraintes sémiotiques* ([1968]/1970), car le modèle du carré sémiotique développé dans ce travail non seulement se présente comme unique et capable de mettre en évidence et d'articuler les valeurs éthiques et morales dans la perspective sémiotique, mais aussi parce qu'il est considéré comme un modèle globalement accepté par la communauté scientifique et comme partie intégrante du parcours génératif de la signification. En plus de ces éléments, nous pouvons ajouter que le choix des textes et des œuvres a été également fait en fonction de la possibilité de l'observation du caractère évolutif de la pensée de Greimas, ainsi que de la présence d'éléments qui aideraient notre recherche concernant l'articulation de l'éthique et de l'esthétique dans et par la sémiotique.

Il est nécessaire de souligner que la diachronicité des œuvres se présente comme un composant important dans le développement même de cette recherche. En tenant compte de cela, nous travaillerons en suivant le principe de l'année de publication des œuvres et des textes de Greimas de sorte que, dans la première citation d'un ouvrage donné nous placerons, quand il est nécessaire, entre crochets la date de publication originale du travail, suivie de l'année de l'édition consultée. Dans les citations suivantes d'un ouvrage déjà mentionné une première fois, nous utiliserons seulement la référence de l'édition effectivement consultée, car ce choix favorise le suivi de la lecture dans notre source primaire. Excepté les cas où, en fonction de la pandémie, nous n'avons pas eu accès au matériel original. Dans ces cas, nous devons malheureusement essayer de traduire l'édition consultée en français. Nous pourrions éventuellement rompre la diachronicité de nos recherches, mais seulement à la condition de réitérer ou avancer une possible relation conceptuelle.

Cependant, dans ce contexte, il est tout aussi important de souligner que ce que nous considérons comme une « méthodologie diachronique » s'inscrit

précisément dans le choix de l'approche du *corpus* étudié. Ainsi, pour éviter d'éventuelles critiques à propos de l'inexistence d'une « méthodologie diachronique », il nous semble pertinent, dès le début, de reprendre quelques considérations au sujet de ce principe diachronique qui nous guidera tout au long de cette recherche. Nous comprenons la diachronique, dans le sillage de Saussure (1971, p. 117), comme ce qu'il appelle de « une phase d'évolution », de sorte que « quand le linguiste suit l'évolution de la langue, il ressemble à l'observateur en mouvement qui va d'une extrémité à l'autre du Jura pour noter les déplacements de la perspective » (*id.*). En vue de cette notion de diachronie, on peut trouver, toujours en suivant Saussure (*ibid.*, p. 128), ce qu'il explique comme étant la méthode de la linguistique diachronique : « la linguistique diachronique, au contraire, doit distinguer deux perspectives, l'une *prospective*, qui suit le cours du temps, l'autre *rétrospective*, qui le remonte » (l'auteur souligne).

En raison de ces définitions et compte tenu du fait que nous ne traiterons pas de problèmes spécifiques à la linguistique, mais de ceux de la sémiotique, au lieu de garder l'expression « linguistique diachronique » présentée par Saussure, nous parlerons seulement de la diachronie ou du caractère diachronique en respectant, toutefois, les postulats méthodologiques mis en évidence au paragraphe précédent. Cependant, bien que la diachronie se présente comme la perspective qui guidera l'évolution de notre recherche, nous ne pouvons pas simplement négliger l'état synchronique de la sémiotique, que ce soit à un moment donné de notre approche ou par rapport à ce que nous en savons actuellement, car « ce serait ne voir que la moitié de la réalité » (*ibid.*, p. 136). C'est la raison pour laquelle nous tirerons, parfois, profit du *Dictionnaire de sémiotique* (GREIMAS ; COURTÉS. 1979), ainsi que d'autres dialogues sémiotiques qui nous aideront à mieux comprendre l'articulation et l'évolution de certains concepts.

Ainsi, nous pourrions comprendre que notre « méthodologie diachronique » est à mi-chemin entre les deux méthodologies historiographiques de la sémiotique présentées par Portela (2018, pp. 140-141), c'est-à-dire entre le « mémorialiste » ou « chroniqueur » et le « critique » et « l'innovateur ». Celle-là orientée « essentiellement par la diachronie des faits théoriques [...], cherchant à montrer leurs correspondances, continuités et discontinuités »<sup>1</sup> (*ibid.*, p. 141, notre traduction) et celle-ci qui « ne rejette

---

<sup>1</sup> Dans l'original : « essencialmente pela diacronia dos fatos teóricos [...], procurando mostrar suas correspondências, continuidades e discontinuidades ».

pas la diachronie, mais s'en sert différemment »<sup>2</sup> (*id.*, notre traduction), la transformant en synchronie. Nous verrons, de cette façon, l'évolution de la sémiotique en même temps que nous chercherons à présenter, à certains moments, certains états synchroniques de la théorie et la façon dont elle articule l'éthique et l'esthétique. C'est seulement ainsi que nous pourrions observer comment la sémiotique a progressé dans le traitement de l'éthique et de l'esthétique. Ces choix méthodologiques sont, quant à eux, étayés par l'affirmation de Portela (*ibid.*, p. 142) selon laquelle « le passé de la sémiotique contient en germe son avenir : ce qui est idée diffuse devient école ou famille dans le devenir »<sup>3</sup> (notre traduction), de sorte que ce que nous voulons, ce n'est pas nécessairement l'élaboration d'un travail sémiotique en soi, c'est-à-dire avec des analyses sémiotiques, mais une recherche qui parle de la sémiotique, de sa relation avec l'éthique et avec l'esthétique et de l'évolution de ces interrelations tout au long de la pensée même de Greimas.

Cela dit, sous cette structure nous chercherons alors à observer l'existence de quelques hypothèses qui, non seulement peuvent mettre en évidence la pertinence de l'éthique et de l'esthétique dans la théorie sémiotique et dans la pensée de Greimas, mais qui peuvent aussi nous aider à comprendre les relations que ces concepts entretiennent entre eux dans la mesure dont ils sont articulés par la théorie. Les hypothèses à tester sont les suivantes :

- I. l'éthique et l'esthétique sont liées à la question de la signification, de la construction et de l'appréhension du sens :
- II. l'articulation de l'éthique et de l'esthétique constitue la base des interrogations de la méthodologie sémiotique ;
- III. la problématique de l'éthique et de l'esthétique se trouve présente dans la pensée de Greimas depuis ses premiers travaux ;
- IV. l'articulation proposée par la sémiotique entre ces concepts réalise une approche à la fois hypotaxique et hyponymique.

Dans ce contexte, la présente étude est divisée en trois parties. Dans le premier chapitre, intitulé *Sémiotique ou sémantique, signification ou sens ?* nous chercherons,

---

<sup>2</sup> Dans l'original : « não rejeita a diacronia, mas dela se serve de modo diferente ».

<sup>3</sup> Dans l'original : « o passado da semiótica contém em germe seu futuro: aquilo que é ideia difusa torna-se escola ou família no devir ».

comme l'indique le titre lui-même, d'établir les différences conceptuelles entre les termes en question. Une telle distinction se montre pertinente, car en plus de faire face à des discours qui nient le caractère sémiotique de *Sémantique structurale* (GREIMAS, 1966), elle permet de comprendre la différenciation de deux termes assez utilisés dans la sémiotique, souvent de manière inappropriée, et qui, comme nous le verrons, ont une relation étroite avec les articulations de l'éthique et de l'esthétique dans la théorie.

Dans le deuxième chapitre, sous le titre *Quelques indices initiaux sur la question de l'éthique et de l'esthétique*, nous explorerons les premiers travaux de Greimas, antérieurs *Sémantique structurale*. Cette tâche est motivée par l'intention d'observer la construction de la pensée de l'auteur, de vérifier s'il montrait déjà de l'intérêt ou de la préoccupation pour un approche de l'éthique et de l'esthétique et de souligner l'existence, ou non, des premiers concepts qui seraient ensuite repris dans la sémiotique. Cependant, dans ce chapitre, il y a deux exceptions à la question diachronique. Les travaux intitulés *Idiotismes, proverbes, dictons* ([1960]/1970) et *La description de la signification et la mythologie comparée* (1963), bien qu'étant antérieurs à la parution de *Sémantique structurale*, font partie d'une autre œuvre considérée de la période sémiotique de l'auteur, *Du sens* (1970). Donc, si l'auteur lui-même a jugé pertinent l'insertion de tels textes dans cette œuvre, même s'il était motivé par des critères didactiques, comme il l'explique dans une note de bas de page, nous avons choisi de suivre ses motivations.

Dans le troisième chapitre, intitulé *La construction de la sémiotique et les relations avec l'éthique et l'esthétique*, nous aborderons la grande majorité des travaux de Greimas, en comprenant ce que nous appelons ici de la période sémiotique de l'auteur, c'est-à-dire de *Sémantique structurale* à *De l'imperfection*. C'est donc dans ce chapitre qu'il sera possible d'observer comment l'auteur développe la méthodologie descriptive de la sémiotique, tout en élaborant, en raison des défis que les objets d'analyse l'imposent, des modèles qui établissent les articulations éthiques et esthétiques. Dans la première sous-section de ce parcours, nous commencerons par les textes qui ont été délibérément laissés en dehors du chapitre précédent. Cela nous permet d'observer l'émergence des premières questions axiologiques qui se présentent à Greimas à partir de la comparaison entre deux mythes distincts, en soulignant que la notion même de valeur présente des variations selon le contexte socioculturel. En outre, on notera, à partir de l'analyse d'un groupe de proverbes et de

dictons, que l'auteur perçoit les premiers rapports entre signifiant et signifié et comment, en explorant les relations d'organisation syntaxique et rythmique de ces éléments, il arrive au concept de connotation.

Dans la deuxième sous-section, nous abordons l'une des œuvres qui, pour nous, est l'une des plus importantes pour la reconstruction de la pensée de l'auteur, non seulement parce qu'elle est l'une des rares publications qui ne sont pas des recueils d'articles de Greimas, mais parce que c'est là que nous trouvons les principes fondamentaux de la sémiotique et, par conséquent, de l'articulation entre l'éthique et l'esthétique. L'instauration de la perception comme lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification, l'affirmation que les faits esthétiques se trouvent « actuellement davantage au niveau de la perception de l'œuvre » (GREIMAS, 1966, p. 9), la construction des figures nucléaires et du niveau sémiologique – qui, comme nous le verrons plus tard, montre sa pertinence dans l'analyse des formes d'expression et dans l'établissement de l'isomorphisme entre le plan de l'expression et le plan du contenu dans l'analyse plastique –, l'établissement des premières positions actantielles, dans lesquelles les valeurs éthiques et morales sont investies, ne sont que quelques exemples de la pertinence de cette œuvre inaugurale et fondamentale pour notre recherche.

Dans la troisième sous-section, en plus de marquer le premier texte dans lequel Greimas utilise le terme de sémiotique, nous débattons également de la pertinence de la dimension sociale de la langue et du langage et nous présenterons la distinction entre un langage artificiel et un langage naturel. Cette distinction en dépit d'être problématique –, car la question qui se pose est de savoir comment les séparer l'une de l'autre, parce qu'au moment de la manifestation ils peuvent se trouver en syncrétisme – nous suivra tout au long du parcours de notre recherche. Nous pouvons également observer, dans cette sous-section, le passage dans lequel Greimas (1970, p. 22) définit le langage comme « lieu de médiation, comme un écran sur lequel se dessinent les formes intelligibles du monde », ce qui non seulement établit la corrélation entre la notion de langage et le concept de figurativité, mais l'installe aussi comme lieu d'articulation des ensembles signifiants, c'est-à-dire de l'esthétique.

Dans la quatrième sous-section de ce chapitre, nous observerons les premiers pas que l'auteur fait dans la direction de l'établissement du fait poétique en tant qu'effets de sens des effets des sens, à partir du caractère ineffable du texte poétique, de l'examen des arrangements du plan de l'expression et d'un mouvement vers la

nécessité de penser l'exploration des substances de l'expression. Ces considérations ont leur importance dans le fait qu'elles établissent déjà un passage entre une sémiotique figurative et une sémiotique plastique. C'est aussi dans cette sous-section que l'on peut noter, en conséquence de l'exploration du langage poétique, l'émergence de la conception jakobsonienne de la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntaxique, en prenant en compte sa pertinence dans le cadre de l'organisation esthétique.

Dans la cinquième sous-section de ce chapitre, nous traiterons également d'un autre texte de grande importance pour notre recherche et pour la méthodologie sémiotique en général. Greimas, à partir des questionnements dans son article *Conditions d'une sémiotique du monde naturel* (1968), non seulement commence à tracer ses perspectives pour une sémiotique du vécu – à partir du syncrétisme des sujets de l'énonciation avec les sujets de l'énoncé et de l'établissement des figures du monde naturel –, mais aussi, à la suite de l'analyse du geste, présente les premières articulations méthodologiques dans lesquelles il est possible d'observer l'investissement éthique dans une manifestation organisée esthétiquement, c'est-à-dire une organisation des arrangements signifiants qui a pour but la communication.

Le développement de la sixième sous-section correspond à l'introduction du carré sémiotique en tant que modèle d'articulation des axiologies qui constituent le mode d'être des sujets et des sociétés. Dans cette sous-section, en plus de souligner les contributions de ce modèle à l'observation des articulations éthiques et morales, nous observerons aussi son importance pour la construction du concept d'*épistème* et la préoccupation de Greimas et Rastier ([1968]/1970) avec l'investissement de ces valeurs dans les structures de surface, mettant ainsi en évidence la projection des valeurs de l'énonciataire dans les marques du discours.

Le fait et l'objet poétique sont les thèmes de la septième sous-section. L'importance des développements réalisés par l'auteur se présentent dans cette partie du travail sous l'affirmation initiale que le fait poétique n'est pas coextensif au concept de littérature (GREIMAS, 1972). Cette considération, en plus de souligner l'autonomie du plan de l'expression et sa relation isomorphique avec le plan du contenu – esquissant les premiers pas vers le développement du niveau semi-symbolique d'analyse –, rouvre les portes aux avancées méthodologiques concernant l'exploration des qualités sensibles du monde et de leurs effets de sens expérimentés par les sujets qui les saisissent – dessinant ainsi la place des valeurs esthétiques dans la théorie.

Dans la huitième sous-section, nous traiterons des développements méthodologiques de Greimas dans son livre d'exercices consacré à l'analyse du conte *Deux amis* de Maupassant. Dans cette partie, nous observerons la construction des concepts d'embrayage et de débrayage qui permettront par conséquent d'explorer non seulement le niveau figuratif au niveau de l'énoncé, mais aussi l'observation de la façon dont le fait poétique se trouve également installé dans les interactions entre les acteurs du récit. En outre, la composante éthique et morale, inhérente à la mise en place d'une dimension spatiale et temporelle, est étudiée à partir des divers *fares* des actants, réaffirmant la notion d'investissement des valeurs dans les pratiques des individus - une problématique déjà soulevée dans le traitement du modèle axiologique du carré sémiotique.

Les développements de la sémiotique figurative et de la sémiotique plastique constituent les objets de la neuvième sous-section de ce chapitre. La recherche se fera donc à partir de la problématique qui entoure la notion de représentation et d'arbitraire. Dans cette partie, nous aborderons le rapport du niveau figuratif avec la grille de lecture socialisée et avec l'exploitation, non plus des formes de l'expression, mais des substances de l'expression à travers la contribution de la sémiotique plastique. Ces articulations deviennent fondamentales pour comprendre donc les différentes articulations des arrangements esthétiques, leurs différents niveaux d'analyse et la façon dont ils construisent le sens, à partir des effets des sens qui affectent le sujet.

Enfin, dans la dixième sous-section, nous exploiterons les avancées proposées en *De l'imperfection* (GREIMAS, 1987) à partir de deux perspectives distinctes : la première, en considérant le texte comme la consolidation des structures sémiotiques précédentes ; la seconde, en tenant compte des perspectives de l'exploitation sémiotique du monde "vivable" (*ibid.*, p. 9). De même, nous chercherons à voir si de telles propositions nous permettent d'observer non seulement comment l'éthique et l'esthétique se trouvent installées dans la vie quotidienne, mais aussi comment les valeurs esthétiques peuvent effectuer des décalages axiologiques qui peuvent rendre, éventuellement, la vie des sujets plus acceptable.

Nous espérons ainsi réussir à reconstruire, à travers ce parcours qui enquête sur les développements structurels et conceptuels de la théorie, le réseau de relations formelles pensé par Greimas, afin qu'une telle reconstruction soit capable d'illustrer la présence de l'éthique et de l'esthétique dans les différentes interactions et dans les

objets, ainsi que de mettre en évidence le traitement donné par la sémiotique dans le cadre de l'articulation de ces concepts pour la construction et l'appréhension du sens.

## 1. SEMIOTIQUE OU SEMANTIQUE, SIGNIFICATION OU SENS ?

En proposant d'explorer, dans la théorie sémiotique d'A. J. Greimas, la possibilité d'établir des relations entre l'esthétique et l'éthique, il nous semble pertinent de partir de la compréhension même de la notion de sémiotique. Dans cette perspective, notre première tâche méthodologique consiste à chercher à comprendre ce qu'est cette sémiotique qui constitue la base de notre recherche. Ce n'est qu'après cette étape que nous pourrons chercher à comprendre comment l'éthique et l'esthétique sont présentes et articulées dans le projet d'une théorie de signification.

Ainsi, en tenant compte du fait que le *Dictionnaire de sémiotique* (GREIMAS ; COURTÉS, 1979) se présente comme une œuvre visant à garantir la permanence, l'union et l'homogénéisation des concepts de la théorie (*ibid.*, pp. I-III), il nous semble cohérent de l'utiliser pour examiner cette première problématique qui se met sur notre chemin, c'est-à-dire investiguer ce qu'est cette sémiotique sous laquelle nous allons étudier l'existence d'une possible articulation entre les concepts d'éthique et d'esthétique – même si cela nous force à sortir du contexte diachronique sur lequel nous allons nous pencher, nous considérerons cette œuvre atemporelle surtout en fonction de son caractère didactique. Dans ce contexte il convient de commencer notre approche par ce que Greimas et Courtés (*ibid.*, pp. 409-416) disent du lexème « sémiotique » dans leur dictionnaire analytique.

Par rapport à ce lexème, les auteurs affirment d'abord que « le terme sémiotique s'emploie dans des sens différents » (*ibid.*, p. 339) et présentent un dédoublement de ce terme en trois parties, mais que, malgré cette division sont interdépendants et complémentaires dans la mesure où elles sont liées et englobées par la troisième et dernière définition présentée, c'est-à-dire dans la définition de la sémiotique en tant que théorie. Sans la nécessité, au moins dans un premier moment, d'aborder chaque partie du dédoublement réalisé par les auteurs, il suffit pour nous de comprendre que la sémiotique-objet et la typologie sémiotique sont englobées et font partie de ce que Greimas e Courtés (*ibid.*, pp. 344-346) définissent comme la théorie sémiotique. Les auteurs nous expliquent que :

La théorie sémiotique doit se présenter, d'abord, pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme une théorie de la signification. Son souci premier sera donc expliciter sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens. Ainsi, en se situant dans la tradition saussurienne et hjelmslévienne, selon laquelle la signification est la création

et ou la saisie des « différences », elle aura à réunir tous les concepts qui, tout en étant eux-mêmes indéfinissables, sont nécessaires pour établir la définition de la structure élémentaire de la signification. (*ibid.*, 345)

En définissant la théorie sémiotique comme une théorie de la signification fondée sur un ensemble de procédures linguistiques formalisées, on peut comprendre la raison pour laquelle la sémantique – définie par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) comme « théorie tentant de rendre compte des structures et des phénomènes de la signification dans une langue ou dans le langage » – présentée comme objet d'étude dans la première œuvre de Greimas, *Sémantique Structurale* (1966), pourrait d'une certaine manière déjà être considérée comme partie de la théorie sémiotique. Toutefois, c'est exactement la proximité entre ces définitions qui finissent par poser des problèmes et nous oblige à établir une distinction entre la soi-disant sémantique et la sémantique structurale sur laquelle Greimas fonde la méthodologie sémiotique.

Dans ce cadre, Rastier (2017, p. 1) nous explique que « alors que la sémantique structurale européenne est pour l'essentiel une sémantique lexicale, l'originalité de *Sémantique structurale* est de la lier à une théorie du texte ». Ce point de vue est également perçu dans l'affirmation de Fiorin (2000, p. 13) qui explicite :

Ayant échoué l'ambitieux projet de la sémantique structurale, les linguistes se sont tournés vers l'analyse d'unités plus grandes que le mot. Ducrot, par exemple, se penche sur les implicites du discours et commence à développer sa sémantique linguistique. D'autres linguistes commencent à s'en occuper des problèmes du discours.<sup>4</sup> (notre traduction)

C'est donc parmi ces linguistes qui se sont occupées des problèmes du discours que nous pouvons situer la sémantique structurale dont traite Greimas dans son œuvre, car pour l'auteur la sémantique, pour avancer dans son développement, devrait être syntaxique et non lexical, de manière à rendre compte des discours dans leur totalité, et pas seulement des mots. Comme l'expliquent Greimas et Courtés (1979, pp. 327-328) :

---

<sup>4</sup> Dans l'original : « Tendo fracassado o ambicioso projeto da Semântica Estrutural, os linguistas voltaram-se para a análise de unidades maiores do que a palavra. Ducrot, por exemplo, debruça-se sobre os implícitos do discurso e começa a desenvolver sua Semântica linguística. Outros linguistas começam a preocupar-se com os problemas do discurso ».

Pour pouvoir dépasser la phase de son développement (ici brièvement retrace), la sémantique – telle que nous nous employons à l'élaborer dans le cadre du Groupe de Recherches sémiolinguistiques – doit satisfaire, semble-t-il, à au moins trois conditions principales :

a) Elle doit être générative, conçue sous forme d'investissements de contenu progressifs, disposés sur des paliers successifs, allant des investissements les plus abstraits vers les plus concrets et figuratifs, de telle sorte que chacun des paliers puisse recevoir une représentation métalinguistique explicite.

b) Elle doit être syntagmatique, et non plus seulement taxinomique, cherchant ainsi à rendre compte, non des unités lexicales particulières, mais de la production et de la saisie des discours. Sur ce point, l'importance reconnue aux sèmes contextuels dans la construction des sémèmes, nous permet de postuler l'hypothèse suivante : les investissements sémantiques les plus profonds correspondent à des unités syntagmatiques dont les dimensions sont les plus larges et servent de base à l'établissement des isotopies discursives ; de la sorte, de nouvelles couches d'investissement donneront lieu alors à des spécifications de contenus, décomposant le discours en unités syntagmatiques plus petites pour aboutir finalement à des combinaisons sémémiques.

c) La sémantique doit être générale : les langues naturelles, tout comme les mondes naturels, étant les lieux d'apparition et de production de sémiotiques multiples, on doit postuler l'unicité du sens et reconnaître qu'il peut être manifesté par différentes sémiotiques ou par plusieurs sémiotiques à la fois (dans le cas du spectacle, par exemple) : c'est pourquoi la sémantique relève d'une théorie générale de la signification.

Avec cela, nous observons en effet que la sémantique structurale, associée aux champs sémantiques dont parlaient Greimas et Courtés (*ibid.*, pp. 326-327), Fiorin (2000, p. 13) et Tamba (2005, p. 17-23) – et qui a échoué en raison des problèmes pratiques concernant la diversité et la immensité de son champ d'étude – ne s'approche pas du projet théorique de la sémantique structurale de Greimas (RASTIER, 2017, p. 1), sauf en partageant historiquement le même nom et en adhérant théoriquement à la même tradition linguistique saussurienne et hjelmslévienne.

Toutefois, il nous semble également pertinent de chercher à comprendre les choix qui ont conduit Greimas à baptiser son projet théorique – et sa première œuvre – avec le même nom d'un courant théorique déjà existante, c'est-à-dire la sémantique structurale. En acceptant le risque inhérent de cette entreprise, nous chercherons à expliciter et à justifier nos affirmations concernant ce point, à partir de quelques extraits de *Sémantique structurale* (GREIMAS, 1966).

Cela dit, nous pensons que Greimas a gardé le nom de son projet théorique de sémantique structurale non seulement parce que il adhère aux postulats théoriques

de Saussure et de Hjelmslev, ce qui justifierait en partie le maintien du qualificatif structurale – principalement en fonction du caractère génératif et de son adhésion concernant l'existence des deux plans du langage, le plan de l'expression et le plan du contenu –, mais aussi, et peut-être surtout, parce que l'objet principal d'intérêt de la recherche de Greimas est la signification. Comme nous pouvons le constater dans les citations ci-dessous :

Le problème de la signification se situe au centre des préoccupations actuelles [...].

Le monde humain nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification. Le monde ne peut être dit « humain » que dans la mesure où il signifie quelque chose.

Ainsi, c'est dans la recherche portant sur la signification que les sciences humaines peuvent trouver leur dénominateur commun. (*ibid.*, p. 5)

De cette manière, comme nous l'avons vu précédemment, une fois que la sémantique est, selon sa définition, considérée comme une théorie de la signification, il nous semble possible de supposer que le choix pour le maintien de ce terme dans l'œuvre de Greimas a eu lieu conformément à cette approximation entre l'objet d'intérêt de l'auteur, c'est-à-dire la signification, avec la définition proposée du propre lexème « sémantique », en tant que théorie de la signification. Nous pouvons même constater quelques approximations que l'auteur réalise entre la sémantique et la signification dans le chapitre intitulé *Une parente pauvre : la sémantique* (*ibid.*, pp. 6-8), dans lequel il expose les problèmes qui ont entravé le développement, de la part des linguistes, des recherches sur la signification et les associe avec le retard des études sémantiques.

Ces trois raisons – le retard historique des études sémantiques, les difficultés propres à la définition de leur objet et la vague du formalisme – ont été déterminantes et expliquent les réticences des linguistes à l'égard des recherches portant sur la signification.

Tout cela montre bien la position inconfortable de celui qui, conscient de l'urgence des problèmes sémantiques, désire réfléchir sur les conditions dans lesquelles une étude scientifique de la signification serait possible. (*ibid.*, p. 7)

Nous voyons ainsi que, soit dans ce que Greimas a appelé de sémantique structurale, soit dans ce que nous connaissons comme sémantique, le centre d'intérêt de l'auteur était toujours autour d'un projet scientifique/théorique qui cherchait à rendre compte de la signification humaine, en d'autres termes, de cet « [...] homme qui, du

matin au soir et de l'âge prénatal à la mort, est littéralement assailli par les significations qui le sollicitent de partout, par les messages qui l'atteignent à tout instant et sous toutes les formes » (*ibid.*, p. 8).

Ayant ainsi défini la sémiotique comme une théorie de la signification (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 345), en soulignant que la première préoccupation de la théorie serait « d'expliciter, sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens » (*id.*), il nous semble pertinent de nous interroger sur ce qu'est cette signification et ce sens, si chers à la définition même de la sémiotique.

En ce qui concerne la signification, Greimas et Courtés (*ibid.*, p. 352) soulignent l'importance de cette notion, non seulement parce qu'elle correspond à un concept-clé de la théorie, mais aussi parce qu'elle est un composant qui la définit presque de manière réciproque – il suffit de voir la définition donnée par les auteurs à la sémiotique en tant que théorie de la signification (*ibid.*, p. 345). Ainsi, s'agissant d'un concept fondamental, il a fallu également préciser que cette signification, dont traite la sémiotique et qui la définit en même temps, se différenciait de l'emploi courant du terme. Comme l'affirment les auteurs :

La signification étant le concept clef autour duquel s'organise toute la théorie sémiotique, il n'est pas étonnant de le voir installé dans les différentes positions du champ problématique que la théorie se propose d'aménager. Ce n'est que progressivement, par la mise en place des définitions et de dénominations qui le recouvrent, que le terme signification se trouve expulsé de ses positions initiales, tout en gardant ses emplois parasynonymiques dans l'usage quotidien. (*ibid.*, p. 352)

Cela dit, la première considération prise en compte par les auteurs par rapport à la définition du terme, est que « la signification est susceptible de désigner tantôt le faire (la signification comme procès), tantôt l'état (ce qui est signifié) [...] » (*id.*). La compréhension que cette notion ne dialogue pas seulement avec une conception rigide et statique nous donne des indices de son caractère dynamique, montrant que la signification présenterait probablement un dédoublement des perspectives, c'est-à-dire la perspective de la signification fondée sur l'appréhension de la manifestation, ainsi que la perspective de l'articulation de la signification à manifester, c'est-à-dire un point de vue de l'énonciataire et un point de vue de l'énonciateur. Ainsi, en ce qui concerne cette caractéristique de la signification – de transiter tantôt dans le procès,

tantôt dans l'état – les auteurs signalent que « de ce point de vue, la signification peut être paraphrasée soit comme 'production du sens', soit comme 'sens produit' » (*id.*).

Cependant, Greimas et Courtés soulignent encore d'autres définitions de la signification en la caractérisant, par exemple, comme le sens articulé, comme substance du contenu, comme synonyme du signifié ou du plan du contenu et encore comme synonyme de sémiosis (*id.*). En raison de cette pluralité d'acceptions, il nous paraît difficile de trouver une définition qui puisse rendre compte de la totalité du contenu métalinguistique du terme, surtout en vue de la relation particulière qu'il semble entretenir avec le lexème « sens ». Nous pensons notamment au moment que les auteurs traitent de la signification comme le sens articulé, sur lequel ils signalent que « le terme signification est parfois employé pour désigner 'matière' au sens hjelmslévien, mais [que] cette acception devrait être exclue du métalangage sémiotique » (*id.*). Pour l'instant, considérons cette affirmation comme une donnée et laissons-la de côté, car nous la traiterons un peu plus tard.

Revenant aux définitions du lexème, en affirmant que « le terme signification est encore utilisé pour dénommer la substance du contenu » (*id.*), les auteurs expliquent que cette association n'est pas en soi incorrecte, mais superflue, car la substance du contenu même, selon la théorie des plans du langage de Hjelmslev (1984, p. 65-80), a déjà été sélectionnée et, par conséquent, elle suppose par le rapport entre les fonctifs, la sélection de la forme du contenu en configurant en elle-même une articulation du contenu, ce qui, en fin de compte, nous réoriente vers la première définition de la signification en tant que sens articulé.

La définition de la signification « comme synonyme de sémiosis (ou acte de signifier) » (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 352) présente la même logique que l'utilisation du terme substance du contenu comme substitut au concept de signification. En d'autres termes, si nous prenons la sémiosis, soit comme le lieu de la « réunion du signifiant avec la signifié » (*id.*), soit comme une « relation de présupposition réciproque qui définit le signe constitué » (*id.*), ce que nous avons, en effet, c'est la présence de la signification, puisque les auteurs se réfèrent à l'idée du signe linguistique de Saussure.

Ce que nous pouvons comprendre de ces points, c'est que la signification, telle qu'elle a été présentée par les auteurs, correspondrait au sens articulé, mais que selon la perspective de l'interaction elle pourrait être équivalent à la production du sens – fonctionnant comme un point de départ de l'énonciateur qui cherche à produire du

sens – ainsi que à la saisie du sens, se présentant comme une espèce, si l'on peut appeler ainsi, de produit du sens articulé, du point de vue de l'énonciataire.

A la définition de la signification, les auteurs ajoutent également un autre élément essentiellement saussurien : la différence. Il nous semble que c'est à partir de cette conception que la signification, en tant que sens articulé, trouve sa véritable inclination existentielle en tant que concept, car ce sont exactement les « différences » qui garantissent la spécificité de la signification. Comme l'expliquent les auteurs :

Tous ces emplois étant déjà dotés d'étiquettes sémantiques particularisantes, nous réservons le terme de signification à ce qui nous paraît essentiel, c'est-à-dire à la « différence » - à la production et à la saisie des écarts – qui définit, d'après Saussure, la nature même du langage. Entendue ainsi comme la mise en place des relations – ou comme leur saisie – la signification s'inscrit, comme « sens articulé », dans la dichotomie *sens/signification* et subsume, en même temps, comme concept général, toutes les acceptions ci-dessus présentées. (*ibid.*, p. 356)

C'est donc en conséquence de ces rapports entre les composantes présentées que Greimas et Courtés (*id.*) affirment que la définition de la signification, prise comme sens articulé, admet l'ensemble des notions précédemment décrites. Sans que la définition de la signification n'ait été suffisamment éclaircie, passons à la tentative d'expliquer le terme « sens », de sorte que nous puissions, un peu plus tard, mieux la présenter, étant donné que les deux termes ont une relation entre eux.

De cette manière, en tenant en compte que les définitions de « sens » présentées dans le *Dictionnaire de sémiotique* ne sont pas du tout objectives, surtout cela où les auteurs affirment que « le concept de sens est indéfinissable » (*ibid.*, p. 348), même s'il est considéré comme une « propriété commune à toutes les sémiotiques » (*id.*) Pour rendre cette tâche encore plus difficile, en sachant que, comme nous venons de le voir, la signification était considéré par les auteurs comme le sens articulé (*ibid.*, 356), les auteurs affirment que rien peut être dit du sens « antérieurement à sa manifestation sous la forme de signification articulé » (*ibid.*, p. 348). Il nous semble, que c'est à ce point-là que nous nous trouvons en face d'un serpent qui se mord la queue. Cependant, il nous apparaît que ces problèmes peuvent trouver un chemin logique vers la cohérence si nous reprenons quelques explications de Greimas dans son texte intitulé *L'actualité du saussurisme* ([1956]/2000a), dans lequel il présentait, à notre avis, des approches beaucoup plus objectives.

L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre - et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification – en une théorie de la connaissance et une méthodologie linguistique. Car, loin de se satisfaire d'une phénoménologie descriptive ou, comme l'appelle Louis Hjelmslev, d'une « description pure, plus proche de la poésie que de la science exacte » - et que nous ne connaissons que trop bien à travers les « descriptions phénoménologiques » de plus en plus nombreuses –, Saussure a su éprouver la valeur épistémologique de son postulat en l'appliquant à une science de l'homme particulière, la linguistique. C'est en partant du concept linguistique du signifiant, indissolublement lié au signifié (celui-ci n'étant connu que par celui-là), de la notion de langue, cet être à double face, conçue comme « une forme et non (comme) une substance », que s'effectue le passage de la linguistique aux autres sciences humaines, l'extrapolation méthodologique du saussurisme, et que s'affirme le postulat saussurien d'un monde structuré, saisissable dans ses significations. (*ibid.*, 372)

Dans cette citation, il est possible de mettre en évidence quelques éléments qui peuvent éclairer, dans une certaine mesure, la voie dans la définition de la signification pour Greimas, surtout en vue de sa préférence dans l'utilisation de ce terme comme préconisait Saussure. Ainsi, en parlant de la vision du monde particulier de Saussure, « qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification » (*id.*), nous pouvons souligner deux points importants : 1) La signification est antérieure au sens, c'est-à-dire qu'elle se situe dans une couche – pour ne pas utiliser le terme niveau – plus profonde de l'appréhension ; 2) La signification est donnée par les relations de ce vaste réseau dont parle l'auteur.

Toujours en utilisant cette citation, nous remarquons que Greimas, en montrant comment se déroule « l'extrapolation méthodologique du saussurisme » (*id.*) – c'est-à-dire comment la notion de langue permet le passage des éléments de la linguistique aux autres sciences de l'homme – valide le postulat de Saussure au sujet de l'existence d'un « monde structuré, saisissable dans ses significations » (*id.*). Ce schéma nous indique que lorsque Greimas parle des significations, il se réfère en fait à l'idée du signifié linguistique de Saussure. C'est donc précisément en reliant la signification au concept de signifié linguistique qu'il devient possible de transiter entre les disciplines/sciences que l'auteur cite, tout en insérant l'univers de la signification dans un contexte social et culturel déterminé, ou, pour reprendre les paroles de Saussure ([1916]/1971, p. 33) « au sein de la vie sociale ».

Dans le cas de l'existence d'un doute résiduel ou d'une méfiance à l'égard de notre interprétation concernant le rapprochement entre les concepts de signification et

de signifié linguistique, en *Sémantique structurale*, dix ans après la publication de son article sur l'actualité du saussurisme, l'auteur nous présente de manière objective ce qu'il considère comme signification: « Du nom de *signifié*, on désignera la signification ou les significations qui sont recouvertes par le signifiant et manifestées grâce à son existence » (GREIMAS, 1966, p. 10).

Ayant ainsi présenté la définition de ce que serait la signification pour Greimas, dans le cadre de la théorie sémiotique, il nous reste encore la tâche de rechercher une définition adéquate de ce concept pris initialement comme indéfinissable (GREIMAS : COURTÉS, 1979, p. 348), c'est-à-dire le sens.

En tenant en compte de l'importance des postulats de Saussure à la construction de la pensée de Greimas et que Greimas et Courtés (*ibid.*, 345) effectuent une approximation du concept de signification avec la notion de différence, dans laquelle ils affirment que « la signification est la création et ou la saisie des 'différences' » – il est nécessaire ici de noter la présence de guillemets au mot « différences », car à notre avis cela permet de rapprocher la signification à l'idée de différence qui, à son tour, se rapproche de la notion de sens articulé –, nous croyons être nécessaire de revenir aux définitions présentées par Saussure, surtout parce que ce sont les différences qui permettent l'émergence de la valeur. Dans ce cadre voyons ce que dit Saussure (1971, p. 158)

Quand on parle de la valeur d'un mot, on pense généralement et avant tout à la propriété qu'il a de représenter une idée, et c'est là en effet un des aspects de la valeur linguistique. Mais s'il en est ainsi, en quoi cette valeur diffère-t-elle de ce qu'on appelle la *signification* ? Ces deux mots seraient-ils synonymes ? Nous ne le croyons pas, bien que la confusion soit facile, d'autant qu'elle est provoquée, moins par l'analogie des termes que par la délicatesse de la distinction qu'ils marquent.

Ainsi, à partir de la reconnaissance de ce que la signification est comme « la contre-partie de l'image auditive » (*id.*), c'est-à-dire comme le signifié et que le mot, dans cette relation entre signifiant et signifié, devient « un domaine fermé, existant par lui-même » (*ibid.*, p. 159), nous pouvons commencer à visualiser certaines considérations. Cependant, pour cela il faut d'abord avoir en tête que si « d'un côté le concept [le signifié] nous apparaît comme la contre-partie de l'image auditive à l'intérieur du signe [...], de l'autre, ce signe lui-même, c'est-à-dire le rapport qui relie ses deux éléments, est aussi, et tout autant la contre-partie des autres signes de la langue » (*id.*). C'est donc dans cette relation entre les signes d'un même système que

la valeur se manifeste. Dans l'exemple saussurien, la langue consiste en « un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres » (*id.*). De cette manière, cette notion de valeur nous paraît en effet correspondre, dans une certaine mesure, au concept de sens de Greimas, surtout en considérant que la valeur d'un mot donné n'est déterminée que par ce qui l'entoure (*id.*).

Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être « échangé » contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification ; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose. (*ibid.*, p. 160)

Cela étant, pour que nous puissions arriver à la définition du sens dans la théorie sémiotique, en plus de prendre en considération que pour Saussure « la valeur de n'importe quel terme est déterminée par ce qui l'entoure » (*id.*), c'est-à-dire par les relations qu'elle établit avec les termes d'un même système, nous devons garder à l'esprit que Greimas analyse, comme cela a été dit précédemment, des unités de signification plus grandes que le mot, c'est-à-dire le discours et que, pour cette raison, ces unités plus grandes ne dialoguent pas forcément avec l'analyse de la langue en tant que système, mais avec la notion de procès. Ici nous pensons particulièrement à la conceptualisation donnée par Hjelmslev, dans laquelle l'auteur affirme que « nous pouvons définir un *système* comme une hiérarchie corrélationnelle, et un *processus*<sup>5</sup> comme une hiérarchie relationnelle" (HJELMSLEV, 1984, p. 55). Ainsi, le système, en tant que hiérarchie corrélationnelle, appartiendrait à l'axe des choix paradigmatiques ; et le processus, à l'axe syntagmatique. Le premier correspondant au terme de la dichotomie saussurienne dit de langue et le second associé à la notion de parole ou de texte, car la parole, dans ce contexte, est un procès qui manifeste un certain texte lors de l'utilisation d'un système particulier, en l'occurrence la langue. Comme l'explique Hjelmslev (*id.*) :

Or, comme nous l'avons déjà vu, processus et système sont des concepts d'une grande généralité qui ne sauraient s'appliquer exclusivement à des objets sémiotiques. Nous trouvons des désignations commodes et

---

<sup>5</sup> Il est nécessaire de souligner que dans cette édition le traducteur a choisi d'utiliser le mot *processus* au lieu de *procès*. Ce dernier est le plus courant dans les travaux de sémiotique.

traditionnelles d'un processus et d'un système sémiotiques dans les termes *syntagmatique* et *paradigmatique*. Quand il s'agit de la langue naturelle parlée, qui seule nous intéresse pour l'instant, nous pouvons aussi employer des termes plus simples : nous appellerons ici le processus de *texte*, et le système une *langue*.

À ce moment-là, notre lecteur peut s'interroger, à juste titre, sur la nécessité d'une telle digression pour arriver à la définition de sens dans la théorie sémiotique. Toutefois, ce que nous voulons mettre en évidence, c'est le fait qu'avec la contribution de Hjelmslev, au sujet de la dichotomie système/procès, nous pouvons noter que Saussure, en élaborant sa théorie, s'intéressait davantage aux questions liées au niveau du système, c'est-à-dire de la langue ; tandis que Greimas, en choisissant d'enquêter sur les unités du discours, travaillerait dans les limites du procès hjelmslévien, car le discours équivaldrait à la conception de la parole saussurienne, puisque ces deux instances – la parole e le discours – correspondent aux lieux de la manifestation de la langue. Si nous visitons une fois de plus le *Dictionnaire de sémiotique*, nous verrons que les auteurs eux-mêmes le disent clairement en affirmant que « dans une première approche, on peut identifier le concept de discours avec celui de procès sémiotique » (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 105). C'est donc pour cette raison que l'on peut dire que la sémiotique structuraliste s'intéresse au procès et non au système. Cependant, il faut également souligner qu'en en mettant en évidence un tel point, cela ne veut pas dire que le système soit exclu de l'analyse sémiotique, au contraire, il ne peut y avoir de procès sémiotique sans l'existence d'un système. Comme postule Hjelmslev (*ibid.*, p. 56) :

On ne saurait imaginer un processus sans un système qui le sous-tende parce qu'il serait inexplicable, au sens fort du terme. Un système, par contre, n'est pas inconcevable sans un processus. L'existence d'un système ne présuppose pas l'existence d'un processus. Le système n'existe pas en vertu d'un processus.

Nous pouvons donc supposer que si dans le schéma saussurien, qui avait pour base le système de la langue, la valeur du signe n'était pas nécessairement liée à sa signification, mais dans sa corrélation avec les autres signes du système, nous pouvons ainsi prendre le risque de dire que dans le procès, lieu de la manifestation de la langue dans la parole, par exemple, la valeur est également présente, mais cette valeur est reconnue à partir de la relation syntagmatique que chaque élément du

discours entretient avec les autres, rompant ainsi avec une notion presque métaphysique de la signification, comme l'affirme Rastier (2017, p. 11) :

La tradition logique et ontologique qui a prévalu en grammaire puis dans les sciences du langage a isolé le mot dans son rapport avec son référent, la phrase dans son rapport avec un état de choses, le texte dans sa relation avec un monde, fictionnel ou non. À ce paradigme de la *signification*, dont le fondement est somme toute métaphysique, il nous semble utile de substituer celui du *sens*, jadis de tradition rhétorique et herméneutique, pour rompre la triple solitude du signe, de la phrase et du texte : le mot prend son sens dans le syntagme, le syntagme dans la période, la période dans le texte, le texte dans la pratique social où il est produit et relativement à d'autres textes.

Ainsi, nous comprenons que la valeur pour Saussure dans le système serait l'équivalent au sens dans le procès; cependant, au lieu de la comparaison entre les signes du même système, on comparerait les rapports entre les composantes manifestées dans le discours lui-même, respectant le postulat hjelmslévien de la syntagmatique du procès, en configurant, à notre avis, le sens comme une sorte de valeur – au sens saussurien du terme – entre l'ensemble des éléments concrétisés dans la totalité de la manifestation du texte et dans les interactions qu'il possède avec une instance hiérarchiquement supérieure et responsable, dans une certaine mesure, par l'organisation de traits variants et invariants. Tout en tenant compte, avec Rastier (*ibid.*, p. 8) que « le sens ne peut être appréhendé qu'avec son expression » dont son rapport avec la « matière » (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 348).

## **2. QUELQUES PISTES INITIALES SUR LA PROBLÉMATIQUE DE L'ÉTHIQUE ET DE L'ESTHÉTIQUE**

Ayant ainsi posé les fondements sur ce qui serait la sémiotique et sur ce qu'elle enquête, nous pouvons chercher à comprendre, à l'intérieur de cet édifice épistémologique de la théorie, comment l'éthique et l'esthétique se trouvent présentes, c'est-à-dire quels sont les traits distinctifs qui révèlent la présence (et l'existence) de l'éthique et de l'esthétique dans l'ensemble de la théorie développée par Greimas. Pour cela, il faut, encore une fois, revenir en arrière sur les travaux de l'auteur pour que nous puissions nous interroger sur la possibilité de la présence de tels concepts dans la pensée de Greimas depuis ses premiers travaux, nous pensons notamment à *Cervantes and his Don Quixote* ([1943]/2016), à sa thèse de doctorat intitulée *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de*

*mode de l'époque* ([1948]/200b), à *L'actualité du saussurisme* ([1956]/2000a). Le développement de ce chapitre inclus encore d'autres textes de l'auteur – qui dans ce long résumé seront traités brièvement – et la construction de ce que nous comprenons comme éthique et morale à partir de tels considérations et qui nous suivra tout au long de notre travail.

Dans ce contexte, nous voulons d'abord attirer l'attention au premier article (BRODEN, 2016) de Greimas, *Cervantes and his Don Quixote* (2016), car à notre avis nous pouvons déjà vérifier dans ce texte une forte préférence de l'auteur aux objets (textes) qui contiennent un fond éthique et moral très prononcé, ce qui dans une certaine mesure peut mettre en évidence la participation de tels concepts à la fondation de la méthodologie sémiotique et nous indiquer la préoccupation de Greimas avec ces questions dès ses premiers travaux. Cela étant, il est possible de noter l'intérêt de Greimas pour cette problématique de l'éthique à partir de deux perspectives complémentaires qui sont présentées de manière linéaire et assez claire par l'auteur tout au long de son texte. La première perspective, qui comprend la partie initiale de son article, concerne la période historique de l'Espagne qui a façonné la personnalité de Cervantes. La deuxième perspective concerne la propre existence de Don Quichotte dans son univers textuel, c'est-à-dire au niveau de l'énoncé et sa relation conflictuelle avec la société dont il fait partie. Par rapport à la première perspective Greimas nous explique ce qui suit :

De toute évidence, goûter le fruit du savoir a des conséquences. Et maintenant, ayant expérimenté toute la vanité de l'honneur terrestre, l'héroïsme espagnol recommence le combat pour la primauté de l'esprit, refusant d'accepter le monde tel qu'il est.

C'est dans cette terre d'Espagnols qui abonde en contrastes, dans cette « atmosphère de tristesse et de grandeur d'esprit » chargée de contradictions, que s'est formée la personnalité de Cervantes [...].<sup>6</sup> (*ibid.*, pp. 172-173, notre traduction)

Ainsi, ce que nous pouvons imaginer, c'est qu'en soulignant les changements historiques survenus dans le pays, Greimas ne cherche pas à accomplir le travail d'un historien, mais à mettre en évidence les changements culturels et sociaux qui ont

---

<sup>6</sup> Dans l'original : « Obviously, tasting the fruit of knowledge takes its toll. And now, having experienced all the vanity of earthly honor, Spanish heroism begins anew the fight for the primacy of the spirit, refusing to accept the world the way it is". It is in this land of Spaniards that abounds in contrasts, in that self-contradictions-charged "atmosphere made up of sadness and greatness of spirit" that Cervantes's personality was formed [...] ».

découlé de ces événements historiques et qui, par conséquent, ont eu un impact et ont comme résultat la construction de l'*ethos* espagnol de l'époque qui, à leurs tours, ont fini par façonner la personnalité de Cervantes.

[...] l'hidalgo remarqua soudain qu'il était en lambeaux, indigent et qu'il devait piétiner. Héroïquement dévoué à la fois à la tradition médiévale chevaleresque et folklorique, plein de l'esprit valeureux pour lutter pour cet honneur abstrait qui n'est d'aucun avantage pour lui-même, s'étant sacrifié à la lutte pour le roi et pour la foi, stupéfait par les possibilités illimitées que lui offraient l'espace et le temps, le fier Espagnol n'eut pas le temps de sentir la désintégration de la cosmogonie féodale, ni d'être alarmé par la formation de la nouvelle bourgeoisie <sup>7</sup> (*ibid.*, pp. 172-173, notre traduction)

La grandeur d'un esprit forgé dans l'honneur chevaleresque en contraste avec une société en transition et décadente de l'époque. Une telle opposition entre les valeurs individuelles par rapport aux valeurs sociales (ou collectives) qui semblent non seulement avoir façonné Cervantes, mais aussi le protagoniste de son œuvre et le monde fantastique dans lequel il habite – avec la lutte de ces Espagnols, pour tenter de reconquérir un passé de gloires qui n'est pas plus accessible – ne montre rien d'autre que l'importance que Greimas accorde dans sa pensée à cette problématique d'une dimension beaucoup plus éthique qu'esthétique. C'est donc cette relation de valeurs qui se superpose et qui permet de manifester le contraste d'un positionnement individuel avec un élément culturel et social, en mettant en évidence l'intérêt tant de Cervantes que de Greimas pour la problématique de l'éthique, qui rend possible la découverte avec Don Quichotte que, « malgré la foule moqueuse, nous devons nous battre pour le droit et l'obligation de l'homme de faire son propre destin, d'être '*artifice de su ventura*' [...] » (*ibid.*, p. 177, notre traduction).

Ce que nous voulons aussi souligner avec cela est que, en mettant en évidence l'existence de ces préoccupations éthiques déjà présentes dans le texte de Greimas, nous allons à la rencontre de l'affirmation de Fontanille (2008, p. 11) à propos de l'inclusion de ces inquiétudes dans la base de la méthodologie sémiotique. Ces considérations nous montrent également que, même si les recherches impliquant la théorie sémiotique ne se sont pas particulièrement penchées sur cette problématique,

---

<sup>7</sup> Dans l'original : « [...] the hidalgo suddenly noticed that he was ragged and indigent and had to tramp. Heroically devoted to both the chivalrous and folk medieval tradition, full of the valorous spirit to fight for that abstract honor which is of no benefit to himself, having sacrificed himself to the struggle for king and faith, stunned by the boundless opportunities supplied to him by space and time, the proud Spaniard didn't have the time to feel the disintegration of feudal cosmogony, nor to be alarmed at the formation of the new bourgeoisie. »

l'éthique a toujours eu son espace garanti dans la méthodologie sémiotique ainsi qu'à notre avis, elle aurait été le point de départ de l'interrogation sur le sens, car l'éthique semble s'approcher de la problématique du sens à partir du moment où elle a un rapport avec le sens de la vie même du sujet.

Nous voyons que ce n'est pas le bonheur que recherche le noble chevalier. Et contrairement à Isolde pour Tristan, Dulcinée ne prépare pas un lit doux de mousse et feuilles pour lui ; il ne se soucie pas du bonheur : ce qu'il cherche, c'est la pleine réalisation de sa vie, la justifiant et la remplissant de sens, créant ainsi son honneur personnel pour lui-même. C'est alors que l'on arrive à comprendre qu'au-delà de ce monde de surfaces pauvres et défuntes, il y a une autre réalité, plus authentique et belle - le monde de pensées et de formes créées par l'homme lui-même, suivant son image divine.<sup>8</sup> (GREIMAS, 2016, pp. 177-178)

Il nous semble donc que la question du sens, signalée dans la citation comme justifiant même la vie du sujet, pour Greimas non seulement a un rapport avec la problématique de l'éthique, mais autant que le sens et l'éthique se montrent directement liés, une fois que le sens de la vie pour Don Quichotte se présentait dans le contexte d'une relation polémique entre l'éthique du sujet et de la morale de la société dans laquelle il pourrait exister en tant que chevalier. Relation polémique aussi souligné par Greimas à l'égard de la propre vie de Cervantes, ce qui met en évidence la projection de l'instance de l'énonciation à l'instance de l'énoncé. Cela étant, nous croyons avoir réussi non seulement à aborder la première perspective de la présence de l'éthique dans le texte de Greimas, c'est-à-dire celle-là concernant la propre relation polémique entre l'éthique de Cervantes et la morale sociale de son époque, mais aussi sa projection dans l'énoncé et qui se montrait fascinant aux yeux de Greimas – qui consistait à la deuxième perspective dont nous avons parlé précédemment au début de notre analyse –, ce qui confirme la préoccupation que l'auteur avait pour la problématique de l'éthique. Toutefois, lorsque nous parlons de l'éthique du sujet et de la morale de la société une nouvelle question semble apparaître, une question presque attendue, c'est-à-dire la définition et/ou la distinction de l'éthique et de la morale.

---

<sup>8</sup> Dans l'original : « We see that it is not happiness that the noble knight is looking for. And unlike Isolde for Tristan, Dulcinea does not prepare a soft bed of moss and leaves for him; he does not care about happiness: what he seeks is the full realization of his life, justifying it and filling it with meaning, thereby creating his personal honor for himself. It is then that one comes to understand that beyond this world of poor and defunct surfaces, there is another, more genuine and beautiful reality - the world of thoughts and forms created by man himself, following his divine image. »

Dans ce contexte, et en reconnaissant dans le projet théorique de Greimas la possibilité de l'élaboration d'une sémiotique de l'action, le caractère structuraliste de la théorie et en particulier en prenant en compte le commentaire spécifique que Greimas (1958, p. 112) réalise au sujet de la morale, en l'associant avec les prédicats déontologiques, car l'auteur parle de « normes morales », il nous paraît approprié et cohérent avec la discipline de la sémiotique que nous envisagions, pour l'établissement de la distinction entre éthique et morale, l'adoption de la perspective de ces concepts à partir des écrits de Paul Ricœur. Nous pensons en particulier au point de vue de l'auteur présent dans ses textes intitulés *Éthique et morale* (1990a) et dans *Soi-même comme un autre* (1990b).

Sans entrer trop dans la philosophie de Ricœur, nous devons nous en tenir à la distinction entre la morale et l'éthique qui, pour l'auteur, ne renvoie pas à une problématique étymologique et ni historique (1990a, p. 5 : 1990b, p. 200). Pour vérifier ce point, il suffit de se référer au *Dictionnaire de philosophie*, élaboré par Mautner (2011, p. 277), pour constater la validité de cette proposition dans le passage dans lequel l'auteur affirme que : « le terme *moralis* a été utilisé par Cicéron comme équivalent du grec ἠθικός [êthikós] et c'est pour cette raison que dans de nombreux contextes *moral/éthique, morale/éthique, philosophie morale/éthique* sont des paires de synonymes »<sup>9</sup>.

Partant de ce point et affirmant que tant le terme éthique que le terme moral font référence à l'idée de *mœurs*, c'est-à-dire aux coutumes ou habitudes d'une société ou d'un individu, Ricœur réalise sa première distinction théorique. En comprenant que la notion de *mœurs* pourrait se dérouler dans ce qui est « estimé bon » et ce qui « s'impose » comme obligatoire, l'auteur établit les bases de ce qui permet, dans sa conception, de différencier les concepts d'éthique et de morale. Comme le dit l'auteur :

Qu'en est-il maintenant de la distinction proposée entre éthique et morale ? Rien dans l'étymologie ou dans l'histoire de l'emploi des termes ne l'impose. L'un vient du grec, l'autre du latin ; et les deux renvoient à l'idée intuitive de *mœurs*, avec la double connotation que nous allons tenter de décomposer, de ce qui est *estimé bon* et de ce qui *s'impose* comme obligatoire. C'est donc par convention que je réserverai le terme d'éthique pour la *visée* d'une vie accomplie et celui de morale pour l'articulation de cette visée dans des

---

<sup>9</sup> Dans l'original : « o termo *moralis* foi usado por Cícero como um equivalente do grego ἠθικός [êthikós] e é por este motivo que em muitos contextos *moral/ético, moralidade/ética, filosofia moral/ética* são pares de sinônimos »

*normes* caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte (on dira le moment venu ce qui lie ces deux traits l'un à l'autre). (RICŒUR, 1990b, p. 200)

Nous notons donc, de manière plus objective, que la perspective de Ricœur au sujet de la morale, celle-ci considérée comme un ensemble de normes caractérisées par une position déontologique, partage des mêmes prédicats de ce que Greimas (1958, p. 112) appelle des « normes de moralité ». Cette approche réaffirme donc la possibilité de mettre en dialogue les perspectives des deux auteurs.

Cependant, en choisissant le point de vue de Ricœur pour réaliser la distinction entre éthique et morale nous rencontrons, en plus de ce qui a déjà été exposé, un certain nombre d'autres avantages méthodologiques, y compris le fait que, comme nous l'explique Landowski (2005), la sémiotique ne lui était pas étrangère. Cela fait que Ricœur conçoit sa distinction non fermée en elle-même, c'est-à-dire seulement en termes philosophiques, mais aussi en interaction – en transit, même entre les notions téléologiques et déontologiques – et entre elles en termes relationnels, c'est-à-dire dans une perspective narrative, qu'il s'agisse de sujets de papier ou de pratiques de la vie quotidienne, en vue de se resignifier à la mesure des situations et des expériences vécues. Lorsque la morale n'est pas en mesure d'apporter les réponses, il appartient au sujet de regarder soi-même et de rechercher dans la visée éthique ce qu'il estime être bon.

On reconnaîtra aisément dans la distinction entre visée et norme l'opposition entre deux héritages, un héritage aristotélicien, où l'éthique est caractérisée par sa perspective *téléologique*, et un héritage kantien, où la morale est définie par le caractère d'obligation de la norme, donc par un point de vue *déontologique*. On se propose d'établir, sans souci d'orthodoxie aristotélicienne ou kantienne, mais non sans une grande attention aux textes fondateurs de ces deux traditions : 1) la primauté de l'éthique sur la morale ; 2) la nécessité pour la visée éthique de passer par le crible de la norme ; 3) la légitimité d'un recours de la norme à la visée, lorsque la norme conduit à des impasses pratiques, qui rappelleront à ce nouveau stade de notre méditation les diverses situations aporétiques auxquelles a dû faire face notre méditation sur l'ipséité. (RICŒUR, 1990b, pp. 200-201)

Par conséquent, en plus de dire que la morale appartient au domaine de la déontologie et des normes, tandis que l'éthique fait partie de la téléologie et des choix délibérés du sujet, Ricœur explique que la relation entre la morale et le sujet part « du haut vers le bas » ou encore qui « vient de l'extérieur du sujet » précisément à cause des prédicats déontologiques, alors que le principe téléologique souligné par l'auteur,

à partir de la notion de l'estime de soi, évoque l'idée que l'éthique part « de l'intérieur vers l'extérieur », c'est-à-dire du sujet vers le monde. Comme l'explique l'auteur :

On peut attendre de la conception téléologique par laquelle on caractérisera l'éthique qu'elle enchaîne de façon directe sur la théorie de l'action prolongée par celle de la narration. C'est en effet dans des évaluations où estimations immédiatement appliquées à l'action que s'exprime le point de vue téléologique. En revanche, les prédicats déontiques relevant d'une morale du devoir paraissent s'imposer du dehors – ou de haut – à l'agent de l'action, sous les espèces d'une contrainte que l'on dit précisément morale [...] (RICŒUR, 1990b, p. 201)

À notre avis, ce passage non seulement explique ce que nous venons de présenter dans le paragraphe précédent, c'est-à-dire les différentes motivations de l'éthique et de la morale, celle-ci étant extérieure au sujet et celle-là délibérée par lui, mais renforce également l'idée que le positionnement éthique du sujet peut être saisi à partir de son extension à la pratique, à partir de la manifestation de l'action, c'est-à-dire par la concrétisation des actions à travers les ensembles signifiants qui rendent le phénomène saisissable. Un point qui nous interpelle dans cette approche est que, si l'éthique peut être saisie à partir de la concrétisation des ensembles signifiants dans la manifestation, comment pourrions-nous les différencier, au niveau de l'appréhension du phénomène, une initiative éthique d'une détermination morale ?

Cette question nous pose évidemment le problème du statut sémiotique de ces concepts. Cela étant, cette distinction présentée par Ricœur, même si elle nous aide à expliciter les différences de l'éthique et de la morale et si elles ont une cohérence méthodologique avec la perspective de Greimas, nous paraissent en réalité une distinction fondée surtout dans les relations entre les composantes de l'énoncé. En d'autres termes et en sortant de la perspective philosophique de Ricœur, lorsque nous convenons que l'éthique part d'un mouvement de l'intérieur du sujet vers le monde, basé sur le choix délibéré, et que la morale s'impose comme une norme qui frappe le sujet de l'extérieur vers l'intérieur, nous voyons que la distinction entre ces deux concepts repose sur le point de vue d'une organisation relationnelle entre les éléments qui constituent l'énoncé, autrement dit, cette distinction repose sur la structure d'une syntaxe narrative (GREIMAS; COURTÉS, 1979, p. 381-383).

De cette façon, le problème qui se pose lorsque nous travaillons avec la distinction proposée par Ricœur est que, si l'on considère le point de vue de la syntaxe narrative, c'est-à-dire les relations établis entre les éléments de l'énoncé, la distinction

entre éthique et morale s'avère cohérente, y compris au niveau de l'observation de ces relations. Ce que nous entendons par là, c'est que si nous remarquons la relation entre le cavalier errant, Don Quichotte, et les normes qui imposent un inventaire de comportements axiologisés dans le contexte narratif, la distinction entre l'éthique et la morale est facilement observable, exactement par l'organisation et le caractère relationnel des éléments composant l'énoncé, c'est-à-dire par la syntaxe narrative. Cependant, si nous prenons l'instance « logiquement antérieure à la syntaxe narrative de surface » (*ibid.*, p. 381), c'est-à-dire la syntaxe fondamentale, nous verrons que la distinction entre éthique et morale ne semble pas perdurer, car les deux concepts pourraient être définis à partir de la notion de l'axiologie des catégories sémantiques.

Dans cette optique, nous pouvons nous interroger sur la réelle nécessité d'établir une distinction formelle dans la sémiotique entre les notions de l'éthique et de la morale. Si l'on considère le niveau de la syntaxe fondamentale, la réponse serait certainement négative car, comme nous l'avons vu, les deux termes en question partagent la même logique théorique concernant l'existence axiologisée des valeurs. Cependant, en reconnaissant l'influence de Saussure – dont l'un de ses principaux objectifs était de concevoir une étude qui pourrait prendre en compte les signes (SAUSSURE, 1971, p. 33) « au sein de la vie sociale » – dans la pensée de Greimas et que les actions, les pratiques et l'existence humaine elle-même ne peuvent avoir lieu dans le monde sans un contexte spatio-temporel déterminé qui considère tant l'individu que la société dans laquelle il est intégré, nous pensons que la distinction entre éthique et morale devient ainsi nécessaire. En utilisant cette distinction, nous estimons que nous aurions l'avantage de pouvoir comprendre même les positions et les intérêts qui sont en jeu, à partir, justement, des catégories sémantiques axiologisées à la fois par l'éthique et la morale, mettant aussi en évidence les relations de pouvoir existant dans un énoncé déterminé ou dans l'acte même de l'énonciation

Ainsi, si l'éthique et la morale partagent la même logique de la structure fondamentale, ce sont les relations établies dans la syntaxe narrative et manifestées à travers les arrangements et les articulations des ensembles signifiants qui permettent de comprendre ce qui est, en effet, de l'ordre de l'individu et de ce qui est de l'ordre du social. Nous insisterons une fois de plus sur l'exemple de Don Quichotte, dont les catégories sémantiques axiologisées, qui correspondent à l'éthique de l'individu, sont en désaccord avec les valeurs qui sont euphorisées par la société qui,

à leur tour, concernent la morale et qui pour cette raison possèdent le rôle de juger les actes du chevalier errant à travers une grille de lecture.

Toute cette préoccupation de Greimas à l'égard de l'éthique et de la morale, que nous commençons à observer et à articuler avec quelques concepts propres à la sémiotique, en plus de commencer à gagner un corps théorique, nous paraît ne pas être une curiosité isolée ou sporadique, mais se révèle, au contraire, comme une constante dans la pensée de l'auteur. Dans ce contexte, nous pouvons même trouver dans la thèse de doctorat de Greimas, intitulée *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode de l'époque* ([1948]/2000b), quelques autres confirmations concernant cet intérêt fréquent pour la problématique de l'éthique et de la morale. Comme l'explique Broden (2000, p. XXXVIII), qui attire notre attention sur ce fait :

En effet, face aux démarches préconisant l'autonomie de la langue, *La mode en 1830* revendique la perspective sociologique et insiste sur le fait que le développement lexical ne se comprend qu'à la lumière de la culture matérielle et morale.

Même si en principe l'objet de Greimas est reconnu comme étant le vocabulaire vestimentaire, il est possible de reconnaître dans le développement de sa thèse l'existence des valeurs de la morale qui sont inscrites dans les propres lexèmes analysés, de sorte que le discours de la mode devienne ainsi un devoir-être, sujet aux sanctions de son destinataire. Cette pression sociale exercée par les discours de ce qui est « à la mode » est relevée par Greimas lorsqu'il explique que, « pratiquement, il arrive souvent qu'un tel jugement exprime en même temps les préoccupations sociales de l'individu ou son appartenance à un rang plus ou moins élevé, à un groupe plus ou moins fermé de la société » (GREIMAS, 2000b., p. 11).

La problématique de la morale et de l'éthique qui se présente dans le discours de la mode et sur « l'individu à la mode », apparaît, comme nous le fait remarquer Greimas, dans une double perspective : 1) l'axiologisation des valeurs figuratives de ce qui est à la mode ; 2) la quête du sujet pour être à la mode. Dans le premier cas, nous trouvons un discours qui a pour but de sanctionner positivement « l'élégance » et négativement la « vulgarité », en transformant le lieu du commun, de la foule en un lieu de l'originalité. Cependant, lorsque nous inversons le point de vue et que nous sortons du discours de la mode vers le sujet à la mode, nous voyons que cette

originalité n'est pas autre chose qu'un simulacre de l'original, car cette quête pour être à la mode, pour être sanctionné positivement par ce destinataire, nous révèle le caractère déontologique et donc moral de ce discours qui est en réalité travesti d'une éthique. Ainsi, quand tous les sujets seront « à la mode » ils se trouveront tous différemment égaux, de manière qu'une nouvelle tendance apparaîtra et cherchera à instaurer une autre *mœurs* vestimentaire, et ainsi indéfiniment.

Toutefois, c'est dans ce contexte apparemment catastrophiste que nous pouvons voir dans le travail de Greimas, l'émergence des deux figures qui non seulement représentent la notion de l'éthique, mais aussi une sorte d'esthétique de l'éthique. Ce sont le *dandy* et le *romantique*.

Nous comprenons ainsi que, tant pour le dandy que pour le romantique, la distinction n'est pas fondée sur un devoir-être, caractéristique de la morale d'un certain groupe social, comme par exemple celui des sujets « à la mode », mais plutôt par des choix qu'ils jugent les plus appropriés pour eux-mêmes. Cet éloignement des normes de la mode transforme donc la notion même de distinction qui, pour eux, se vide d'un contenu social et moral pour concrétiser, dans la manifestation des arrangements et des articulations esthétiques, l'éthique de l'individu, fondée, en effet, sur les investissements sémantiques de ce qu'ils considèrent mieux et *actualisé* dans ses pratiques et choix vestimentaires. Concernant cette vidange, Greimas (ibid., p. 18) nous explique que :

« On peut alors essayer de comprendre comment un élégant, épris de recherches de la toilette, comment le *dandy* romantique, soucieux avant tout de se distinguer du reste du monde, arrivent à considérer la *distinction* comme le point ultime de l'élégance. Et, au contraire, cela peut expliquer les raisons pour lesquelles la notion de *distinction* se dépouille de ses éléments intérieurs à caractère moral et social, pour ne comprendre que 'ce qui *dans la tenue*, a un caractère d'élégance, de noblesse et de bon ton' »

Avec cela, nous pouvons comprendre que, dans la figure du dandy et du romantique, le terme « distinction » se vide de ses valeurs morales et sociales, car pour ces sujets, la distinction se conjugue avec la notion de leur propre existence, c'est-à-dire qu'ils existent parce qu'ils exercent leurs choix, de façon que c'est dans cet exercice et, par conséquent, dans la manifestation de ceux-ci que le sujet se concrétise comme un « être » différent de « l'autre ». Nous observons dans ces figures que – contrairement à toute norme – l'existence de ce sujet prend sens, surtout pour lui-même, dans la manifestation de son éthique, qui se concrétise dans l'esthétique de

ses gestes de « gentleman », dans ses manières excentriques, les rendant authentiquement originaux.

C'est donc dans ces manifestations que nous pouvons appréhender le caractère esthétique de l'éthique ainsi que le principe de son articulation et alors concevoir l'esthétique comme la concrétisation « incarnée » – par son existence physique qui la rend saisissable par les sens – d'un certain ensemble de catégories sémantiques axiologisées qui composent ce que nous appelons à la fois éthique et morale.

Nous percevons ainsi que l'éthique et l'esthétique ne sont pas des notions purement conceptuelles, comme la philosophie pourrait le suggérer, mais des lieux, des positions théoriques de concentration d'investissements, d'articulations et d'arrangements de valeurs sémantiques et de qualités sensibles, suggérant leurs positions respectives dans la théorie sémiotique comme des concepts opérationnels (HJELMSLEV, 1984).

Toutefois, si à ce point de notre recherche nous arrivons à visualiser plus clairement l'existence et l'importance de l'éthique et de l'esthétique dans la pensée de Greimas dès ses premiers travaux, nous n'avons pas encore trouvé un texte dans lequel l'auteur mentionne ces concepts en les relationnant directement. C'est donc dans ce contexte que nous sommes invités à visiter l'article de Greimas intitulé *L'actualité du saussurisme* ([1956/2000a), qui est probablement le seul texte (écrit que par lui-même, car nous savons que dans *Le beau geste* (GREIMAS ; FONTANILLE, 1992) il y a aussi une articulation entre ces deux concepts) où il situe objectivement la relation de l'esthétique et de l'éthique en rapport avec la signification. Sans que nous puissions entrer trop en détails dans toute la richesse scientifique de ce travail<sup>10</sup> nous voulons focaliser notre approche en soulignant quelques extraits du texte de Greimas.

Nous commençons alors par celui-là où l'auteur – à partir de la construction d'une critique par rapport au problème de la méthodologie de l'histoire de la littérature, qui a réduit l'objet littéraire à une « histoire des idées » (*ibid.*, p. 376) en transformant le professeur de littérature en un « professeur de 'lecture' » (*id.*) – a souligné que « l'effort des linguistes, invités à donner, pour des raisons d'ordre institutionnel et non scientifique, leur propre version du phénomène littéraire, est couronné par la constitution des vastes répertoires [...] des figures et des procédés stylistiques » (*id.*).

---

<sup>10</sup> Nous sommes limités en fonction de la nature même de ce travail, c'est-à-dire en fonction de la nature d'un long résumé.

C'est dans ce passage que nous pouvons voir que, pour Greimas, la construction de ces répertoires n'était rien d'autre qu'un inventaire des signifiantes dépourvus de leurs signifiées respectifs. C'est donc dans ce contexte que nous avons, comme nous l'explique Greimas (*ibid.*, pp. 376-377), l'émergence de la relation entre l'éthique, ou plutôt, entre la morale et l'esthétique pour aboutir à la notion de signifié global – malgré les apparences qui reposent sur cette dénomination, surtout en fonction de l'utilisation du mot « signifié », nous verrons que nous pourrions la comprendre, en effet, comme signification globale, en particulier pour son rapport avec la notion même d'isotopie.

Les recherches de ce genre, bien que consacrées presque exclusivement à l'étude « de la langue et du style » d'auteurs individuels, dégagent cependant, par leur juxtaposition même, la notion empirique de « style d'époque », et surtout postulent implicitement, grâce à l'uniformité de méthodes employées, l'existence d'un plan unique et homogène sur lequel se construisent les œuvres et se déroulent les événements littéraires. Ce catalogue de formes littéraires qui, s'il était exhaustif, constituerait bien le signifiant d'un métalangage littéraire, reste cependant inutilisable tant que l'on n'affirme pas l'existence parallèle et immanente au signifiant, d'un signifié global qui rend compte du choix des formes utilisées et de leur destination sociale, qui comprend à la fois l'esthétique et la morale d'un langage littéraire donné

En comprenant, comme nous le rappelle Rastier (2009, p. 16), « le primat du global (le texte) sur le local (la forme) » et en prenant en compte la définition de Bouquet (2012, p. 29) par rapport au signifié global, dans laquelle il souligne que tel concept ne concerne pas « la somme des signifiés de langue, mais des traits spécifiques de sens s'étendant à l'intégralité de la séquence analysée » et qu'en fonction de cela « ces traits de sens seront regardés comme appartenant à une synchronie de signifiés globaux et, en cela, posés comme co-présents à l'esprit d'un locuteur-interprète » (*id.*), il nous semble possible de percevoir une approximation entre le signifié global avec la notion d'isotopie, c'est-à-dire en tant qu'un « niveau sémantique homogène » (GREIMAS, 1966, p. 53).

Ainsi, en considérant que le signifié global peut être compris en tant qu'un niveau sémantique homogène d'un texte (*id.*), nous devons noter qu'il ne peut être saisi comme tel qu'à partir d'un ensemble signifiant. Par conséquent, nous pouvons voir que ce n'est pas le signifié globale en soi qui contient les éléments qui rendent compte de l'esthétique et de la morale du texte, mais la relation qu'il entretient avec le signifiant, car il n'y a pas de signifié sans signifiant. C'est donc en raison de cette relation que Greimas (2000a, p. 377) affirme que le signifié globale rendrait compte

des formes choisies et de leur destination sociale, car pour y parvenir, c'est-à-dire au niveau du signifié global, il faut d'abord avoir accès aux formes par lesquelles il se manifeste et, par conséquent, les considérer dans l'ensemble de ses arrangements et articulations.

De cette façon, dans la perspective structuraliste, qui est celle de l'auteur, la proposition de Greimas, à notre avis, se révèle objective, car pour accéder au signifié global, il faut d'abord entrer en contact avec la manifestation du signifiant. Au vu de cela, il nous semble possible d'imaginer que c'est au travers de cette pensée structuraliste que nous parviendrons ainsi à entrevoir l'esthétique et la morale articulées composant la sémiotique dont parle Greimas.

Cela étant, le choix des formes, qui correspond à l'ensemble signifiant ou encore à l'inventaire des signifiants de l'objet, coïnciderait ainsi à une certaine esthétique ; une esthétique qui à son tour, au niveau du signifié global – précisément parce qu'elle s'articule sur des arrangements spécifiques – comporterait en soi des investissements sémantiques, tantôt positifs, tantôt négatifs. Ces investissements mettraient en évidence l'existence d'un univers sémantique particulier dont on peut faire ressortir la valeur ou les valeurs investies. Dans ce contexte, nous avons vu avec Saussure que la valeur peut être comprise en tant que telle, seulement parce qu'elle tisse une toile de relations. C'est donc dans cette toile de relations que s'organise l'univers sémantique de ces valeurs et que, soit par des investissements positifs, soit par des investissements négatifs, il devient possible d'observer l'existence d'une axiologie dans laquelle réside, dans son articulation théorique et épistémologique, le principe même de la morale et de l'éthique.

Cette récapitulation, même succincte, permet, compte tenu de la réunion de tous les éléments qui ont été exposés tout au long de ce chapitre, d'affirmer que l'articulation entre l'esthétique et l'éthique, en tant que lieux théoriques où se concentrent les investissements des arrangements d'ensembles signifiants et des valeurs sémantiques respectivement, non seulement constituent les bases fondatrices de la sémiotique, mais sont aussi les catalyseurs de l'épistémologie de Greimas. En conséquence, ces composants catalyseurs ont stimulé, dans la pensée de l'auteur, la nécessité de développer une méthodologie, fondée sur la rigueur formelle de la linguistique, qui pourrait rendre compte de la description scientifique de cette articulation, connue aujourd'hui sous le nom de sémiotique.

### 3. LA CONSTRUCTION DE LA SÉMIOTIQUE ET LES RELATIONS AVEC L'ÉTHIQUE ET L'ESTHÉTIQUE

Dans ce chapitre, en raison de son extension et pour contenir les principaux développements de Greimas pour l'établissement de l'articulation de l'éthique et de l'esthétique, nous prenons la décision de séparer le contenu en suivant la division en sous-sections réalisée à l'origine dans la thèse. Cependant, en raison des limitations que nous imposent l'élaboration d'un résumé, nous ne soulignerons que quelques-uns des points qui, à notre avis, permettent de visualiser une certaine continuité dans la pensée de Greimas – soulignant ainsi le chemin épistémologique parcouru par l'auteur – ainsi que ceux qui, dans cette continuité, nous permettent d'observer comment la sémiotique articule l'éthique et l'esthétique et ses rapports avec la problématique de la signification, de la construction et de l'appréhension du sens, tout en respectant le caractère diachronique de notre recherche.

#### 3.1. Connotation et axiologie : essais par une méthode

En observant ainsi le caractère diachronique, il est nécessaire de souligner que même si *Du Sens* est paru en 1970, cet ouvrage de Greimas contient des textes qui sont parus avant même *Sémantique structurale* (GREIMAS, 1966). C'est donc, en raison de ce critère que nous nous sommes imposé, que nous nous voyons obligé de commencer notre approche par le texte intitulé *Les proverbes et les dictons* ([1960]/1970) et ensuite passer aux textes *La description de la signification et la mythologie comparée* (1963).

Cela dit, ce que nous voulons faire ressortir de *Les proverbes et les dictons* (1970) ce sont fondamentalement deux mouvements analytiques de Greimas, à savoir : 1) la compréhension que pour entamer son analyse il fallait considérer son objet d'étude comme un ensemble de signifiants pour ensuite « leur postuler un signifié global » ; 2) et l'entendement que les arrangements du signifiant dans les proverbes et dictées jouent un rôle fondamental non seulement dans son maintien historique, mais aussi dans ce qui touche à la construction du sens, établissant ainsi la notion de connotation et en même temps attirant notre attention aux premières possibilités de l'articulation esthétique.

Concernant le premier mouvement, cela non seulement reprend ce qui a été dit précédemment par rapport à la problématique du signifié global – en affirmant que « la description schématique et structurale du plan du signifiant rendra compte des configurations de leur signifié » (*ibid.*, p. 309) –, mais aussi, en disant que « d'après la seule perception, on peut prétendre qu'un proverbe ou un dicton apparaissent comme des éléments d'un *code particulier*, intercalés à l'intérieur de messages échangés » (*id.*), il parvient à installer la perception comme le point de départ de toute analyse.

Le deuxième mouvement que nous soulignons et qui dérive du premier, concerne plutôt la méthodologie d'analyse des proverbes et des dictons réalisée par Greimas. De cette façon, au vu de l'analyse opérée par l'auteur dans son texte et compte tenu du fait qu'il ait proposé de la commencer à partir de la description des traits différentiels des éléments signifiants – qui permettraient à leur tour de comprendre le signifié global –, il nous semble que cette totalité articulée et concrétisée de ces ensembles signifiants correspondrait, dans une certaine mesure, à l'esthétique même des proverbes et des dictons.

Dans ce cadre, ce jeu entre les diverses articulations du signifiant permettrait l'émergence de ce que Greimas a appelé la connotation. En sachant ainsi que la connotation pour l'auteur correspond au « transfert du signifié d'un lieu sémantique (celui où il se placerait d'après le signifiant) en un autre » (*ibid.*, p. 310), nous pouvons maintenant mieux comprendre l'importance du rapport entre la notion d'isotopie – liée au signifié global – et les articulations esthétiques, responsables par la construction du sens.

Contrairement au texte antérieur, *La description de la signification et la mythologie comparée* (GREIMAS, 1963) cherche à établir une distance des éléments manifestés, c'est-à-dire des signifiants pour se concentrer sur l'apparitions des relations axiologiques non seulement dans une société donnée, mais aussi entre différentes cultures. Cette présentation ne laisse aucun doute que le sujet qui va être abordé pour nous dans ce travail de Greimas sera celui de l'éthique et de la morale. C'est alors, dans ce contexte, que nous proposons la lecture d'un extrait du texte en question, pour que nous puissions comprendre comment la notion du contrat social, présenté sous la forme de deux types de qualifications dans deux mythologies distinctes – l'indienne et la romaine –, peut avoir un rapport avec la procédure de normalisation de la morale et même de la transformation culturelle. En passant la parole à Greimas, l'auteur nous explique ce qui suit :

La qualification elle-même s'interprète comme une réciprocité à l'intérieur de la catégorie linguistique de l'échange des messages : le roi est qualifié par des louanges : il distribue des dons en retour, ou vice versa. Deux cas sont cependant à distinguer : si les dons (et /ou autres bienfaits) précèdent la qualification, nous dirons qu'elle est simple ; si, au contraire, la louange qualifiante est antérieure à la distribution des dons, la qualification est valorisante (*çams-*) et ajoute une vigueur nouvelle au qualifié, en transformant ainsi la parole anticipée en « réalité » (*ibid.*, p. 54)

Nous proposons alors un petit exercice logique : si nous considérons qu'à la place occupée par le roi, nous avons un certain objet ou une certaine action et, à son tour, nous remplaçons la figure du peuple par une autre plus large et plus générale, comme celle de la société, en gardant bien évidemment la même relation syntaxique suggérée par Greimas, il nous paraît possible d'observer l'émergence des articulations qui constituent la notion de la morale, surtout si l'on prend en considération ce que l'auteur décrit dans la citation comme la qualification valorisante.

Ainsi, si l'on considère l'existence d'une action donnée et que celle-ci, avant même d'être exécutée, ou pour utiliser les termes de Greimas, avant d'offrir un bienfait ou un don à ses exécutants, est déjà qualifiée, comme par exemple, en tant que pertinente, ou encore, appropriée, nous verrons, comme nous l'a montré l'auteur, que cette qualification se transforme en « réalité », c'est-à-dire en une valeur sociale qui, à son tour, est composée par l'un des éléments d'une catégorie sémantique axiologisée. Dans cette perspective, il nous semble que nous sommes face au fondement de la morale et de la culture qui, en valorisant à « l'avance » un objet ou une pratique déterminée, instaure une grille de lecture, une grille d'appréciation culturelle, sous lesquelles les relations des sujets avec le monde sont déjà préalablement définies en raison de l'établissement de ce qui est considéré comme du bon goût, approprié, élégant, etc., ainsi que leurs antonymies respectives.

En suivant le même raisonnement, nous pouvons penser que si la qualification valorisante évoque l'existence d'une normalisation morale, au travers d'une idée de la valeur de la chose ou de l'expérience, même si elle n'est pas réalisée, comme par exemple la valorisation du roi avant son don, la qualification simple, en dépit d'ouvrir la voie à l'expérimentation sociale ou collective, s'agit également d'un jugement. La différence réside dans le fait que la première présente une structure déjà délimitée et fixe, consistant en l'idée préalable que nous avons des choses et de la façon dont nous devons nous y rattacher même si elles ne sont pas concrétisées ; la seconde permet

l'exploration de l'expérience qui, par sa réalisation, sera jugée selon cette structure qui compose la normalisation de la morale et qui constitue la grille de lecture sociale et culturelle des phénomènes.

En termes plus sémiotiques, considérant que « dans le cadre des modes d'existence sémiotique, la catégorie virtuel/actuel permet de caractériser le rapport du système au procès, de la langue avec la parole » (GREIMAS : COURTÉS, 1979, p. 420) et que « à l'opposé de l'existence actuelle, propre à l'axe syntagmatique du langage, l'existence virtuelle caractérise l'axe paradigmatique : il s'agit d'une existence 'in absentia' » (*ibid.*, pp.420-421), nous pouvons proposer que l'existence de la morale dans la relation de qualification valorisante est virtuelle, tandis que dans la qualification simple elle se donne à travers la catégorie actuelle.

Cette approche nous permet ainsi, d'une part, de visualiser l'idée que la structure morale et la grille de lecture présentes dans la notion de qualification valorisante, traduisent en quelque sorte le monde selon les catégories sémantiques virtuellement axiologisées du système, c'est-à-dire selon les valeurs établies par une société et/ou une culture déterminée ; et d'autre part, en considérant la qualification simple comme l'actualisation de ces catégories axiologisées dans le processus, nous n'englobons pas seulement la notion de sanction pragmatique (*ibid.*, p. 320), comme nous observons aussi une ouverture possible pour le renouvellement de ces valeurs morales/culturelles, qui se répètent ou se reconstruisent dans la mesure où l'acte qualifiant lui-même est tenu pour responsable de la construction/transformation de la morale inscrite dans le système. Dans ce contexte, la norme morale, en tant que système, acquiert le statut d'une institution constamment menacée par les pratiques quotidiennes inscrites au procès, tout en s'en servant également pour être réitérée, confirmé et maintenir son statut d'institution culturelle hégémonique.

Ainsi, la comparaison des mythes par Greimas nous présente les traits distinctifs des normes morales d'une société par rapport à l'autre. Cette comparaison, même si à première vue elle peut paraître naïve, souligne la notion de valeur de Saussure, qui nous rappelle qu'il n'est pas possible d'appréhender ce qui est euphorisé ou dysphorisé que dans la relation qu'un terme entretient avec l'autre. De cette manière, cet exercice réalisé par Greimas non seulement reprend et confirme les articulations formelles au sujet de l'axiologie, mais permet d'effectuer une association, peut-être risquée, de la notion d'ensemble de normes morales, avec la constitution

même de la culture et des composantes culturelles d'une société donnée, tant dans le système en tant que virtualité que dans le processus par le biais de ses pratiques.

### **3.2. Sémantique structurale et la fondation d'une méthodologie**

Pour la rédaction de cette sous-section dans ce long résumé, en vue de son extension dans la thèse et de l'énorme richesse théorique de *Sémantique structurale* (GREIMAS, 1966), nous avons décidé de le travailler à partir d'une perspective un peu différente de la précédente. Par cela nous voulons dire qu'au lieu de nous concentrer sur quelques passages de cet ouvrage afin d'extraire l'idée principal du texte, nous allons adopter une rédaction qui cherchera à privilégier le développement de la pensée de l'auteur ainsi que les articulations méthodologiques qu'il propose de l'éthique et de l'esthétique toute au long de son livre. Ce changement, en plus des raisons mentionnées, est aussi souhaitable, car cette fois-ci nous n'allons pas travailler avec un ensemble de textes ou d'articles qui peuvent être « détachés » les uns des autres, au contraire, c'est toute une œuvre dans laquelle nous trouverons un enchaînement d'idées bien défini dès sa première page, jusqu'à sa dernière en faveur de l'établissement des fondements d'une théorie de la signification.

Cela dit, nous commençons notre analyse de cette œuvre en attirant l'attention au fait que Greimas entame son approche à partir d'un petit recul en vue des développements méthodologiques déjà acquis. Ce recul se montre nécessaire pour situer sa méthodologie parmi les sciences humaines en tant qu'une théorie de la connaissance (*ibid.*, p. 8), ainsi que pour définir son objet comme en étant « l'étude scientifique de la signification » (*ibid.*, p. 7). C'est alors dans ce contexte que la perception apparaît « comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (*ibid.*, p. 8) et à partir de laquelle nous trouvons les faits esthétiques, une fois que ceux-ci se trouvent au niveau de la perception de l'œuvre (*ibid.*, 9). Dans ce contexte nous voyons que la problématique du signifié global qui « comprend à la fois l'esthétique et la morale » (GREIMAS, 2000a, p. 377) et de la « description schématique et structurale du plan du signifiant [qui] rendra compte des configurations de leur signifié » (GREIMAS, 1970., p. 309) se trouvent reprises.

Greimas continue donc, à mettre en place toutes les conditions préalables pour l'établissement d'une théorie de la signification qui prend en compte le système formel de la linguistique. Ainsi, si la perception est le lieu où se situe la signification, l'auteur

commence à définir une méthodologie selon laquelle nous pouvons considérer ce qui se présente à nos sens comme le propre objet d'étude de la « sémantique ». Comme il nous l'explique :

Mais l'affirmation que les significations du monde humain se situent au niveau de la perception consiste à définir l'exploration à l'intérieur du monde du sens commun, ou, comme on dit, du monde sensible. La sémantique se reconnaît ainsi ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles. (GREIMAS, 1966, p. 9)

De cette façon, comme nous l'avons vu, si « la description schématique et structurale du plan du signifiant rendra compte des configurations de leur signifié » (GREIMAS, 1970., p. 309), nous pouvons déjà percevoir que la notion de signifiant semble dialoguer avec le monde des qualités sensibles. C'est alors, en raison de cela – et aussi en fonction de sa préférence par l'approche saussurienne – que Greimas définit les premiers concepts opérationnels de sa méthodologie descriptive comme étant les notions de signifiant et signifié. Celui-ci étant « la signification ou les significations qui sont recouvertes par le signifiant et manifestées grâce à son existence » (GREIMAS, 1966, p. 10) ; celui-là compris comme « les éléments ou les groupements d'éléments qui rendent possible l'apparition de la signification au niveau de la perception, et qui sont reconnus, en ce moment, comme extérieurs à l'homme » (*id.*).

Dans ce contexte, il devient intéressant de remarquer la mise en place et l'organisation des concepts qu'ont été précédemment soulignés par Greimas, en même temps qu'il est possible de visualiser la construction d'une structure qui cherche à rendre compte des articulations que comprennent la problématique de l'esthétique et de l'éthique. Il est également possible d'envisager que l'esthétique commence à se dessiner en tant que des arrangements du signifiant, c'est-à-dire des qualités sensibles, et que l'éthique se trouve esquissé dans la forme des investissements au niveau du signifié, projetés évidemment sur le plan du signifiant.

En comprenant que le discours, « lieu de rencontre entre signifiant et signifié » (*ibid.*, p. 42) est composé des plusieurs unités de communication de « dimension et structure différentes » (*id.*), mais que rien « n'empêche que, du point de vue de la signification » (*id.*) ces unités puissent être comparables, Greimas choisi de commencer sa « démarche exploratoire » (*ibid.*, p. 43) par l'unité minimale de manifestation du discours, c'est-à-dire le lexème. Comme l'auteur nous l'explique,

cette approche vise à révéler l'organisation sémique du lexème en vue de préciser quelques renseignements par rapport à l'articulation de ses structures internes. Cependant, il faut remarquer que l'exploration de l'auteur est surtout au niveau du signifié, car il ne prend en compte aucun trait signifiant du mot choisi : *tête*. Toutefois, ce n'est pas parce qu'il considère seulement le niveau du signifié que nous n'allons pas trouver, dans ses paroles, des implications pour l'élaboration d'une méthodologie analytique capable d'explicitier l'organisation des qualités sensibles du monde, c'est-à-dire l'esthétique.

Nous pouvons vérifier cette affirmation à partir de l'exploration réalisée par Greimas du niveau sémiologique et celui de la figure nucléaire. En reconnaissant ainsi que la figure nucléaire correspond à l'ensemble des noyaux sémiques et que ceux-ci, à leur tour, correspondent à la face linguistique de ce qui se trouve au niveau de la perception, nous pouvons percevoir déjà une sorte d'isomorphisme signifié et signifiant, ou encore, entre le plan du contenu et le plan de l'expression. Cette relation peut être mieux comprise avec l'exemple même utilisé par l'auteur lorsque nous percevons que les catégories sémiques qui constituent la figure nucléaire du lexème *tête* sont de l'ordre du signifiant, comme par exemple, extrémité, supérativité et sphéroïdité (*ibid.*, 48). Il est possible de confirmer ce rapport de traduction du niveau de la perception au niveau sémiologique, ainsi que sa nature isomorphe à partir de l'affirmation de Greimas lorsqu'il nous explique ce qui suit :

Situées à l'intérieur du processus de la perception, les catégories sémiologiques en représentent, pour ainsi dire, la face externe, la contribution du monde extérieur à la naissance du sens. Envisagées sous cet angle, elles paraissent isomorphes des *qualités* du monde sensible et comparables, par exemple, aux *morpho-phonèmes* dont se compose le langage gestuel. (*ibid.*, 64)

Cela nous paraît, en effet, déjà une première articulation de l'esthétique dans la théorie sémiotique, surtout en sachant que cette notion d'isomorphisme entre les plans du contenu et de l'expression sera, plus tard dans les recherches de Greimas, un point décisif pour instaurer la notion de poétique et pour les analyses plastiques.

Toutefois, même si cette méthodologie paraît prometteuse aux yeux de Greimas, surtout si on parle au niveau des lexèmes, il reconnaît la nécessité de réfléchir si ce modèle analytique est capable de rendre compte des unités plus grandes de la communication, notamment le discours dans sa totalité.

Il ne faut pas oublier, cependant, que les catégories morphologiques ne constituent, du point de vue du plan du contenu, qu'un groupement limité de classèmes ; que, d'autre part, même si elles sont constitutives, dans une certaine mesure, de l'isotopie des messages syntaxiquement délimités, elles ne suffisent à rendre compte ni de l'isotopie, ni des variations isotopiques des *grandes unités stylistiques* du discours, ni du discours dans sa totalité. (*ibid.*, p. 70)

Ainsi, cherchant des moyens d'analyser formellement les manifestations plus grandes que la figure nucléaire, qui, comme l'auteur l'admet lui-même, constitue déjà d'une certaine manière une isotopie, Greimas recourt à l'usage des concepts d'expansion et de condensation. Celle-là est considéré pour l'auteur comme une « propriété syntaxique du discours qui permet l'adjonction de déterminations successives grâce aux termes manifestées les uns après les autres » (*ibid.*, p. 73) – comme nous pouvons le trouver, par exemple, dans le dictionnaire, dans lequel un lexème permet l'expansion de sa manifestation dans une plus grande unité syntaxique – et celle-ci comme le processus inverse, c'est-à-dire « comme une sorte de décodage compressif des messages en expansion » (*ibid.*, 74). Cela étant, il nous semble possible de percevoir que les concepts d'expansion et de condensation pourraient correspondre respectivement au processus de production et d'appréhension de la signification du discours ainsi que de son isotopie.

Cependant, dans ce processus de faire ressortir l'isotopie d'un texte donné à partir du mouvement de condensation et de rapprochement des catégories sémiques, qui nous donne la construction de nouvelles figures, Greimas nous attire l'attention au fait de l'existence d'un champ *aprioristique* marqué par une sorte de catégorisation préalables de ces figures : « on dirait que tout se passe comme si au niveau de la perception où nous situons ces figures, une *catégorie subjective, proprioceptive*, venait à leur rencontre pour les binariser dans une sorte d'apriori intégré à la perception même » (*ibid.*, pp. 86-87).

Or, en explicitant que la catégorie de l'euphorie et de la dysphorie (*ibid.* p. 87) apparaît comme une « sorte d'apriori intégré à la perception même » (*id.*), il nous semble que nous sommes en face du principe de l'axiologie des catégories sémantiques qui, comme nous avons cherché à le préciser précédemment, constitue ponctuellement l'articulation de l'éthique et de la morale dans la théorie sémiotique. Par ailleurs, nous notons également que cette articulation formelle proposée par Greimas – qui nous conduit à l'existence de cette valorisation aprioristique fondée sur

la catégorie de l'euphorie et de la dysphorie – paraît permettre la reprise de la double perspective de la qualification – abordée précédemment dans son article intitulé *La description de la signification et la mythologie comparée* (1963) –, c'est-à-dire la qualification valorisante et la qualification simple. Dans ce contexte, cette valorisation *a priori* correspondrait, à la notion de système de valeurs, ou encore, à la virtualité des valorisations qui constituent une culture ou un style de vie déterminés, par exemple, celui du dandy, se réalisant au moment de la perception et/ou de la pratique, configurant ainsi la notion même d'une grille de lecture et d'une sorte de déontologie morale.

Toutefois, si le mouvement de condensation nous aide à comprendre la construction de l'univers des valeurs qui se trouvent installées dans le discours sous la forme de ce « décodage » et, par conséquent, une sorte de moralité ou d'éthique instaurée, l'expansion, par contre, n'est pas toujours évidente. Nous pensons, notamment, au passage dans lequel Greimas (1966, p. 87) nous attire l'attention aux diverses formes dont une valeur peut être « expansée » et aux plusieurs relations qui peuvent être entretenues au niveau de ses composantes, soit dans le cadre de la syntagmatique, soit la propre relation paradigmatique du signifiant. Comme souligne l'auteur :

Nos préoccupations étaient caractérisées jusqu'à présent par la recherche des équivalences entre les séquences de dimensions inégales du discours : les procédures que nous venons de proposer doivent permettre de faire face à des difficultés fort nombreuses relatives à l'existence, dans le discours, de toutes sortes de locutions et de circonlocutions « figurées » et périphrastiques, en les ramenant toutes à un plan isotope de signification. Cependant, d'autres types d'expansion et, par là même, de définition, non encore étudiés, sont possibles : ils rendent l'établissement des équivalences plus difficile, sinon impossible.

C'est alors, dans le cadre de ces « autres types d'expansion » dont les équivalences sont plus difficiles, que nous trouvons l'intérêt de Greimas par le discours poétique et sa façon particulière de manifester sa signification. L'auteur même explicite cela au moment où il explicite que « les micro-univers poétiques, mythologiques, oniriques, etc., ne manifestent très souvent que de manière oblique leurs significations » (*ibid.*, p. 90).

De cette façon en soulevant la problématique de l'isotopie des discours poétique, Greimas met en évidence que la simple opération de condensation, en tant qu'une sorte de décodage des discours, ne rend pas compte du fonctionnement

particulier de ce type de discours y compris le poétique. À son tour, cette prise de position le conduit à instaurer la notion des figures sémiologiques connotatives, dont l'exploitation des structures sous-jacentes tout au long du texte permet l'appréhension du discours. Cette quête pour la signification dans ce genre de discours, qu'exige beaucoup plus de l'énonciataire, amène Greimas à considérer l'existence, dans ce processus, du plaisir esthétique du sujet qui consiste, précisément, au « dévoilement des isotopies cachées » (*ibid.*, p. 98).

Ainsi, le plaisir esthétique nous semble se configurer dans la possibilité de dévoiler les sèmes construits qui assurent l'isotopie du texte et qui, en même temps, « se cachent » dans les structures sous-jacentes de la manifestation. Peut-être que nous pourrions même dire que ce plaisir esthétique dont parle Greimas, n'est que le résultat d'une procédure analytique qui conjugue l'articulation des arrangements esthétiques, concernant l'appréhension de l'organisation des contenus classématiques et permettant l'émergence de l'isotopie du texte.

Cela étant, en affirmant la possibilité que « la communication poétique soit essentiellement une communication assumée, d'une certaine manière, aussi bien par le destinataire que par le destinataire » (*id.*), il nous semble que le mode de présence propre de ce genre de discours permet ainsi l'émergence du plaisir esthétique à partir du décodage des articulations et des arrangements du plan de l'expression, superposant tant l'esthétique comme ces structures sous-jacentes qui axiologisent les catégories sémantiques investies dans le texte, c'est-à-dire la grille de lecture culturelle ou individuel qui compose soit la morale, soit l'éthique.

Nous voyons que cette méthodologie, surtout avec l'approche des figures connotatives, semble s'avoir à celle-là que nous avons abordé précédemment lorsque nous avons traité du texte *Les proverbes et les dictons* (GREIMAS, 1960), mais cette fois-ci concernant les unités de communication plus grandes que celles des proverbes et des dictons. Nous pouvons également souligner que ce parcours de « décodage », qui conduit à cette quête par la signification isotopique du texte sera encore repris plus tard par Greimas, particulièrement en *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* (1984), lorsqu'il parle de la figurativité « comme le « bruit » qu'il faut surmonter pour pouvoir dégager les principales articulations de l'objet, pour postuler ensuite une saisie mythique atemporelle de cette structure de base qui rend compte de la signification globale du texte » (*ibid.*, p. 24)

En reprenant le caractère diachronique de notre recherche, nous observons que Greimas, ayant traité les différentes unités de réalisation des discours et indiqué certaines de leurs particularités analytiques selon leur type, cherche à instaurer une structure générale selon laquelle devient possible de comprendre les articulations des manifestations discursives, c'est-à-dire le discours concrétisé. Cette structure générale, qui veut rendre compte de l'univers sémantique est alors divisé en « deux modèles de caractère général, dont le premier rend compte de la manifestation du contenu, et le second de l'organisation du contenu manifesté » (GREIMAS, 1966, p. 126). Le premier modèle dont parle l'auteur correspond à celui de l'univers immanent, qui contient en soi une distinction entre les modes d'existence et les modes d'apparence, et le deuxième est appelé de l'univers manifesté, qui « organise le fonctionnement en combinant les sémèmes en messages » (*id.*). Nous pourrions alors comprendre que les modes d'existence et d'apparence de l'univers immanent correspondent à un modèle d'organisation paradigmatique, tandis que l'univers manifesté semble être régi pour une syntaxe immanente responsable pour organiser les composants de l'univers immanent en une chaîne syntagmatique.

Cependant, ce qui nous attire l'attention – et que nous pensons être particulièrement intéressant de présenter dans ce long résumé – est la définition concernant le mode d'apparence de l'univers immanent. Au-delà des possibles approches entre l'utilisation du terme « mode d'apparence » avec le « paraître », présent dans *Le contrat de véridiction* ([1980]/1983) ou encore dans *Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique* ([1966]/1970), nous voulons nous concentrer dans son rapport avec l'articulation de l'esthétique dans la sémiotique.

Ainsi, si nous considérons que le mode d'apparence du contenu manifesté, « constitue le monde des qualités, cette sorte d'écran opaque sur lequel viennent se refléter d'innombrables effets de sens » (GREIMAS, 1966, p. 126) et que nous reprenons, en même temps, l'idée que le signifiant correspond aux « éléments ou les groupements d'éléments qui rendent possible l'apparition de la signification au niveau de la perception » (*ibid.*, p. 10), il nous semble possible de comprendre que le mode d'apparence de l'univers immanent, correspond à la notion même de signifiant, avec l'avantage que, lorsque nous parlons en mode d'apparence, nous envisageons l'addition de l'existence d'un niveau d'analyse sémiologique capable de traduire un langage en un autre. Cela étant, nous imaginons être possible de penser que le mode d'apparence, correspondant à ce qui permet l'apparition du contenu au niveau de la

perception, en se manifestant au niveau des qualités sensibles, se rapprocherait du signifiant, dont les choix et les arrangements correspondraient à l'articulation de l'esthétique.

De ce point de vue, pour que l'on puisse aboutir au mode d'existence d'une manifestation déterminée, il n'y a pas d'autre moyen qu'à partir de la reconnaissance de son mode d'apparence, car c'est là que les valeurs éthiques et morales se trouvent inscrites, tout en étant articulés par les arrangements esthétiques. Nous avons donc, la présence de « cette sorte d'écran opaque » qui compose le monde des qualités, « sur lequel viennent se refléter d'innombrables effets de sens » (*id.*). En effet, les observations de ces rapports ne reflètent pas l'idée que l'éthique soit présente *dans* le mode d'apparence, au contraire, elle se trouve manifestée *par* le mode d'apparence, c'est bien son mode d'existence qui devient saisissable par la perception grâce à son mode d'apparence.

Cela dit, nous avons le besoin d'ouvrir une petite parenthèse à une autre observation qui brise à nouveau le caractère diachronique de notre recherche. De la même façon que nous avons vu une possible relation entre les termes « mode d'apparence » et « paraître », il nous semble possible de pointer une nouvelle occurrence de ce genre, toutefois cette fois-ci c'est lorsque Greimas parle de « cette sorte d'écran opaque ». Dans ce cadre, nous pensons à la dernière œuvre individuelle de Greimas, *De l'imperfection* (1987), notamment dans le passage où l'auteur explique que « la figurativité n'est pas une simple ornementation des choses, elle est cet écran du paraître dont la vertu consiste à entr'ouvrir, à laisser entrevoir, grâce ou à cause de son imperfection, comme une possibilité d'autre-sens » (*ibid.*, 78). Cependant, il ne nous semble pas pertinent, au moins dans ce moment, d'aller plus loin dans cette approche, même s'il est possible de visualiser un certain potentiel théorique dans l'établissement de ces corrélations. Gardons alors nos commentaires pour un moment future dans cette recherche et reprenons le caractère diachronique.

La mise en place d'une structure général, qui cherche à comprendre les articulations des structures sous-jacentes des manifestations discursives, divisée entre l'univers immanent et l'univers manifesté conduit l'auteur, à son tour, à considérer le discours « comme un agencement du contenu en vue de sa réception » (GREIMAS, 1966, p. 127). Cet agencement est pris, en réalité, comme une stratégie communicationnelle en fonction de la notion de la perception synchronique du sujet. Même si la procédure d'analyse, de construction de l'objet et de sa propre réalisation

en tant que manifestation se « présent, à la réception, comme une succession articulée de significations, c'est-à-dire avec son statut diachronique, la réception ne peut s'effectuer qu'en transformant la succession en simultanéité et la pseudo-diachronie en synchronie » (*id.*). C'est alors dans ce cadre d'analyse que le discours poétique se présente à nouveau comme un objet stimulant.

Comme Greimas nous l'explique, l'agencement du contenu dans les discours poétiques, particulièrement dans ceux qui cherchent à abolir la syntaxe, ne se fait pas toujours de manière figurative, mais de manière non figurative, c'est-à-dire que l'isotopie est inscrite dans la relation sémique existant entre les éléments qui constituent le discours poétique et pas nécessairement dans la relation syntaxique qui les articule. Ce mode non figuratif, consistant déjà en une réduction des catégories du niveau sémiologique, est pris par l'auteur pour traiter de l'opposition entre le grenier et la cave sous les oppositions de *haut* et *bas*, en trouvant dans l'homologation avec le plan du contenu leurs axiologies respectives euphoriques et dysphoriques (*ibid.*, p. 138), c'est-à-dire leurs investissements éthiques et/ou moraux. En plus d'avoir observé comment l'établissement de ces relations permet de comprendre, même de manière rudimentaire, comment la sémiotique articule l'éthique et l'esthétique dans sa méthodologie, on peut aussi visualiser que ces catégories d'analyse non figuratives constituent, dans une certaine mesure, la base pour les analyses plastiques concernant la substance de l'expression.

Considérant donc, que tant les manifestations figuratives que les manifestations non figuratives sont susceptibles d'être « réduites » à des sèmes non figuratives, ce caractère spécifique du métalangage non figuratif lui permet de se configurer, ainsi, comme point essentiel de l'articulation de l'esthétique dans la méthodologie sémiotique, indépendamment de la nature du signifiant et de la manifestation.

Cela étant, il nous semble pertinent de souligner un autre mouvement réalisé par Greimas, celui vers la construction d'une sémantique et d'une syntaxe narrative, car c'est à ce niveau que nous pouvons noter la particularité des investissements moraux et éthiques, ainsi que la stylistique en tant que composant esthétique. En considérant alors que l'actant « pourrait servir de point de départ à une certaine stylistique actantielle, qui rendrait compte des procédés de personnification, de chosification, d'allégorie, peut-être même de certains types de figuration » (*ibid.*, p. 186), nous pouvons observer comment leur revêtement figuratif met en évidence un double mouvement, à la fois esthétique et éthique. Esthétique, car le choix de l'acteur

du discours, c'est-à-dire de son revêtement figuratif, pointe vers la construction des arrangements esthétiques qui constituent la manifestation discursive par leur mode d'apparence ; éthique et morale, car en plus de l'entendement que le rôle que l'actant assume « est une entité figurative animée, mais anonyme et *sociale* » (GREIMAS, 1967a, p. 227) – et par cela nous comprenons que le rôle est investi d'un contenu sémantique axiologisé, ce qui confirme la présence du composant de la morale –, la seule insertion de l'actant dans un récit configure, en soi, la « création » d'une dimension spatio-temporelle moralisée et moralisatrice, ou encore, une dimension morale à la fois virtuelle et actuelle.

C'est alors en fonction de cette insertion de l'actant dans une dimension spatio-temporelle circonscrite par les enjeux moraux et éthiques que nous pouvons avancer au dernier point que nous souhaitons souligner dans le long résumé de cette sous-section, c'est-à-dire les relations syntaxiques entre destinataire et destinataire et l'établissement, ou non, du contrat. L'affirmation que « l'existence du contrat (de l'ordre établi) correspond à l'absence du contrat (de l'ordre) comme l'aliénation correspond à la pleine jouissance des valeurs » (GREIMAS, 1966, p. 208) peut sembler, à première vue, assez confuse. Cependant, si nous changeons la façon dont elle se présente, les implications éthiques et morales pourront commencer à être visualisées. Pour comprendre ces rapports, il faut noter que cette corrélation mise en évidence par l'auteur présente en effet deux faits qui sont propres à des domaines différents, c'est-à-dire aux domaines social et individuel. Comme nous l'explique Greimas (*id.*)

La première formulation se présente comme la mise en corrélation de deux ordres de faits appartenant à deux domaines différents :

1. Le *domaine social* : ordre de la loi, de l'organisation contractuelle de la société ;
2. Le *domaine individuel* ou *interindividuel* : l'existence et la possession grâce à la communication interhumaine, des valeurs individuelles ;

Dans ce contexte, il nous semble possible de penser que, tandis que l'existence ou non du contrat correspondrait au domaine social ; l'aliénation ou la jouissance des valeurs correspondraient, à leur tour, au domaine de l'individuel. Ainsi, nous pouvons imaginer que le destinataire, responsable par l'établissement des conditions du contrat, pourrait être considéré, selon cette perspective, comme appartenant au domaine social et, en raison de cela, pris comme une sorte de représentant de la morale, une fois qu'il serait chargé de « l'organisation contractuelle de la société » (*id.*). De cette

façon, si « le contrat social, possède également, à première vue, la forme de la communication » (*ibid.*, p. 209), dans laquelle « le destinataire enjoint au destinataire d'agir » (*id.*) et que « le destinataire accepte l'injonction » (*id.*), nous avons donc « une obligation librement consentie » (*id.*) Compte tenu de cela, il paraît déjà être possible d'entrevoir l'articulation de la morale s'instaurant dans cette syntaxe dont parle Greimas.

Cependant, les narratives ne se résument pas à l'acceptation imminente des contrats établis par le destinataire. En outre, même si le destinataire accepte l'injonction, il peut rompre avec ce contrat à tout moment du récit, marquant ainsi l'existence du domaine individuel dans un contexte appartenant au domaine social. Cela étant, il nous semble raisonnable, à la suite de ces réflexions, d'admettre que le destinataire appartient au domaine de l'individuel, car cela lui assurerait la possibilité d'accepter ou non l'adhésion au contrat du destinataire, en plus de faire ressortir la présence de son mode d'existence propre, fondée sur une base axiologique qui peut être partagée ou non par son milieu.

Ce qui est intéressant à noter dans l'établissement des relations entre le destinataire et le destinataire et entre le domaine social et le domaine individuel, c'est que le destinataire, en rompant ou en violant ce contrat, ou simplement en le niant, finit par accepter une injonction d'un autre ordre que n'est plus établie par le contrat social, mais relevant du domaine individuel. Ce changement syntaxique des composantes du récit permet au destinataire d'entrer en synchronisme actantielle avec l'actant destinataire, en réitérant son éthique sous une morale sociale à partir de ce que Greimas a appelé l'acte volontaire (*ibid.*, p. 210). Comme le souligne l'auteur :

La prise en considération des actants élucide le paradoxe : la violation est bien une injonction, qui comporte la négation du destinataire et lui substitue le destinataire. En effet, l'identification du destinataire et du destinataire dans la fonction d'injonction semble constituer la définition même de la volonté, de l'acte volontaire.

Cette perspective permet, à notre avis, l'émergence d'un modèle capable de décrire, à la fois, les relations sociales entre la société et les individus, ainsi que celles entre les individus (interindividuel). Cela devient possible parce que ce modèle considère chaque actant comme étant susceptible d'être investi de micro-univers sémantiques qui, comme nous venons de le montrer, ne sont pas toujours partagés. De même, en ponctuant que la relation destinataire et destinataire finit par être, dans

une certaine mesure, médiée par ce contrat, le schéma proposé par Greimas abouti à mettre en opposition la liberté individuelle et l'acceptation du contrat social; soulignant le caractère pervers de la signification des narratives, dans lesquels les sujets sont impitoyablement amenés à choisir entre la pleine jouissance de leur liberté individuelle et l'aliénation sociale qui en découle, ou, au contraire, l'acceptation d'un contrat social qui permet la jouissance médiée et le partage des valeurs d'une culture déterminée, mais pas sans renoncer d'abord à une certaine liberté individuelle. Dans ce contexte, le sens du récit se manifeste comme un ensemble de contradictions éthiques et morales.

Evidemment, comme nous l'avons annoncé au début de cette sous-section, la tâche ingrate de résumer une partie de la grande richesse de *Sémantique structurale*, surtout celle-là qui nous concerne par rapport aux articulations entre l'éthique et l'esthétique par la sémiotique, nous a obligé de laisser quelques passages que nous avons fait en dehors de la thèse. Toutefois, nous pensons avoir réussi à montrer les lignes principales de la pensée de Greimas et comment l'auteur construit sa méthodologie au même temps qu'il met en relations des questions éthiques, morales et esthétiques. Il est temps d'avancer aux prochains textes de l'auteur et d'observer si sa préoccupation avec la manière dont l'éthique, la morale et l'esthétique sont impliquées dans la construction et l'appréhension du sens se trouve toujours présente.

### **3.3. Le langage et ses constructions**

Le texte que nous traitons dans ce chapitre, intitulé *Considérations sur le langage* ([1966]/1970), contient en soit plusieurs questions intéressantes, parmi elles nous soulignons : le fait d'être le premier texte de Greimas où il utilise le terme sémiotique (déjà en 1966) ; l'approximation que l'auteur fait du propre concept de langage avec celui de sémiotique ; et le début de l'exploration du langage poétique. Cela étant, nous avons décidé de laisser de côté le caractère historique de l'utilisation du terme sémiotique, pour nous concentrer sur les relations entre le langage, la sémiotique et le langage poétique.

Ainsi, dans un premier temps, nous pouvons observer que l'approximation entre la notion de langage et de sémiotique est dû principalement aux critiques d'une linguistique "non linguistique" qui, en suivant la pensée de Saussure et de Hjelmslev et au lieu de se limiter aux faits strictement linguistiques, tentait de surmonter les

limites de la linguistique traditionnelle à partir de la compréhension que l'objet de la linguistique n'est pas que la langue, mais le langage qui concrétise à partir de ses articulations une « entité » appréhensible depuis le champ extralinguistique de la perception.

En comprenant alors, qu'« exercer le métier de linguiste, même dans l'ordre de la plus stricte observance, c'est déjà jongler avec plusieurs langages à la fois » – surtout parce que pour parler de la langue il est déjà nécessaire d'avoir un premier métalangage (*ibid.* p. 21) –, Greimas se met à réfléchir par rapport au propre mode d'existence du langage au monde. Ce questionnement lui amène à considérer que le langage n'est ni la fin ni le début de quelque chose, mais plutôt le moyen par lequel cette chose arrive à sa fin. Comme lui-même explicite : « la science n'est langage que dans la mesure où celui-ci est compris comme un lieu de médiation, comme un écran sur lequel se dessinent les formes intelligibles du monde » (*ibid.*, p. 22).

En soulignant l'utilisation à nouveau du terme « écran » en tant que métaphore du rôle du langage, c'est-à-dire, en tant que responsable par la concrétisation de l'articulation de l'intelligible en « formes » saisissables, nous imaginons être possible de réaliser une corrélation avec l'utilisation précédente de ce même terme. Ainsi, en considérant le langage sous la métaphore de l'écran, comme mentionné dans *Considérations sur le langage* (1970), c'est-à-dire comme le médiateur entre le contenu intelligible et l'unité effectivement manifestée dans le monde, et en prenant également en compte que dans *Sémantique structurale* (1966) il est considérée comme le mode d'apparence d'un contenu déterminé, il nous semble cohérent de penser que le langage serait, à l'exemple de « l'écran », le lieu d'investissement des contenus sémantiques et de leur articulation respective dans des arrangements de l'expression, d'où son rôle médiateur.

De cette façon, en reconnaissant les problèmes de définition du langage, en affirmant que « le concept de langage, même défini comme système de relations, continue à prêter à confusions, car il sert à désigner et l'objet scientifique et le discours pragmatique du chercheur » (GREIMAS, 1970, p. 22), l'auteur propose qu'« on pourrait le remplacer par celui de *sémiotique* » (*id.*). Cela étant, le rapprochement du concept de sémiotique avec celui de langage, ceci en pouvant être considéré comme un lieu de médiation entre les investissements sémantiques axiologiques et l'articulation des arrangements signifiants – c'est-à-dire du monde des qualités –, nous permet de penser la sémiotique, définie comme telle, possède effectivement, comme

centre de ses préoccupations l'articulation de l'éthique et de l'esthétique. Nous comprenons alors, que c'est en conséquence de ces articulations que la sémiotique serait amenée à caractériser son objectif principal comme étant « expliciter sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens » (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 345). C'est également dans ce contexte que la sémiotique pourrait être considérée comme une méthodologie descriptive, car en s'avoisinant de la définition du langage elle chercherait à décrire un certain contenu qui est exprimé par des arrangements signifiants particuliers et qui, à leur tour, produisent du sens dans la mesure où ils sont liés entre eux.

Cette prise de position, qui considère le monde en tant que langage articulé, conduit Greimas à impliquer dans la procédure de description sémiotique, non pas la classification, ou encore, la simple dénomination des « figures du monde » (GREIMAS, 1970, 24), mais la prise en compte de l'existence d'une sémiotique implicite, afin de rendre manifeste les articulations sous-jacentes qui constituent l'objet qui se présente à la perception en tant que tel. Nous voulons attirer l'attention que, le fait de considérer l'existence d'une telle sémiotique implicite fini par rejoindre aussi l'exploration de la forme et de la substance du contenu et de l'expression, en plus d'ouvrir la voie à la recherche de plusieurs langages, comme par exemple, celle de la peinture ou de la musique. Ainsi, en plus de réitérer l'importance de la perception comme le lieu de l'appréhension des qualités sensibles du monde dans ce processus analytique et de renforcer la nécessité du niveau sémiologique pour rendre compte des formes de l'expression, en surmontant la simple dénomination des figures du monde, nous pouvons aussi remarquer que ce « lieu » d'articulation théorique des sémiotiques implicites consiste, en effet, à celui de l'exploration de l'articulation de l'éthique et de l'esthétique.

### **3.4. Le langage poétique**

Cette sous-section se présente plutôt comme une continuation, ou même peut-être, comme une conséquence de la prise de position de Greimas présentée précédemment, surtout en fonction de l'approche d'une linguistique « non-linguistique » et de l'importance apportée à l'existence d'une sémiotique implicite dans les manifestations, une fois que celle-ci se présenteraient comme des arrangements de langage qui aident à la construction et à la saisie du sens.

Dans cette perspective, l'exploration de la recherche poétique permet donc, d'ouvrir aux études des sémiotiques implicites, en particulier en conjuguant dans sa méthodologie les préoccupations relatives tant au plan de l'expression qu'au plan du contenu et, surtout à travers l'investigation de la manière dont l'objet poétique est articulé dans les deux plans du langage. Comme nous l'explique Greimas dans *Les relations entre la linguistique structurale et la poétique* (1967, p. 9)<sup>11</sup> :

Si la recherche dite littéraire vise la description de schémas et de modèles structurels relevant de la forme du contenu et servant à l'organisation de sa substance, la recherche poétique opère à partir d'un sous-ensemble de séquences discursives clôturées, caractérisées, en plus, par une organisation parallèle de la forme de l'expression. La poétique, bien que travaillant sur un corpus empiriquement plus restreint, apparaît donc comme une entreprise plus vaste et plus complexe : elle a à se constituer un outillage méthodologique et technologique permettant non seulement de décrire les articulations formelles des deux plans du signifiant et du signifié, mais aussi de rendre compte de la corrélation spécifique que l'objet poétique établit entre ces deux plans.

Cette entreprise de Greimas non seulement parvient à instaurer le plan de l'expression comme participant de la méthodologie sémiotique, mais en même temps exalte son autonomie et son isomorphisme avec le plan du contenu, soulignant sa participation à la construction du sens à partir de la communication poétique et de ses effets de sens particuliers. Toutefois, sans que nous puissions trop entrer en détails dans ce long résumé, il faut souligner que lorsque Greimas parle dans ce texte de « poétique » et de « communication poétique », il ne se réfère qu'à la poétique en tant qu'objet littéraire. Cependant, comme nous le verrons plus tard, l'auteur va surmonter cette limitation, en particulier dans ses textes *Pour une théorie du discours poétique* (1972) et *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* (1984).

De cette façon, en traitant de la problématique de la communication poétique, Greimas souligne que les définitions couramment attribuées à ce concept tiennent compte des articulations inhérentes à la dimension syntaxique, à la redondance syntagmatique et aux relations terminologiques qui se trouvent dans le texte dit poétique (GREIMAS, 1967, pp. 9-10). Cependant, ces articulations, qui constituent une méthodologie d'analyse de la communication poétique finissent par ne pas prendre en compte les structures du plan de l'expression, ni comment ses

---

<sup>11</sup> Ce texte a été aussi publié en *Du sens* (GREIMAS, 1970) sous le titre de *La linguistique structurale et la poétique*.

arrangements contribuent à la construction même de l'objet poétique ni, par conséquent, ses effets de sens.

Ainsi, en reconnaissant l'importance du plan de l'expression dans la construction du sens de l'objet poétique, Greimas propose que les articulations entre les deux plans du langage ne soient plus considérées dans la perspective hypotaxique, mais en tant qu'une relation d'équivalence (*ibid.*, p. 11). Du fait de la neutralisation des relations hiérarchiques au profit de l'équivalence entre les plans du langage, la structure paradigmatique de la substance poétique apparaît marquée par la présence de traits distinctifs identiques ou opposés, de sorte que « la redondance, qui n'est pas seulement l'itération des formes, mais aussi des substances, est constitutive, en même temps, d'une isotopie fondamentale où se situe, sur le plan du contenu comme sur le plan de l'expression, la communication poétique » (*ibid.*, p. 12).

Ces relations, par conséquent, font que la tâche de l'analyste soit aussi celle d'observer les répétitions et leurs ruptures respectives dans ce qui concerne à la fois le plan de l'expression et le plan du contenu, que ce soit, par exemple, par la reconnaissance de classes de phonèmes ou de lexèmes, ou encore dans la comparaison entre deux phonèmes ou lexèmes. C'est alors, à partir de ce moment, que nous pouvons observer, en effet, l'établissement du plan de l'expression comme un plan du langage autonome et également responsable par la construction du sens. C'est dans ce contexte que « les relations poétiques ont donc pour fonction l'organisation paradigmatique de la substance investie, aussi bien celle du contenu que celle de l'expression » (*ibid.*, p. 11).

Nous voyons ainsi que, en cherchant à garder sa cohérence méthodologique et en prenant en compte la présupposition des deux plans du langage y compris ses corrélations respectives, le prochain pas de Greimas consiste à vérifier si les mêmes critères de construction de l'isotopie sémantique sont applicables pour la constatation d'une éventuelle isotopie poétique. Par rapport à cela Greimas est catégorique et affirme que « les mêmes procédures de description peuvent être appliquées d'autant plus facilement au plan de l'expressions » (*ibid.*, p. 12). C'est alors, dans ce contexte que Greimas cherche à explorer dans l'objet poétique la problématique de la signification présente dans le langage qui l'articule :

Ce qu'il y a de commun dans tous ces phénomènes, c'est le raccourcissement de la distance entre le signifiant et le signifié : on dirait que le langage poétique, tout en restant langage, cherche à rejoindre le cri originel et se situe

ainsi à mi-chemin entre l'articulation simple et l'articulation linguistique double. Il en résulte un « effet de sens », commun aux différents exemples cités, qui est celui d'une « vérité redécouverte », originelle ou originale, selon les cas. C'est dans cette signification illusoire de « sens profond », caché et inhérent au plan de l'expression, qu'on pourrait situer, notamment, le problème des anagrammes (*ibid.*, p. 14).

Ce qui nous attire l'attention dans ce passage, c'est le fait que Greimas utilise des métaphores en se référant à ce sens construit par le plan de l'expression et de son effet de sens d'approximation avec le plan du contenu, marquant, à notre avis, le caractère de l'ineffable inhérent au langage poétique. En raison de la relation isomorphique entre les plans du langage, nous imaginons être possible de réaliser une approximation de ces effets de sens, appelés par Greimas comme un « cri originel » et une « vérité redécouverte », avec le passage en *Sémantique structurale* dans lequel il parle de l'existence du plaisir esthétique, en particulier pour traiter de la présence de multiples isotopies dans une manifestation donnée, car pour l'auteur, le plaisir esthétique pourrait être expérimenté par le « dévoilement des isotopies cachées » (GREIMAS, 1966, p. 98).

En outre, il nous semble qu'en soulignant l'autonomie du plan de l'expression, l'auteur met aussi en évidence le fait que l'articulation de ses composantes manifeste, au niveau des modes d'apparence, des unités signifiants qui sont investies – par elles-mêmes seules et à l'exemple des isotopies sémantiques – de signification.

Ainsi, même si à l'époque du texte de Greimas la recherche concernant la poétique n'était pas « assez avancée pour qu'on puisse entrevoir déjà la solution du problème (posé par R. Jakobson) de la signification des formes poétiques » (GREIMAS, 1967, p. 14), l'auteur semble envisager une possibilité méthodologique pour parvenir à comprendre l'articulation de cette « signification des formes poétiques ». Pour lui, « une des manières de le résoudre serait de conférer, par exemple, la signification « vérité » à l'adéquation du contenu et de l'expression » (*id.*). Il nous explique encore que « Cette adéquation, dont le statut structurel se précise progressivement dans le cadre de la poétique intraphrastique, doit être recherchée aussi au niveau transphrastique » (*id.*). Nous comprenons par cela qu'il serait raisonnable d'imaginer que, lorsque Greimas propose de résoudre le problème de la signification des formes poétiques en établissant cette « 'vérité' à l'adéquation » des deux plans de langage, il est, en réalité, en train de proposer que la méthodologie soit en mesure de réaliser l'homologation entre le plan de l'expression et le plan du

contenu. De même, il nous semble qu'en traitant de « l'adéquation » entre les plans de langage – indiquant la nécessité pour la recherche poétique de considérer à la fois la perspective intraphrastique et transphrastique – Greimas insère, en effet, dans la méthodologie d'analyse poétique, l'importance de considérer le langage poétique comme une projection du « principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison » (JAKOBSON, 1963, p. 220)

Cela étant, il nous semble possible de visualiser, avec un peu plus d'objectivité, comment Greimas construit sa méthodologie en cherchant à comprendre comment les articulations esthétiques – ces articulations des arrangements du plan de l'expression – articulent par elles-mêmes le contenu sémantique investi, soit celui qui émane d'une éthique, soit celui en provenance d'une morale. C'est alors, en faisant un pas de plus pour arriver à constituer une méthodologie capable de rendre compte de ces articulations, que Greimas va s'interroger sur la possibilité d'analyser des objets qui échappent au domaine du construit, de « l'artificiel » envisageant ainsi, une sémiotique du monde naturel.

### **3.5. Entre les figures et les formes : les articulations du monde naturel**

Nous observons que dans son texte, *Conditions d'une sémiotique du monde naturel* (GREIMAS, 1968), l'auteur souligne le fait que l'effort théorique et méthodologique découlant des considérations concernant l'arbitrarité du signe et les relations entre signifiant et signifié ont conduit les chercheurs à se pencher de plus en plus sur le problème de la structure du signe. Par conséquent, en se penchant exclusivement sur ce problème, les analyses des objets et les développements méthodologiques ont été réduits aux articulations des formes d'expression et du contenu, laissant de côté la « substance dans laquelle elle se trouve manifestée » (*ibid.*, p. 3)

En s'appuyant sur de tels arguments, Greimas propose alors d'inverser la perspective par laquelle nous regardons l'objet. Nous comprenons que, pour l'auteur, une telle concentration dans la recherche pour comprendre la forme dans la structure de la manifestation a conduit à l'oubli d'une prémisse de base de la théorie – déjà soulignée dans les premières pages de *Sémantique structurale* –, qui est le fait que « les significations du monde humain se situent au niveau de la perception » (GREIMAS, 1966, p. 9) et que cette affirmation revient donc à définir la recherche de

la signification à partir de « l'exploration à l'intérieur du monde du sens commun, ou, comme on dit, du monde sensible » (*id.*).

Ainsi, en soulignant la nécessité d'inverser notre perspective, Greimas reprend l'idée que la signification, dont les formes aident à la dévoiler, se manifeste « à l'intérieur » d'une substance qui l'englobe. Comme si la signification se cachait derrière les qualités sensibles. À notre avis, cette autre perspective est en fait la nécessité de faire un pas en arrière pour que, seulement ainsi, nous soyons en mesure d'observer le monde tel qu'il se présente réellement et devient compréhensible pour nous, c'est-à-dire par ses qualités sensibles. Comme l'a dit l'auteur :

Il suffit d'inverser le point de vue pour se rendre compte que la seule présence concevable de la signification dans le monde est sa manifestation dans la « substance » qui englobe l'homme : le monde dit sensible devient ainsi l'objet, dans sa totalité, de la quête de la signification, il se présente, dans son ensemble et dans ses articulations, comme une virtualité de sens. La signification peut se cacher sous toutes les apparences sensibles, elle est derrière les sons, mais aussi derrière les images, les odeurs et les saveurs, sans pour autant être dans les sons ou dans les images. (GREIMAS, 1968, p. 3)

Dans ce contexte, est déjà présent un premier détachement de la limitation de la notion de poétique qu'il s'était lui-même imposée et considérant la sémiotique comme « la théorie de tous les langages et de tous les systèmes de signification » (*ibid.*, p. 5), le premier choix méthodologique de Greimas consiste à nier l'idée d'un référent absolu, car une telle notion nous ramènerait à la lecture du monde par des noms propres, en négligeant l'existence des sémiotiques implicites. Ainsi, l'auteur souligne la nécessité de la théorie sémiotique considérer, dans son approche, l'existence du monde extralinguistique, car c'est là que se situent les manifestations du sensible qui sont, à leur tour, susceptibles d'abriter la signification pour l'homme. Comme l'auteur l'explique :

Il suffit pour cela de considérer le monde extra-linguistique non pas comme un référent absolu, mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible d'être la manifestation du sens humain, c'est-à-dire, de la signification pour l'homme, de traiter en somme ce référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins implicites. (*id.*)

Vu l'ambition et l'ampleur du projet sémiotique de Greimas, nous voyons ainsi que l'auteur affirme la possibilité de se penser à une sémiotique du monde naturel, c'est-à-dire dans le développement des relations métalinguistiques qui seraient

capables de traduire ce monde saisissable, ce monde des qualités sensibles, en systèmes et signes linguistiques, à partir, précisément, du dévoilement de l'ensemble et de l'articulation des sémiotiques implicites de la manifestation. Il nous paraît donc possible et raisonnable de considérer ce point du parcours de l'auteur comme le début de la construction des relations métalinguistiques qui cherchent à rendre compte des articulations esthétiques du monde. Par cela nous comprenons tant la forme que la substance de l'expression, de façon qu'à ce point, nous pensions pouvoir considérer l'esthétique comme étant un concept opérationnel dans lequel nous trouvons les investissements des arrangements du plan de l'expression.

De même, le parcours logique que Greimas emprunte pour arriver à comprendre les articulations qui constituent l'esthétique du monde, semble, au moins à la lecture de son texte, très bien éclairée. En choisissant de limiter ses efforts aux perceptions visuelles l'auteur attire notre attention sur la première difficulté analytique qui s'impose au descripteur : « le monde visible, au lieu de se projeter devant nous comme un écran homogène de formes, nous apparaît comme constitué de plusieurs couches superposées, ou parfois même juxtaposées, de signifiants » (*ibid.*, p. 6).

Sans que nous voulions rester trop longtemps sur le fait de l'utilisation à nouveau de la métaphore de « l'écran » par l'auteur, nous pensons être pertinent de souligner qu'en posant le problème des « plusieurs couches superposées, ou parfois même juxtaposées » (*id.*), Greimas reprend la question concernant l'idée que, même si le signe possède une structure interne qui l'articule diachroniquement, son appréhension par le sujet observateur est synchronique. De cette façon, cet « écran » nous semble-t-il correspondre à l'écran de l'énonciation, dans lequel le monde naturel, en fonction de ses qualités sensibles, se concrétise pour l'homme par sa perception, ou comme dirais Merleau-Ponty (1945, p. 13), par la perception de « ce qu'on saisit par le sens ».

Cependant, au lieu de chercher à explorer directement la façon par laquelle la substance de l'expression se présente dans le champ perceptif du sujet et concrétise la manifestation d'un contenu déterminé, Greimas semble réaliser une opération inverse, c'est-à-dire celle de l'épuisement des articulations des figures du monde, ou comme l'explique l'auteur, celle de l'« éclatement des figures en leurs éléments constitutifs » (GREIMAS, 1968, p. 8) à la recherche d'un code d'expression visuelle. Nous voyons ainsi, une reprise de l'éclatement des articulations des objets du monde naturel en les « réduisant » à des catégories morphologiques qui correspondraient, à

la fois, à une lecture de l'organisation paradigmatique et syntagmatique du plan de l'expression et à une homologation, à travers le niveau sémiologique, avec le plan du contenu grâce à la relation isomorphe que les deux plans du langage entretiennent entre eux. Cette relation peut être comprise lorsque Greimas explique ce qu'il entend par rapport à cet « éclatement des figures » (*id.*) du monde :

Cette voie consiste à reconnaître l'existence, derrière les figures visibles, d'une vision catégorielle du monde naturel, d'un écran constitué d'un nombre réduit de catégories élémentaires de la spatialité dont la combinatoire produit les figures visuelles et qui rend compte, de cette manière, du fonctionnement du code d'expression visuelle.

De cette façon, en soulignant le caractère social de la notion même de figure du monde naturel, car elle correspond à la réduction de tout un univers d'événements à une seule invariante (un seul nom propre), ce code visuel que Greimas cherche à construire à partir de cette réduction du monde événementiel et accidentel (*ibid.*, p. 7), semblait déjà avoir été précédemment envisagé en *Sémantique structurale* lorsqu'il affirme que l'exploitation des sèmes du niveau sémiologique amèneraient à un langage non figuratif. Ce raisonnement, à son tour, conduit l'auteur à la conclusion que le monde sensible, en raison de la mise en place de l'isomorphisme entre le plan du contenu et le plan de l'expression, se trouve aussi présent dans la forme linguistique :

Ainsi, on s'aperçoit que les catégories visuelles telles que haut vs bas, prospectif vs rétrospectif ou droite vs courbe, convexe vs concave, etc., qui paraissent comme constitutives de la forme de l'expression du monde naturel, se retrouvent telles quelles dans la description de la forme du contenu des langues naturelles. Il en résulte que (a) la corrélation entre le monde sensible et le langage naturel est à rechercher non au niveau des mots et des choses, mais à celui des unités élémentaires de leur articulation et que (b) le monde sensible est immédiatement présent dans la forme linguistique et participe à sa constitution en lui offrant une dimension de la signification que nous avons par ailleurs appelée sémiologique. (*ibid.*, p. 9)

Nous observons ainsi, que Greimas, en essayant de construire ce code visuel d'expression, commence effectivement à explorer les sémiotiques implicites mises en évidence dans la sous-section précédente. Ce parcours, à partir de l'analyse du geste réalisé par l'auteur, ouvre alors la voie à l'exploration des sémiotiques monoplans, c'est-à-dire à l'exploration de la manifestation à partir de la substance de l'expression qui aboutira, comme nous le verrons plus loin, aux développements de la sémiotique plastique, ainsi qu'à l'établissement d'un système de contenu corrélat aux

organisations d'arrangements esthétiques, qui plus tard serait connu sous le nom de niveau semi-symbolique d'analyse.

Greimas traite encore dans son texte d'une série d'autres composantes théoriques importantes lors de son analyse du geste, comme par exemple le syncrétisme entre les sujets de l'énonciation et de l'énoncé au moment de la réalisation du geste (*ibid.*, p. 17). Nous voudrions aussi attirer l'attention sur le moment où l'auteur souligne l'importance de l'existence d'un système de coordonnées spatiales pour la réalisation de l'analyse des objets du monde naturel, car c'est ce système de coordonnées qui rend possible l'articulation de la présence humaine elle-même dans le domaine perceptif, ainsi que de la présence d'un sujet spectateur, pour lequel cet écran du monde naturel sera réalisée. Comme l'explique Greimas (*ibid.*, p. 9) « un perspectivisme spatial [est] introduit du fait que le corps humain en tant qu'objet perçu présuppose un spectateur situé lui aussi dans un espace tri-dimensionnel englobant par rapport au corps humain englobé »

En mettant en place ce sujet spectateur, le problème de la perception synchronique et aussi celui de la transformation des figures du monde naturel en « figures » (en noms propres), le sujet concernant le geste naturel et du geste culturel reprend les mêmes questions pertinentes entre le signe naturel et le signe linguistique, c'est-à-dire que, même si la gesticulation peut être découpée morphologiquement, en tenant compte des acteurs métonymiques, c'est-à-dire les parties du corps qui, séparément, articulent la gestualité, leur appréhension se produit de manière synchrone, en les instaurant comme un choix en vue de leur manifestation (*ibid.*, p. 11). De ce choix délibéré, ressort donc le caractère culturel et social de la gestualité, de sorte que, « même si elle est organiquement limitée dans ses possibilités, la gesticulation, apprise et transmise, tout comme les autres systèmes sémiotiques, est un phénomène social » (*ibid.*, pp. 11-12).

Cette articulation, à son tour, évoque la distinction réalisée par Greimas par rapport aux catégorisations des gestes entre le mytique, pratique et esthétique. Cela étant, le geste mytique, selon notre compréhension, ne pourrait être considéré comme tel que parce qu'il est le résultat de l'investissement sémantique d'une culture ou d'une société déterminée. Cela suffirait déjà à confirmer la présence de la morale dans sa propre définition, mais pour ne pas nous limiter à cette observation, nous pouvons encore souligner le fait que Greimas reconnaît que « la description d'un

[geste] mythique diffus dans la gestualité pratique exige une connaissance préalable du code sémantique qu'il est censé manifester » (*ibid.*, p. 19)

Or, ce code sémantique auquel l'auteur se réfère n'est rien d'autre que les structures morales mêmes de la société, qui possède sa virtualité en tant que système. Cette structure morale est mise en évidence dans le discours de Greimas, surtout en raison de l'utilisation de l'expression « connaissance préalable », qui se présente, dans ce contexte, comme une modalité du savoir virtualisé. Dans ces configurations, il nous semble que la gestualité mythique, non seulement est définie comme telle en fonction de son investissement sémantique, dont les unités morphologiques du corps humain cherchent à s'articuler, mais aussi parce qu'elle se définit comme telle à partir de la grille de lecture du sujet, c'est-à-dire qu'il y a la nécessité d'un partage des valeurs et, par conséquent, de l'établissement d'un contrat social.

De même, le geste pratique, défini dans l'exemple de Greimas (1968, p. 18) comme « se baisser », n'est pas une forme d'expression, mais une figure du monde ; qui est déjà, comme nous l'avons vu, une première « réduction » structurale de la substance de l'expression. Ce serait donc à partir de cette figure, que nous pourrions observer quelles seraient les unités morphologiques qui la composent, comment elles sont articulées simultanément – afin de produire le signe visuel de « se baisser » – et alors, seulement après tout cela, préciser, à l'aide du métalangage non figurative du niveau sémiologique, les catégories sémantiques qui articulent un tel geste.

Nous pouvons ainsi percevoir que, pour Greimas, la gestualité dite esthétique est en fait un code artificiel, c'est-à-dire construit et fondé sur l'intention de communiquer un certain contenu, car « le spectacle dans sa totalité n'est qu'un énoncé produit par le sujet de l'énonciation » (1968, p. 28). Ainsi, la gestualité esthétique ne se trouve pas marquée par les investissements sémantiques ou par la figure pratique qu'elle peut éventuellement évoquer, mais par la concrétisation de la substance en tant qu'une telle manifestation, c'est-à-dire par le langage propre du plan de l'expression.

Il nous semble donc que l'analyse du monde naturel est une analyse essentiellement esthétique, mais qui, cependant, n'entretient pas de relation directe avec la notion de geste pratique, car celui-ci est perçu comme un fait, découpé du monde naturel en tant que figure. La même chose ne se passe pas nécessairement avec le geste mythique, car l'objet du monde naturel est, au moins théoriquement, dépourvu des investissements sémantiques d'une certaine grille de lecture, surtout

parce que « les significations qui y sont éventuellement contenues sont simplement humaines » (GREIMAS, 1966, p. 11). En outre, tant la gestualité mythique que la gestualité pratique sont articulées par ces unités morphologiques qui constituent les arrangements esthétiques de leur manifestation. Ce qui différencierait les deux, dans ce cas, serait exactement le contenu axiologique investi permettant même, lorsqu'ils ne sont pas analysés sur des objets différents, qu'ils soient superposés et cela sans que la présence simultanée de l'éthique ou de l'esthétique soit niée, dépendant uniquement de la perspective adoptée par l'analyste et des articulations particulières des investissements sémantiques et des arrangements signifiants.

### **3.6. Le carré sémiotique et l'articulation des valeurs éthiques et morales**

En raison des points soulignés dans la sous-section précédente, c'est-à-dire de la problématique entre le geste pratique et le mythique et, surtout, par rapport à la question du geste en tant que projet de signification, dans lequel « la sémiosis d'un programme gestuel sera, par conséquent, la relation entre une séquence de figures gestuelles, prise comme signifiant, et le projet gestuel, considéré comme signifié » (*ibid.*, p. 32), nous pouvons voir que l'intérêt de Greimas se déplace, momentanément, du monde naturel – de son appréhension et de son analyse – vers cette idée concernant l'existence d'un « projet » de signification. La présence de telles inquiétudes dans la pensée de Greimas semble, à nos yeux, donner lieu à l'émergence de son texte, en collaboration avec Rastier, intitulé *Les jeux des contraintes sémiotiques* ([1968]/1970). Nous pensons cela, car, comme nous pouvons le remarquer, la figure prise comme revêtement signifiant d'un projet, d'un signifié immanente, ne cesse pas de se présenter comme un processus des choix et des arrangements de l'énonciateur, comme une tentative de manifester et articuler le sens désiré. Comme nous l'expliquent les auteurs dans leur note explicative (*ibid.*, 135) :

Au moins par souci d'intelligibilité, on peut imaginer que l'esprit humain, pour aboutir à la construction des objets culturels (littéraires, mythiques, picturaux, etc.), part d'éléments simples et suit un parcours complexe, rencontrant sur son chemin aussi bien des contraintes qu'il a à subir que des choix qu'il lui est loisible d'opérer.

C'est donc en cherchant à rendre compte de cette signification – qui se trouve investie dans les articulations des figures qui recouvrent le projet du signifié, c'est-à-dire avec l'intention de produire un certain effet de sens –, que les auteurs s'interrogent sur la possibilité d'existence de cette structure qui « part d'éléments simples et suit un parcours complexe » (*id.*). Cependant, si nous choisissons de travailler avec ce texte, c'est parce que nous observons, dans sa proposition et dans son développement, une relation étroite et fructueuse avec notre recherche, en particulier en ce qui concerne la manière dont la sémiotique opère et articule l'éthique – et pourquoi pas la morale.

L'affirmation que nous venons de faire est fondée sur la limitation même que les auteurs imposent à leur travail. Greimas et Rastier (*ibid.*, p. 136) déclarent que ce qui les intéresse dans ce texte serait l'exploration de ce qu'ils considèrent comme le niveau des structures profondes. Donc, pour être en mesure d'établir la relation souhaitée entre le travail des auteurs et le nôtre, il faut d'abord comprendre ce que sont ces structures profondes, afin que, seulement après, nous puissions essayer de visualiser quelle est leur affinité (s'il y en a une) avec l'articulation de l'éthique par la sémiotique. Cela dit, voyons ce que les auteurs nous expliquent sur ce niveau :

Les structures profondes, qui définissent la manière d'être fondamentale d'un individu ou d'une société, et par là des conditions d'existence des objets sémiotiques. A ce que nous en savons, les constituants élémentaires des structures profondes ont un statut logique définissable ; (*ibid.*, 135)

Ce passage, même s'il peut sembler simple par sa définition objective, cache en effet une grande complexité dans ses implications. Affirmer que les structures profondes « définissent la manière d'être fondamentale d'un individu ou d'une société » (*id.*), ainsi que les « conditions d'existence » des objets, nous paraît pour le moins sujet à une certaine méfiance, surtout en raison de l'ampleur de cette proposition. Cependant, en réalisant une deuxième lecture, si nous reprenons quelques idées déjà développées en *Sémantique structurale* (GREIMAS, 1966), il nous semble possible de réaliser une approximation de la notion même « d'univers immanent » avec cette « manière d'être », ou encore, cette « conditions d'existence ».

Si nous considérons que l'univers immanent « c'est le nom que nous avons donné à ce premier modèle –, dont seule l'axiomatique est proposée, mais dont les articulations sémiotiques restent à décrire » et en tenant compte de ce « statut logique définissable » de la structure profonde, il nous semble que le modèle que les auteurs

cherchent à construire correspond alors à ces articulations sémiologiques qui manquaient dans la définition de l'univers immanent. Par conséquent, en fonction de l'utilisation des expressions « manière d'être » et « conditions d'existence », nous imaginons que ce modèle, qui sera développé dans le texte en question, correspondrait aux articulations sémiologiques de ce que Greimas a appelé précédemment de « mode d'existence » (*ibid.*, p. 126)

Ainsi, nous pensons qu'il serait cohérent d'imaginer que ces structures profondes, « qui définissent la manière d'être fondamentale d'un individu ou d'une société, et [...] des conditions d'existence des objets sémiotiques » (GREIMAS ; RASTIER, 1970, p. 135), pourraient correspondre à l'univers immanent. Celui-ci, à son tour, à travers l'axiologisation des catégories sémantiques, correspondrait aux articulations de l'éthique, de la morale, de la culture, mettant en évidence la relation des sujets avec les objets, à partir de la valorisation euphorique des uns et dysphorique des autres. De cette façon, nous voyons le modèle développé par les auteurs comme étant, en effet, une structure qui permet de rendre compte du mode d'existence de la signification et, par conséquent, comme un modèle capable d'articuler les investissements éthiques et moraux, ainsi que leurs univers de valeurs respectifs, inscrits dans le projet de signification d'un objet, d'un individu ou d'une société.

Sans que nous nous sentions obligés de développer les articulations du modèle proposé par Greimas et Rastier, c'est-à-dire du carré sémiotique, nous voulons attirer l'attention sur une autre possibilité de ce modèle et qui concerne autant sa relation avec l'éthique que l'esthétique : la superposition des carrés sémiotiques. Cela étant nous pouvons observer dans les exemples abordés par les auteurs qu'ils réalisent une série d'articulations entre plusieurs carrés sémiotiques qui comprennent des investissements sociaux, économiques et individuelles. Dans ce contexte, les auteurs nous expliquent que, « le système des valeurs économiques est, lui aussi, un système social » (*ibid.*, p. 144) et se trouve soumis aux injonctions ou aux non-injonctions du même système, tout en maintenant avec lui un lien étroit.

Cependant, si d'une part « les valeurs économiques sont intégrées au système social » (*ibid.*, p. 149), d'autre part, « le système des valeurs individuelles ne paraît pas nécessairement intégré au système social » (*id.*) et c'est exactement ce qui permet de différencier sémiotiquement l'éthique de la morale, c'est-à-dire différencier les unités syntaxiques dans lesquelles ces valeurs sont investies, disons dans la société, ou dans l'individu. Cependant, étant donné que le système individuel est corrélé au

système social (*id.*), l'un sera défini par rapport à l'autre, puisque la définition même de la manière d'être d'un individu déterminé est déjà le résultat d'une lecture à partir des instances socialisées. De cette façon, l'individu qui partage les mêmes axiologies du système social pourra être considéré comme un sujet socialisé ou encore moralisé. De même, un sujet qui a des investissements différents de ceux du système social dans lequel il se trouve, peut être reconnu comme un transgresseur. C'est pourquoi l'éthique est, d'une manière ou d'une autre, une subversion des valeurs sociales, sans qu'elle soit nécessairement préjudiciable aux autres individus de la société.

En plus de la superposition des valeurs des différentes instances, les auteurs encore nous attirent l'attention au fait de l'existence d'un réseau des valeurs dans une seule instance, ce qui permet l'émergence d'un autre concept, celui d'épistème.

En reprenant donc la problématique de la relation et de l'interaction entre les structures axiologiques qui permettent la définition du mode d'être du sujet ou d'une société déterminée, nous verrons que Greimas et Rastier (1970, p. 153) proposent d'appeler d'épistème « la structure qui définit la hiérarchie des systèmes sémiotiques en présence ». Dans ce contexte, l'épistème se trouve responsable de la réalisation ou non d'une manifestation donnée selon les interactions des systèmes de valeurs de l'individu ou de la société. Cela veut dire que si dans le système des valeurs hiérarchisé d'un sujet il réalise que la corruption est dysphorique, ce sujet ne va pas manifester/concrétiser une action dont la corruption est demandée ; par exemple, si le sujet est dans la queue d'une boulangerie et qu'il voit que l'argent de quelqu'un tombe par terre, selon son épistème il va soit rendre l'argent à son propriétaire, soit il le garde dans sa propre poche.

Ainsi, si l'on regarde l'épistème du point de vue d'une société donnée, on remarque qu'en plus de rendre compte « de l'historicité des manifestations ; sa composante sociale apparaît comme un sens commun, implicite ou non, un système axiologique et dialectique immanent à toutes les structures sémiotiques de la société considéré » (*id.*), elle correspondrait à l'unité de concentration de l'ensemble moral. Il en irait de même pour l'individu, mais dans ce cas, nous parlerions de l'épistème de l'individu qui, à son tour, correspondrait à la concentration de l'ensemble de son éthique.

À partir de ces considérations, nous observons que le modèle proposé par les auteurs non seulement rend compte de la structuration des contenus – par la construction et l'interaction des systèmes de valeurs et par l'installation de la notion

d'épistème –, comme elle permet aussi d'entrevoir la possibilité d'établir une relation isomorphique et en même temps structurale avec le plan d'expression, nous pensons, en particulier, à la fonction poétique, selon la définition donnée par Jakobson (1963). Ainsi, si nous considérons l'épistème comme un ensemble de valeurs paradigmatiques d'un individu ou d'une société, nous pouvons penser qu'avec l'ajout de cette notion d'organisation syntagmatique de la manifestation – qui correspondrait aux structures processuelles de la narrative (GREIMAS ; RASTIER, 1970, p. 154) –, il serait possible d'établir, par l'isomorphisme avec le plan de l'expression, un parallèle avec la définition même de poétique présenté par Jakobson. De cette façon, si la poétique peut être comprise comme la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique (JAKOBSON, 1963), il nous semble possible d'affirmer que la poétique correspondrait, au niveau du contenu axiologisé, à la projection d'un épistème sur les choix paradigmatiques et sur l'organisation syntagmatique des arrangements esthétiques, manifestés dans le discours par leur totalité figurative et concrétisés dans le monde naturel à travers la substance de l'expression.

### **3.7. Les effets des sens et le fait poétique**

Avant de commencer la présentation de cette sous-section, nous sommes obligés de faire parvenir à notre lecteur une question d'ordre pratique et, par conséquent, limitatrice dans le cadre de la rédaction de ce long résumé. En ayant connaissance que notre thèse a été originalement rédigée en portugais ; que ce long résumé est aussi une traduction de la thèse ; et qu'en raison de la pandémie du Sars-CoV-2 au Brésil toutes les bibliothèques se trouvent fermées, nous tenons à informer que nous n'avons pas eu accès au texte original (en français) qui fait l'objet de cette sous-section, à savoir, *Pour une théorie du discours poétique* (GREIMAS, 1972). C'est alors, en fonction de cela que nous avons pris la décision, même que risquée, de réaliser une « traduction à l'inverse », c'est-à-dire de réaliser une traduction du portugais au français d'un texte qui est originalement en français. Dans ce cadre, nous n'espérons pas que nos citations dans cette sous-section soient fidèles mot par mot à l'édition originale française, mais nous attendons que ça soit suffisant pour arriver à garder le contenu du texte de Greimas sans avoir aucune sorte de préjudice, en même temps que nous essayons de nous faire comprendre. Cela étant, il nous reste juste à préciser, au titre des références bibliographiques, que l'édition citée dans cette sous-

section sera l'édition brésilienne de *Pour une théorie du discours poétique* publié en 1975. Nous garderons donc cette année pour nos références. Reprenons alors la continuation de notre résumé.

Compte tenu de ce que nous avons exposé à la fin de la sous-section précédente, nous pouvons observer qu'il sera dans *Pour une théorie du discours poétique* ([1972]/1975) que Greimas assumera définitivement l'existence de l'isomorphisme du plan du contenu et du plan de l'expression. Cependant, cette prise de position ne résultera pas seulement des correspondances internes à ces plans du langage (*ibid.*, p. 12), car, comme nous l'avons vu, cette idée avait déjà été construite par l'auteur il y a un moment - et d'après ce que nous avons pu observer, elle se montrait très bien ancré dans sa pensée (nous pensons notamment à *Conditions d'une sémiotique du monde naturel* (1968)). Nous comprenons alors, que cette correspondance entre les plans du langage s'affirme dans ce texte, surtout en raison du constat que l'existence d'un tel isomorphisme mettrait en évidence, en même temps, l'autonomie et la solidarité entre le plan de l'expression et le plan du contenu et avec cela, la possibilité de construire le sens à partir de l'articulation de ses structures sous-jacentes (GREIMAS, 1975., p. 13).

Cherchant donc à consolider ces relations, afin qu'une méthodologie qui soit capable de les articuler puisse voir la lumière du jour et avec cela mieux comprendre les effets de sens des textes poétiques, le premier pas fait par Greimas dans cette direction est de rompre avec la limitation du concept de poétique que lui-même s'est imposé précédemment. Selon ce que nous comprenons, ce sont les avancées antérieures qui ont élargi la perspective concernant la participation du plan de l'expression à la construction du sens – nous pensons particulièrement à l'étude du geste – qui ont permis l'élargissement de la notion même de poétique. De tels arguments semblent être marqués dans le texte de Greimas, surtout à deux moments : le premier, en reconnaissant que le fait poétique n'est pas une exclusivité de la manifestation littéraire ; le second, en reconnaissant que le fait poétique est indépendant du langage par lequel il se manifeste. Comme l'a dit l'auteur :

De cette façon, pour se faire une première idée de l'objet de la sémiotique poétique, on pourrait dire :

- a) que le discours poétique n'est pas coextensif au concept de littérature :
- b) qu'en principe, il est indifférent au langage dans lequel il est produit :

- c) que sa perception intuitive, en tant que discours à la fois « poétique et sacré » provient des effets de sens caractéristiques d'une classe particulière des discours (*ibid.*, p. 11-12).

Concernant les deux premiers composants de cette liste élaboré par Greimas, il nous semble que nous avons déjà avancé nos considérations dans les paragraphes précédents. Toutefois, nous avons délibérément laissé le troisième composant de côté, car nous comprenons qu'il ne traite pas tant du fait poétique en soit, c'est-à-dire de sa structure manifestée, mais de la perception de celui-ci et de son effet de sens respectif, en instaurant ainsi une particularité de leur saisie. Sans qu'il soit nécessaire de nous approfondir dans cette question de la saisie de l'objet poétique, puisque nous l'avons traité lorsque nous avons abordé les articulations du geste et de la sémiotique du monde naturel – en particulier en explorant la notion de la perception synchronique du geste –, nous considérons néanmoins qu'il est important que nous observions la relation que Greimas établit entre le poétique et le sacré.

Nous savons que, dans *Conditions d'une sémiotique du monde naturel*, l'auteur, en parlant du geste ludique, a établi un tableau avec les catégories du sacré, du ludique et de l'esthétique (GREIMAS, 1968, p. 26). Dans ce tableau, il a associé le geste mythique à la catégorie du sacré, la danse folklorique à celle du ludique et le ballet à la catégorie esthétique. Dans cette perspective, si nous reprenons l'idée qu'au moment de la perception du signe naturel il est considéré comme une virtualité sémiotique (*ibid.*, p. 12), que le geste est un phénomène social et qu'il aura donc une lecture socialisée, nous pouvons penser qu'en termes de valence, le mythique se présente avec une plus grande force.

Cependant, si nous considérons, comme Greimas nous l'indique, que dans la perception du fait poétique cette saisie peut se réaliser synchroniquement par la « poétique » et par le « sacré », il nous semble possible d'établir la relation que : si le sacré est associé au mythique et à la non-communication – en fonction de l'arbitraire du signe (*ibid.*, p. 26) –, la poétique ne pouvait correspondre qu'à l'esthétique. Cette relation nous paraît pertinente, car comme nous l'avons présenté jusqu'à présent, il est possible d'observer que les deux concepts – celui de poétique et celui de l'esthétique – concentrent en eux la valence du sens construit, c'est-à-dire du geste qui se communique par lui-même, à travers les articulations du plan de l'expression. Avec cela, en plus de rompre avec la limitation de la notion de poétique associée au

domaine littéraire, Greimas approche sa conception de poétique de celle de Jakobson (1963), qui est en fait un synonyme d'esthétique.

Selon ces considérations, il nous semble possible d'observer qu'en vertu de la définition de Jakobson, cette procédure constitutive du langage poétique – fondée sur la projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique –, se rapporte à la compréhension de ce que Greimas appelle communication poétique. Ainsi, en se référant, à partir de Lévi-Strauss, aux sèmes qui composent la figure comme des « matériaux de bricolage », qui servent à la composition d'une « autre chose », Greimas (1966, p. 135) évoque indirectement l'idée de sélection et de combinaison de Jakobson, qui, en se servant de la notion de l'itération, c'est-à-dire de la contiguïté, constitue l'isotopie poétique. Cette même idée peut être aussi récupérée dans l'analyse du geste, dans lequel les unités morphologiques correspondraient aux choix paradigmatiques, tandis que la projection de ces choix dans la syntagmatique du geste en constituerait sa totalité saisissable.

En reconnaissant donc quelques articulations propres du langage poétique et l'élargissement de la propre notion de poétique – que comme nous venons de voir consiste, dans ce contexte, en une autre façon de parler de l'esthétique et qu'en même temps, surmonte sa limitation au domaine littéraire –, il est possible de noter que Greimas réalise une approximation de l'objet poétique avec un effet de sens particulier qu'il dégage lors de son appréhension. C'est exactement cet effet de sens particulier qui lui permet de parler de l'existence du fait poétique.

Le soi-disant fait poétique ne se trouve pas dans une manifestation spécifique, mais comme un effet de sens des effets des sens résultant de la saisie des articulations des arrangements esthétiques, indépendamment de la nature du signifiant ou du langage de la manifestation. Cette prise de position, par conséquent, ajout à la méthodologie sémiotique non seulement la problématique de la construction du sens articulé dans l'objet, mais aussi celui de la saisie du sens et de ses effets sur le sujet qui le saisit, de façon que « le faire sémiotique est ainsi défini comme une praxis scientifique, entre le construit et l'observable » (GREIMAS, 1975, p. 13). Ces relations peuvent être envisagées lorsque Greimas (*ibid.*, 12) explicite le rapport du fait poétique avec ces effets de sens particuliers :

La problématique du fait poétique se situe, par conséquent, dans le cadre de la typologie des discours quelconques ; sa spécificité, saisie intuitivement, ne

pourra lui être reconnue que si l'effet produit est justifié par un arrangement structural du discours qui lui soit propre.

L'effet de sens apparaît ici comme un effet des sens : le signifiant sonore – et, dans une moindre mesure, graphique – entre en jeu pour conjuguer ses articulations avec celles du signifié, en provoquant de ce fait une illusion référentielle et en nous invitant à assumer comme vrais les propos tenus par le discours poétique qui voit ainsi sa sacralité fondée sur la matérialité.

Comme nous l'avons déjà souligné, ce qui nous attire l'attention dans ce passage est la façon très subtile que Greimas met en évidence le fait que, dans le discours poétique l'effet de sens apparaît comme un effet des sens. En disant cela, l'auteur reprend la problématique de la perception en tant que composante extralinguistique de la signification et aussi la présence du monde naturel qui est saisissable à travers les qualités sensibles de la manifestation des phénomènes. Il nous semble aussi que c'est précisément en parlant des effets des sens que l'auteur commence à introduire le germe de l'esthésie, car nous comprenons que les effets des sens ne peuvent être observés que par l'expérience sensible elle-même, c'est-à-dire au contact du sujet avec la manifestation, qu'importe la nature même du signifiant. Nous risquerions ainsi, d'imaginer que le fait poétique dont traite Greimas est, en effet, une certaine manifestation dont l'appréhension se fait principalement par les sens (MERLEAU-PONTY, 1945, p. 13) avant toute autre relation mythique, c'est-à-dire sans que l'on cherche, en principe, à déduire les valeurs sociales investies dans la manifestation.

La reconnaissance d'un objet poétique, sous les apparences du signe linguistique complexe, ne constitue donc pas une description exhaustive de ce signe, jusqu'à épuisement de ses articulations, mais une opération de construction de l'objet, qui émerge et prend forme de l'état de la chose dans laquelle il est offert à nos sens. (GREIMAS, 1975, p. 16)

Il nous semble qu'en soulevant cette question de la construction de l'objet qui émerge à partir de sa totalité appréhensible, c'est-à-dire de sa présence dans le monde naturel, l'auteur souligne la problématique de l'articulation particulière des structures internes de l'objet poétique, c'est-à-dire de l'articulation des éléments qui arrivent à nos sens. Ainsi, Greimas finit par reconnaître l'existence de structures sous-jacentes à la manifestation saisissable dans le monde naturel qui, à leur tour, articulent tant le plan de l'expression que le plan du contenu, aboutissant à l'autonomie des plans sans pour autant perdre leurs relations isomorphiques. Dans ce contexte, l'isomorphisme des catégories est désormais reconnu comme des « articulations

parallèles du signifiant et du signifié » (id.), étant que, « le signifiant se fait ici présent comme le niveau prosodique du discours, et le signifié comme son niveau syntaxique » (id.)

Tenant compte du fait que le niveau prosodique n'est rien d'autre que l'articulation des unités du plan de l'expression (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, pp. 299-300. 357), en même temps que le niveau syntaxique correspond à l'organisation de ces éléments de manière à permettre la construction du contenu, nous observons que l'objet poétique s'organise en effet sur la base de la définition de la fonction poétique de Jakobson (1963), c'est-à-dire comme projection des axes paradigmatiques du niveau prosodique sur l'axe syntaxique du niveau syntaxique, de manière à constituer l'objet poétique.

Cela étant, selon notre compréhension, nous pouvons noter que cette méthodologie, qui cherche à faire ressortir les structures qui articulent l'objet poétique – reconnaissant sa façon particulière de se concrétiser –, permet de visualiser les relations existantes dans la construction de l'objet à la suite du processus de sélection et de combinaison (JAKOBSON, 1963, p. 220) réalisé par l'énonciateur. Cela nous amène à imaginer que l'approche structurale de Greimas souffre de l'influence de la perspective théorique de Jakobson, car en plus d'observer une proximité avec sa définition de la fonction poétique, il nous semble possible de reconnaître la réaffirmation du concept du parallélisme de l'auteur (*ibid.*, p. 234-235). Le concept de parallélisme, même sans être cité directement par Greimas, semble cependant être repris dans le *Dictionnaire de sémiotique* (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 283) dans le propre terme « poétique », lorsque les auteurs affirment que le fait poétique est « fondé sur la reconnaissance d'articulations parallèles et corrélatives qui engagent en même temps les deux plans – ceux de l'expression et du contenu – du discours ». La notion de poétique semble, à notre avis, s'approcher, à partir d'une relation structurale, de la notion même de ce que Greimas considère comme « plastique », car, comme l'auteur l'explique lui-même, « le rapprochement entre le plastique et le poétique ne nous semble pas accidentel » (GREIMAS, 1984).

Comme nous l'avons mentionné au début de notre approche à l'égard de *Pour une théorie du discours poétique* (GREIMAS, 1975), ce texte présente diverses contributions au développement d'une méthodologie sémiotique qui cherche à rendre compte des articulations esthétiques. Non seulement il affirme l'isomorphisme entre les plans de l'expression et du contenu, mais il souligne aussi l'autonomie des plans

respectifs du langage. Ce sera donc exactement le constat de cette autonomie qui permettra aux études de la sémiotique plastique et de la sémiotique visuelle de mieux comprendre la présence et l'articulation des sémiotiques monoplanes (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 342-343) et, par conséquent, le niveau semi-symbolique de signification (GREIMAS, 1984).

En outre, il nous semble important de souligner qu'à notre avis, la distinction entre le fait poétique et l'objet poétique, qui pourrait être un point de divergence, se présente comme une première délimitation de la propre recherche poétique. Ainsi, si le fait poétique est marqué par la reconnaissance des articulations parallèles et corrélées impliquant les deux plans du discours à la fois (ceux de l'expression et du contenu) (GREIMAS : COURTÉS, 1979, p. 283), indiquant donc son existence liée au plan de la manifestation (GREIMAS, 1975, p. 19) – et que son effet de sens apparaît comme un effet des sens (*ibid.*, p. 12), de sorte que la sacralité se trouve incarnée dans sa matérialité –, on peut imaginer qu'il n'englobe pas seulement, dans sa définition, la notion de spectateur (GREIMAS, 1968, p. 9), celui qui expérimente ces effets des sens, comme évoque aussi le syncrétisme entre les sujets de l'énonciation et de l'énoncé (*ibid.*, p. 28), comme par exemple, dans le cas du geste. Un tel ensemble de définitions et d'articulations inhérentes au fait poétique nous indique qu'il se situe ainsi dans le domaine extralinguistique de la perception comme l'expérience sensible du sujet qui s'est rendue vivable grâce à l'existence matérielle, voir sensible, de l'objet dit poétique.

### **3.8. Entre amis, morale et effets des sens**

Malheureusement dans cette sous-section, toujours en raison de la crise sanitaire et de la fermeture des bibliothèques, nous serons aussi obligés d'adopter ce que nous avons auparavant appelé de « traduction à l'inverse ». En prenant en compte cela, nous pouvons avancer sur notre long résumé.

Prenant ainsi *Maupassant : la sémiotique du texte : exercices pratiques* (GREIMAS, [1976]/1993) comme champ d'expérimentation de sa propre méthodologie, Greimas semble avoir de l'intérêt à vérifier comment l'objet analysé est constitué dans sa totalité, à partir, exactement, de l'articulation de ces plans autonomes. Reconnaisant donc l'importance et la richesse analytique de cette œuvre, nous devons cependant nous limiter aux articulations esthétiques et éthiques

possibles, que ce soit dans les analyses de Greimas ou dans le texte même que l'auteur utilise comme objet d'étude. Toutefois, avant tout, il nous semble nécessaire de souligner que, comme nous l'avons vu dans *Don Quichotte*, le conte *Deux amis*, choisi par Greimas, possède également un important « jeu » axiologique entre les valeurs morales et éthiques ; en plus, bien sûr, des passages marqués par la présence, au niveau de l'énoncé, de ce que nous venons de considérer comme un fait poétique. Or, si l'énonciateur est responsable pour projeter ses valeurs dans l'énoncé construit à travers les choix qu'il réalise, Greimas, en tant qu'énonciateur de sa propre œuvre, ne serait pas l'exception à la règle. Ainsi, même si l'auteur présente une justification technique pour avoir choisi Maupassant (*ibid.*, 10), nous pensons qu'une autre dizaine de textes pourraient répondre aux mêmes critères scientifiques qu'il souligne. De cette façon, en choisissant comme objet des textes dont la présence d'un conflit de valeurs éthiques et morales apparaît comme un trait réitéré, non seulement il renforce son intérêt pour l'articulation de ces concepts – en tant que fondements pour comprendre la signification et le sens humain –, mais aussi par les structures sous-jacentes qui les organisent et constituent ainsi l'épistème individuelle et sociale.

Cet intérêt par ses articulations nous semble être signalé par Greimas (*ibid.*, p. 11) à partir de la perspective d'une tradition littéraire qui réalise la distinction entre la poésie et la prose, comme si seul le langage poétique – en raison de la corrélation entre les plans de l'expression et du contenu – pouvait être considéré comme tel en fonction de sa propre (de)limitation des genres. Pour l'auteur, la possibilité d'adopter une méthodologie similaire pour le contenu sémantique permettrait également de percevoir le caractère ineffable du langage poétique dans d'autres objets ou, plus précisément, dans d'autres instances du discours, non seulement dans l'énonciation – lieu, par excellence, du champ extralinguistique de la perception, de l'appréhension du monde naturel et des effets des sens –, mais aussi dans l'énoncé. C'est dans ce contexte que le texte de Maupassant se présente à Greimas, c'est-à-dire comme une totalité de sens où la poétique et la prose, expression et contenu, esthétique et éthique sont à la fois articulées et opérants dans l'énoncé.

Ainsi, ce qui devient notre point de départ est l'instauration de ce que nous avons décidé d'appeler de « aspectualisation moral », c'est-à-dire les modes par lesquelles la aspectualisation articule des investissements éthiques et moraux. Nous pouvons observer cette articulation lorsque Greimas souligne que les marques du discours sur la temporalité durative, en traitant la ville de Paris comme « bloqué,

affamé et râlant » (MAUPASSANT apud GREIMAS, 1976, p. 13), axiologisent le terme « guerre » de manière dysphorique. Cela suppose donc que l'antériorité se configure en étant un terme euphorique, mise en évidence par l'auteur à travers la catégorie de la « paix ». C'est alors dans cet espace construit, dans ce contexte moral, qui les actants de la narrative se trouvent et sur lequel ils auront leurs actions évaluées, jugées sur une grille de lecture déterminée. Il est donc important de situer cet espace moral, c'est-à-dire ce contexte social/culturel dans lequel se déroulent les événements, car c'est à partir de lui que nous pourrions reconnaître les superpositions d'axiologies de catégories sémantiques et observer une rupture du cadre moral ou son maintien, ainsi que la présence de l'éthique de l'individu face à des situations complexes – dans le cas du texte en question –, de vie ou de mort.

Dans cette perspective, bien qu'il soit tentant d'affirmer que la décision des deux amis, de sortir de la « zone de sécurité » pour revivre l'expérience de la pêche côte à côte, soit une rupture d'une situation sociale dans laquelle la morale (ou le bon sens) proposerait un « isolement », nous devons rappeler que la guerre est, de base, immorale, c'est-à-dire dans le cadre de l'espace moral construit dans l'énoncé, elle est considérée comme un terme dont l'axiologie est dysphorique. Cela nous amène donc à penser que ce que les amis désiraient, en effet, c'était le retour de l'ancienne structure morale, par conséquent, de leurs habitudes. Toute similitude avec l'inconfort occasionné par la pandémie du Sars-CoV-2 ne nous semble pas être une simple coïncidence au niveau des structures sémiotiques, surtout parce que dans les deux cas le désir du retour de la structure sociale antérieure met en évidence les catégories de /vie / vs /mort /.

Ainsi, en situant cet espace que nous sommes en train de considérer comme moral dans analyse, Greimas met en évidence le contexte social dans lequel les actants sont insérés, c'est-à-dire l'univers axiologique (GREIMAS, 1966, p. 172). Cet univers axiologique se présente à tout moment dans son analyse se concrétisant à partir des choix figuratifs de l'énonciateur, comme, par exemple, dans les figures zoomorphiques des rats et des moineaux (terre vs air : : mort vs non-vie) (GREIMAS, 1993, p. 32), dans ceux des égouts et des toits, dans celle de la montagne et du ciel, parmi tant d'autres figures qui participent de l'univers figuratif des valeurs axiologiques. Il nous semble pertinent, à ce stade, de souligner que pour parvenir à ces catégories et, par conséquent, mettre en évidence leurs valeurs axiologisées, il a fallu, au niveau de la méthodologie sémiotique, une exploration des sèmes qui constituaient leurs

figures nucléaires respectives, c'est-à-dire qu'il a fallu recourir au métalangage non figuratif du niveau sémiologique (GREIMAS, 1968, p. 9) pour que ce soit possible de réaliser les parallélismes des plans du langage.

Or, ce que nous voyons ici est exactement la concrétisation de la proposition initiale du travail de Greimas, dans lequel il déclarait son intention de vérifier si le même processus d'articulation du langage poétique – observé par exemple dans le traitement des objets du monde naturel et du geste, c'est-à-dire la projection de l'axe paradigmatique sur le syntagme – s'étendait aussi à l'univers sémantique des textes (GREIMAS, 1993, p. 11).

En comprenant donc que l'axiologie correspond à la paradigmatique de l'axiologisation des catégories sémantiques ; que l'idéologie est la syntagmatique de ces axiologisations ; et que l'épistémè correspond à la structure qui établit la hiérarchie entre les axiologies, il nous semble cohérent d'imaginer que ces « termes » puissent être considérés comme des concepts opérationnels, car ils se constituent, dans ce contexte, comme des lieux d'investissements d'articulations éthiques et morales, allant du plus simple au plus complexe. Compte tenu du fait que ce que nous avons souligné comme étant le « syncrétisme axiologique complet » est appelé par Greimas l'isotopie patriotique, nous pourrions peut-être proposer qu'au lieu d'utiliser cette figure « patriotique » en tant que complément du terme de l'isotopie, il serait plus intéressant de penser au terme de l'isotopie morale – y compris le fait que, comme nous l'avons expliqué plus tôt, lorsque les deux amis sortent pour pêcher, il ne s'agit pas d'une rupture avec la morale, mais plutôt d'une tentative de la retrouver, étant donné la situation immorale installée à partir des investissements sémantiques de la guerre.

Ce premier parcours que nous avons cherché à mettre en évidence et qui comprend l'articulation de l'éthique et de la morale dans cet exercice de Greimas, nous a permis de visualiser la construction paradigmatique, épistémique et syntaxique de l'éthique et de la morale à travers les différentes structures qui articulent les catégories sémantiques axiologisées – tant de la part des sujets de l'énonciation que de la part des sujets de l'énoncé. Toutefois, il nous reste encore un autre point à explorer et que nous jugeons être de grande relevance en vue de notre sujet. Nous parlons précisément de la possibilité d'existence du fait poétique non pas nécessairement au niveau de l'énonciation, mais au niveau de l'énoncé, c'est-à-dire la possibilité de parvenir à un effet de sens en tant qu'effets des sens (1975., p. 12) en fonction des

mécanismes d'embrayage et de débrayage et de l'introduction de la dimension cognitive de la narration. Comme le souligne Greimas (1993, p. 245) :

Un fait nouveau s'est imposé progressivement à l'évidence : c'est l'existence de la dimension cognitive de la narrativité qui en arrive à doubler pratiquement l'ensemble du récit et dont nous avons été obligé, non sans tâtonnements et interprétations partielles, d'affirmer l'autonomie, en l'opposant — et en la corrélant autant que possible — à la dimension pragmatique, faite de descriptions d'acteurs et de comportements somatiques s'enchaînant en séries événementielles.

Ainsi, même que nous ne puissions pas développer les explications sur les concepts d'embrayage et de débrayage, il nous semble pertinent de souligner que, selon notre compréhension, c'est dans le mode de fonctionnement de ce pair conceptuel que nous pouvons observer comment se réalise l'insertion de la dimension cognitive au niveau des actants de l'énoncé et, à partir de cela visualiser l'émergence du fait poétique.

Cela étant, c'est le mécanisme d'embrayage et de débrayage qui nous permet d'accompagner dans *Deux amis* une perspective qui simule un « effet de réalité », exactement en créant une proximité simulée avec l'action qui se déroule, comme si elle se produisait, par exemple, dans le cas de l'appréhension du monde naturel. Mais il est important de réitérer que, dans ce cas, c'est un effet de sens de la réalité qui permet donc l'émergence du fait poétique en tant qu'effet des sens. Ce qui nous autorise à faire une telle inférence, ce sont en fait deux mouvements principaux : le premier sont les mouvements de débrayage interne, c'est-à-dire qui instaurent le narrateur et les interlocuteurs dans l'énoncé ; le second est l'insertion de la dimension cognitive. Concernant le premier mouvement, Greimas e Courtés (1979, p. 80) nous expliquent que :

On notera ici que chaque débrayage interne produit en effet de référentialisation : un discours de second degré, installé à l'intérieur du récit, donne l'impression que ce récit constitue la « situation réelle » du dialogue, et, inversement, un récit, développé à partir d'un dialogue inscrit dans le discours référentialise ce discours.

A la suite de ce débrayage interne, qui nous rapproche des événements, on peut ainsi remarquer le rôle joué par la dimension cognitive dont parle Greimas (1993), d'ailleurs, c'est le fait d'installer le débrayage qu'évoque, comme le soulignent Greimas et Courtés (2008, p. 80-81), la problématique de la dimension cognitive dans le récit.

Un problème comparable se pose à propos des actants de l'énoncé (ou actants de la narration proprement dits). Le développement de la sémiotique narrative nous a obligés à reconnaître l'existence de deux dimensions autonomes de la narration : la dimension pragmatique et la dimension cognitive ; du même coup, nous voici invités à distinguer deux types des sujets. A côté des sujets pragmatiques, on rencontre dans le discours des sujets cognitifs, tantôt producteurs, tantôt interprètes des significations, et qui apparaissent soit en syncrétisme avec les sujets pragmatiques, soit sous forme d'acteurs autonomes (tel l'informateur, par exemple), soit enfin reconnaissables seulement comme des positions implicites (tel l'actant observateur dont le rôle a été sous-estimé jusqu'ici) : le débrayage cognitif permet ainsi d'instaurer un écart entre la position cognitive de l'énonciateur et celles soit des actants de la narration soit du narrateur.

Ainsi, contrairement à ce que nous pourrions imaginer à l'égard de la dimension cognitive – car à première vue, nous pourrions penser qu'elle ne concerne que la cognition intelligible, le raisonnement logique –, elle, au sens noologique (GREIMAS, 1993), concerne l'idée de connaître le monde. Cela étant, si nous considérons que le plan noologique fait référence à la connaissance sur le monde, il implique invariablement sur le plan de l'expérimentation de celui-ci. De cette façon, le débrayage interne, en nous approchant de l'action des actants de l'énoncé, nous permet de connaître le monde avec eux, ou plutôt de connaître le monde qu'ils connaissent et cela inclut leurs propres valeurs et leurs propres sensations.

Dans ce contexte, en observant les mouvements de débrayage dans *Deux amis*, nous pouvons percevoir le monde à travers les yeux des actants de l'énoncé. Ainsi, la chaleur du soleil qui les réchauffe, et qui est une « bonne chaleur », est un effet des sens des actants de l'énoncé dont nous prenons connaissance grâce à la dimension cognitive. Il en est de même, par exemple, au moment où M. Sauvage prononce, dans un mouvement de débrayage interne, l'interjection « quel spectacle ! », juste après que nous soyons informés par le narrateur du ciel « ensanglanté par le soleil couchant » qui « jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates ». Nous voyons avec cela que la dimension cognitive de la narration en parallèle avec les mécanismes d'embrayage et de débrayage nous permettent de prendre connaissance des faits poétiques expérimentés par les sujets de l'énoncé.

### **3.9. Le figuratif, le plastique et les effets des sens**

Dans le contexte diachronique de la recherche et du point de vue du développement progressif de la sémiotique, l'article de Greimas, intitulé *Sémiotique figurative et sémiotique plastique*, peut sembler, à première vue, un peu éloigné ou même décalé des relations présentées jusqu'à présent. Probablement, cet effet est dû en raison que ce texte, selon ce que nous présente Oliveira (2004, p. 14), a été initialement écrit en 1978 pour être la préface d'une œuvre de Jean-Marie Floch, qui aurait dû porter le nom *De l'abstrait au figuratif*, et puis repris dans l'intention d'être, comme Greimas (1984, p. 3) souligne, à la fois « une annonce de l'ouvrage de Floch, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, qui paraîtra très prochainement, et comme une interprétation bienveillante de « *Paul Klee de Thürlemann* ». Cependant, si nous considérons sa date de parution originale (1978) et le stade des recherches concernant la sémiotique visuelle, nous observerons que depuis *les Conditions d'une sémiotique du monde naturel* (GREIMAS, 1968) – dix ans plus tôt –, l'auteur insistait déjà sur la relevance d'une méthodologie qui serait capable de construire (ou de déconstruire) le sens dans les objets qui sont perçus par la vision.

Cette voie consiste à reconnaître l'existence, derrière les figures visibles, d'une vision catégorielle du monde naturel, d'un écran constitué d'un nombre réduit de catégories élémentaires de la spatialité dont la combinatoire produit les figures visuelles et qui rend compte, de cette manière, du fonctionnement du code d'expression visuelle. (*ibid.*, p. 8)

En outre, si nous reprenons l'analyse de *Deux amis*, réalisé dans la sous-section précédente, nous verrons que le niveau figuratif est exploité d'une telle manière qu'à partir des mécanismes de débrayage et d'embrayage, nous nous approchons même de ce qui est vu par les sujets de l'énoncé, en soulignant aussi la présence du fait poétique qu'ils ont vécu et qui arrive à notre connaissance grâce à la richesse des arrangements esthétiques choisis et placés dans le discours par l'énonciateur.

La lecture que nous faisons de *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* embrasse ainsi, le plan figuratif et son univers sémantique partagé avec le sujet observateur à travers l'installation d'une grille de lecture commune, en même temps que cherche à mettre en évidence la validation de l'instauration de la sémiotique plastique comme un appareil méthodologique capable de permettre la compréhension de la façon dont la substance de l'expression, à travers ses structures sous-jacentes, nous fait expérimenter le fait poétique comme un effet de sens des effets des sens. En

d'autres termes, *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* permet de comprendre comment la sémiotique plastique, en tant que telle, admet la compréhension de la manière dont un arrangement esthétique particulier de la substance plastique nous fait sentir, indépendamment si la manifestation est figurative ou non figurative.

De même, notre regard sur ce texte sera aussi orienté à partir de l'idée que – malgré sa date de parution originellement prévue – dans le cadre de sa publication en 1984, il ne se trouve pas forcément comme un texte inaugural, mais plutôt comme un texte unificateur – car il insère la sémiotique plastique dans l'édifice épistémologique de la sémiotique, même si elle est considérée comme autonome en vue ses articulations internes – et sanctionnateur, en particulier en raison de ce qui concerne la validité de la méthodologie analytique de la sémiotique plastique, ainsi que de sa contribution à l'étude de la signification à partir du plan de l'expression (FLOCH, 1979b, p. 7; THÜRLEMANN, 1982, p. 18). Ces différentes approches ont pour but de comprendre les différentes manières dont un signifiant signifie pour les sujets en construisant le sens.

Cela dit, nous voyons que Greimas (1984, p. 5), « en définissant la sémiotique visuelle par son support planaire », s'attaque au problème des systèmes de représentation de façon à distinguer l'approche sémiotique de ce qu'est de l'ordre de l'arbitrarité du signe, de ce qui est figurative et de l'approche plastique. Dans ce contexte, nous pouvons voir que l'approche par l'arbitrarité n'établit aucune relation référentielle, de façon que dans cette perspective logico-mathématique « un même alphabet pouvait être utilisé dans deux buts différents, qu'un « même » signifiant pouvait être articulé de deux manières différentes et participer à la constitution de deux langages différents » (*ibid.*, p. 7).

Avant que nous puissions parler du figuratif, il nous semble pertinent de souligner que, comme nous montre Greimas, ce concept découle, surtout, de deux limitations de la propre notion de représentation iconique, à savoir : la représentation iconique réduit la notion d'icône à une imitation de l'objet du monde naturel, c'est-à-dire à une « ressemblance » ; par conséquent, cette notion ne tient pas compte du rôle joué par le « reconnaiseur » de l'objet en tant que tel, ni de la nécessité pour l'artiste et l'observateur de l'œuvre de partager une même grille de lecture pour qu'ils puissent effectivement reconnaître le référé et le référent.

En ce qui concerne le premier point, le fait de prendre la représentation iconique comme une imitation fini par réduire la complexité de la construction de l'objet en

même temps qu'il ne considère pas « l'effort » de l'artiste, qui cherche à extraire du monde naturel les traits fondamentaux qui constituent l'articulation de l'objet qui lui rend « reconnaissable ». Ainsi, « l'opération [d']'imitation' consiste dans une très forte réduction des qualités de ce monde » (*ibid.*, p. 8, notre traduction), de sorte que les limitations imposées par la surface plane transforment effectivement l'objet du monde naturel en une figure.

Le deuxième point que souligne Greimas est la conséquence de l'intelligibilité du premier. Pour reconnaître cette « imitation » comme une référence du monde naturel, il est nécessaire que l'artiste et l'observateur partagent du même univers socioculturel et/ou possèdent la même grille de lecture. Dans ce contexte, la nécessité d'instaurer une grille de lecture fait que la relation existante entre la figure représentative et le monde naturel représenté soit d'ordre sémantique et non sensible, « c'est la projection de cette grille de lecture – sorte de 'signifié' du monde – sur une toile peinte qui permet de reconnaître le spectacle qu'elle est censée représenter » (*ibid.*, p. 9). Ainsi, en reconnaissant ces problèmes, Greimas admet que « parler d'iconicité n'ai plus beaucoup de sens » (*id.*), surtout parce que, dans ce cadre, la lecture qui se fait des objets et une lecture socialisée, qui cherche des correspondances au niveau du signifié et non du signifiant.

Ainsi, en soulignant les limitations de la conception de la représentation iconique Greimas réalise que, malgré les points soulevés, « une telle lecture iconisante est cependant une sémiotique, c'est-à-dire une opération qui, conjoignant un signifiant et un signifié, a pour effet de produire des signes » (*ibid.*, p. 10). C'est alors cette réflexion qui lui a permis d'observer que :

La grille de lecture, de nature sémantique, sollicite donc le signifiant planaire et, prenant en charge des paquets de traits visuels, de densité variable, qu'elle constitue en formants figuratifs, les dote de signifiés, en transformant ainsi les figures visuelles en signes-objets. (*id.*)

Comme nous pouvons le noter, c'est donc ce découpage de la totalité du signifiant d'un signe-objet en unités discrètes – que constituent les formants figuratifs – qui permet à l'auteur de parler d'une lecture figurative. Nous voyons, ainsi la proximité que cette notion de lecture figurative entretient avec celle de la grille de lecture et cela va se montrer particulièrement important pour notre recherche dans la prochaine sous-section, surtout lorsque nous parlerons du problème du goût en tant

qu'une « fausse esthétique ». Cependant, comme nous le rappelle Greimas (*ibid.*, p. 11)

[...] l'approche figurative des objets visuels n'est qu'un moyen partiel - et partiel - de leur compréhension, la figurativité elle-même, et les interrogations qui l'accompagnent, semblent dépasser les limites que le support planaire, lieu de leur manifestation, veut lui assigner.

C'est alors, en explorant cette notion de figurativité que nous pouvons visualiser le lieu de la construction de la sémiotique plastique, qui en tant que langage abandonne toute relation avec le figuratif (*ibid.*, 12) de sorte que sa lecture ne peut pas se réaliser que par l'homologation des catégories isomorphiques du plan de l'expression avec le plan du contenu. C'est en conséquence de cela que nous revenons à la citation dans laquelle Greimas explicite que « Le rapprochement entre le plastique et le poétique ne nous semble pas accidentel » (*ibid.*, p. 19).

Dans ce contexte, la sémiotique plastique, ne possédant pas dans ses arrangements signifiants – peut-être qu'à ce stade du travail nous pourrions déjà parler d'arrangements esthétiques avec une plus grande sécurité – aucune relation avec les figures du monde naturel, institue un mode de lecture exclusivement par son plan d'expression, dans lequel la signification est articulée dans l'ensemble signifiant de l'œuvre. Ainsi, Greimas (*ibid.*, p. 20) souligne que le problème n'est pas d'admettre que le signifiant plastique manifeste une signification, mais plutôt comment cette signification est construite.

C'est précisément à ce point que le langage plastique resserre ses liens avec le langage poétique, car s'il n'y a pas de sortie figurative pour la lecture de telles manifestations, sont les effets de sens des effets des sens, résultants de la saisie de l'œuvre, qui pourraient en construire. De cette façon, lorsque Greimas parle que « la description du dispositif plastique produisant l'effet de sens « pesanteur » amènera tout naturellement à s'interroger sur le dispositif donnant lieu à l'effet « légèreté » (*ibid.*, p. 21), nous sommes amenés à comprendre qu'il y a un récit à l'intérieur de la manifestation qui est en train de se construire devant nous. Il nous semble que ce sont les effets des sens – qui nous affectent par l'appréhension des qualités sensibles du plan de l'expression – qui vont nous permettre de comparer une unité signifiant à l'autre, permettant de trouver la relation entre ces substances de l'expression et, par-là, de jouir de ce récit interne qui sous-tend les qualités sensibles de la manifestation.

C'est donc ce niveau d'analyse, c'est-à-dire d'une sémiotique monoplane, que Greimas appellera semi-symbolique, « du fait de ces corrélations partielles entre les deux plans du signifiant et du signifié, se présentant comme un ensemble de micro-codes, comparables par exemple au micro-code gestuel du oui/non » (*ibid.*, p. 22)

Ce que nous pouvons remarquer de ces relations est que, soit dans la sémiotique figurative soit dans la sémiotique plastique, nous avons la présence de l'esthétique dans le processus de construction et l'appréhension du sens. En outre, il nous semble que, indépendamment de l'approche sémiotique en question, l'esthétique se configure, en effet, comme le concept opérationnel qu'englobe l'articulation des unités du plan de l'expression, ainsi que toute sa structure sous-jacente sous la forme de sens articulé. Dans cette conjoncture, on peut même penser que les articulations de l'esthétique – paradigmatiques et syntagmatiques – sont responsables par les effets des sens chez les sujets. Cela expliquerait, au moins en partie, comment les arrangements esthétiques, qui organisent le langage, sont impliqués, par exemple, dans l'effet des sens de « légèreté » et « pesanteur » d'une œuvre donnée.

Mais dans toute cette articulation, il y a une autre relation qui nous attire aussi l'attention et qui n'est explorée par Greimas qu'à la fin de son texte : la présence des structures mythiques. En reprenant la proposition selon laquelle la lecture de l'objet plastique – à partir des corrélations syntagmatiques entre les unités du signifiant – constituerait un récit propre ou, mieux, construirait son récit, nous comprenons qu'il est possible d'observer que, même s'il n'y a pas de relation figurative dans l'objet, les valeurs axiologiques de l'énonciateur sont marquées dans la manifestation à partir de ses choix plastiques, à partir des choix des composants du plan de l'expression.

À son tour, l'affirmation que les valeurs de l'énonciateur sont investies dans le signifiant plastique nous fait penser à la possibilité d'approcher cette réflexion avec les développements concernant la construction d'un objet de valeur exploités dans l'élaboration de la soupe à la pistou (GREIMAS, [1979]/1983). Nous pensons, dans ce cas particulier, à la qualification du pistou comme une pommade odorante, qui correspondrait à la lecture des sens ; résultat d'une articulation à la fois pragmatique – du *faire* gastronomique du sujet – et esthétique – de l'organisation des composants du plan d'expression, investie de valeurs axiologisées sur la « bonne » odeur et la « bonne » texture. Notre position sur l'existence de cette autre structure sous-jacente, qui est responsable par les investissements éthiques et moraux dans les articulations esthétiques, se fonde sur l'explication de Greimas qui, en plus de mettre en évidence

l'existence d'une structure « verticale », souligne en même temps un vice et une vertu des sémioticiens.

Le sémioticien se reconnaît aussi dans la démarche qu'il adopte : fondée sur la conviction intuitive de l'existence d'une signification autre, plus profonde, la lecture « verticale » à laquelle il procède lui permet de reconnaître des récurrences « anaphoriques » de certaines grandeurs du récit et, en même temps, des oppositions de « contrastes » entre les termes retenus, la narration n'apparaissant, dans toute sa figurativité débordante, que comme le « bruit » qu'il faut surmonter pour pouvoir dégager les principales articulations de l'objet, pour postuler ensuite une saisie mythique atemporelle de cette structure de base qui rend compte de la signification globale du texte. (*ibid.*, p. 24)

Cependant, ce qui nous attire le plus dans cette citation n'est pas le fait que Greimas affirme l'existence de ce récit qui se développe à partir de la lecture des articulations esthétiques de l'objet plastique, ni l'affirmation de l'existence d'une structure sous-jacente d'une éthique – ou de la morale – qui sont investies dans cet objet. Ce qui nous interpelle vraiment, c'est la surprenante similitude de ce passage que nous venons de citer, avec celui que nous avons utilisé au début de notre recherche, présent dans *L'actualité du saussurisme* ([1956]/2000a, pp. 376-377), et que nous reproduisons en partie ici :

Ce catalogue de formes littéraires qui, s'il était exhaustif, constituerait bien le signifiant d'un métalangage littéraire, reste cependant inutilisable tant que l'on n'affirme pas l'existence parallèle et immanente au signifiant, d'un signifié global qui rend compte du choix des formes utilisées et de leur destination sociale, qui comprend à la fois l'esthétique et la morale d'un langage littéraire donné.

Une telle similitude, dans notre compréhension, en plus de confirmer la façon dont l'articulation de l'éthique et de l'esthétique se réalise dans la construction de la signification globale – ou de la signification toute juste –, souligne également que le projet théorique de Greimas se présente de manière cohérente dès ses premiers travaux et que l'éthique et l'esthétique ont toujours été au centre des interrogations de l'auteur sur le monde et la manière dont il signifie et construit le sens. Nous avons aussi l'impression qu' en raison de la solidité des travaux de Greimas – ce qui montre la continuité de la pensée de l'auteur – et du fait que nous avons rencontré une similitude entre ces passages (qui sont séparés pour une période de 28 ans), il serait possible de confirmer que l'éthique et l'esthétique constituent, en effet, la base des interrogations sémiotiques en ce qui concerne la construction et l'appréhension du

sens, c'est-à-dire le « souci premier » (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 245) de cette théorie de la signification qu'on appelle sémiotique.

C'est dans ce contexte, de l'entrelacement entre éthique et esthétique dans la signification globale et surtout à partir de la reprise du fait poétique, en tant qu'effet de sens des effets des sens, en raison de la saisie de l'objet plastique, que nous pouvons alors nous pencher sur la dernière œuvre individuelle de Greimas, *De l'imperfection* (1987).

### **3.10. Figurativité, esthétique et éthique**

Dans ce contexte, précédée par la problématique de la figurativité et par l'exploration du niveau de la substance de l'expression, ainsi que par les effets des sens du fait poétique, *De l'imperfection* (GREIMAS, 1987) se présente, dans notre compréhension, comme une œuvre de double perspective : consolidatrice et inaugurale. Consolidatrice, car malgré le texte agréable à lire, elle contient en soi l'ensemble des développements méthodologiques de la sémiotique, même si parfois ils ne sont pas directement mentionnés ; inaugurale, parce qu'en instaurant et en définissant, en effet, la figurativité comme un des composants de la discipline, Greimas ouvre la voie à la construction de modèles qui soient capables de rendre compte de la construction du sens par l'exploration d'autres sens du corps humain, tout en soulignant la possibilité d'un décalage axiologique entraîné par certaines expériences esthétiques - terme qui s'approche, dans une certaine mesure, de celui de « fait poétique ».

Cependant, avant de commencer notre parcours, nous devons souligner qu'en raison de la rédaction différenciée de l'auteur dans cette œuvre, nous adopterons également des changements dans notre écriture. Cela dit, et en tenant compte des considérations qui ont été réalisées précédemment, nous pouvons alors entrer dans cette dernière œuvre individuelle de Greimas.

En analysant la première partie du livre en question, intitulé de *La fracture*, il est possible de remarquer dans les quatre premiers textes visités par Greimas trois composants sémiotiques qui se trouvent réitérés : l'objet esthétique, le sujet de la saisie et le fait poétique, celui-ci marqué par la présence de l'esthesis. La différence de ces quatre premiers textes par rapport au dernier du même chapitre n'est pas dans ces composants, mais dans la façon qu'ils sont articulés entre eux. Aux quatre

premiers textes nous avons des sujets qui ont été assaillis par les qualités sensibles des objets du monde naturel ; dans le cinquième texte nous avons la figure de l'esthète qui au lieu d'être assailli par une manifestation du monde naturel, il manifestait par ses choix un certain savoir sur la condition même d'appréhension du fait poétique ou, si nous préférons, de l'appréhension esthétique, comme l'appelle Greimas (1987, p. 55). En plus de cela, l'objet esthétique de ce texte est le seul qui est un objet dit construit – un récit dans le récit –, alors que l'objet esthétique des autres textes appartenait au monde naturel. Ainsi, Greimas nous amène à réfléchir que même un objet construit peut également faire partie de l'expérience esthétique. Cette observation, à son tour, semble souligner le caractère indépendant et neutre de l'expérience esthétique elle-même qui, en ne faisant pas de distinction entre le monde naturel et le « monde artificiel » instaure la perception comme la primauté de cette expérience. Cela, car son interaction est fondée sur l'appréhension synchronique par les sens (MERLEAU-PONTY, 1945, p. 13) et non par la décomposition analytique.

En se rendant compte, avec l'esthète, de la possibilité d'articulation du paraître en vue de concrétiser une certaine expérience esthétique et qu'il réalise, en fonction de tous ses choix, la manipulation de certaines variables, l'esthète semble manifester non seulement un savoir sur le sensible, mais aussi un savoir sur le sensible qui lui plaît, c'est-à-dire une condition esthétique et éthique. Il nous semble que c'est en conséquence que Greimas (1987, p. 67) explique que peu importe si c'est « mort ou vie extatique », car en fin de compte, avec ses choix, il a joui de « l'esthesis rêvée » (*id.*).

C'est alors dans ce cadre que nous voyons dans le texte de Greimas un autre dédoublement méthodologique marqué, d'un côté par l'intentionnalité de Greimas de transposer les approches analytiques des fractures aux sujets « réels » (*ibid.*, p. 72) ; et d'autre, par des problèmes méthodologiques, car comme nous l'explique Greimas (*ibid.*, p. 76), « Il ne s'agit pas pour nous de statuer sur des causalités, mais de décrire un phénomène à effets étranges, retentissants ».

C'est en fonction de ce dédoublement que nous pouvons remarquer que Greimas réalise alors une distinction concernant ce qui est de l'ordre du mode d'appréhension, c'est-à-dire du sens ressenti – en ayant un rapport avec l'expérience esthétique, avec la manière dont le sujet est affecté par le signifiant – et de l'ordre de la structure de la manifestation – lié à la notion sémiotique de figurativité (responsable, entre autres, de la construction d'un *faire-sentir*) et à l'esthétique elle-même.

Dans ce cadre, nous soulignons que le mode d'appréhension du sujet, la plupart du temps, possède un lien direct avec la nature du signifiant, c'est-à-dire qu'un signifiant sonore va affecter le sujet selon ses qualités sonores. Cependant, comme on peut le constater dans les analyses de Greimas, le contact du sujet avec la manifestation peut entraîner une série d'articulations sensorielles, comme par exemple, c'est le cas du Monsieur Palomar qui passe de la vue au toucher (*ibid.*, pp. 43-44). Nous pensons aussi, aux cas où nous avons ce que Greimas a appelé comme une « coalescence des sensations » (*ibid.*, p. 74), comme par exemple en parlant du goût lorsqu'il évoque, avec l'acte de déguster, la texture de la nourriture (tactilité), ainsi que son arôme (odeur), de sorte que l'un comme l'autre, selon la perspective de l'analyste, se situe tantôt dans la problématique de la perception syntagmatique, tantôt dans la perception synchronique. Ainsi, le mode d'appréhension dont traite Greimas, est lié à la façon dont les actants entrent en contact et interagissent, c'est-à-dire par la manière dont le sens est construit à partir des effets des sens.

Cela dit, lorsque nous parlons de la structure de la manifestation nous pensons à sa correspondance avec les arrangements esthétiques proprement dits, organisés à partir du concept sémiotique de figurativité qui, à son tour, configure ce que l'auteur définit comme l'écran du paraître (*ibid.*, p. 78), c'est-à-dire l'articulation paradigmatique et syntagmatique de la forme et de la substance de l'expression. Cette structure de la manifestation dont nous parlons, peut être saisie lorsque Greimas traite, par exemple, des configurations esthétiques de la goutte dans son analyse du texte de Tournier (*ibid.*, p. 20). Elle correspond, en effet, à la description des structures qui constituent l'objet esthétique. De ce point de vue, non seulement la figurativité se définit comme le concept sémiotique responsable par l'articulation de l'esthétique, mais il est également possible de comprendre comment une manifestation donnée nous *fait sentir* à partir de l'agencement de son contenu, c'est-à-dire à partir des revêtements signifiants des valeurs éthiques ou morales dans la concrétisation de la matérialité des valeurs esthétiques. D'où la particularité du discours poétique, qui est capable d'articuler à la fois le sacré et le poétique.

Toutefois, le questionnement qui reste toujours ouvert et que conduit au deuxième chapitre de *De l'imperfection*, intitulé *Les échappatoires*, est celui de la possibilité de transposer cette « tranche de vie » des expériences esthétiques décrites auparavant, à la quotidienneté de nos vies. Pour cela, il nous semble qu'il faut d'abord

comprendre la distinction que Greimas réalise entre « l'esthétique » (entre guillemets) et l'esthétique (sans guillemets).

Selon notre compréhension de *De l'imperfection*, l'« esthétique » correspondrait à une sorte de lecture du monde tout en ayant déjà un ensemble de valeurs axiologisées impliquées, dont les formants figuratifs n'ont pas d'autre fonction que la construction de figures culturalisées – en d'autres termes c'est l'établissement de la corrélation d'une figure de l'expression avec une figure du contenu, du processus de 'sémiosis, c'est-à-dire, la lecture figurative du monde (GREIMAS, 1984) dont nous avons traité dans la sous-section précédente. Cette relation métrait ainsi en évidence la dimension sociale du goût et non la dimension véritablement esthétique du sensible. Nous avons eu l'opportunité de voir une approche similaire quand l'auteur a traité la notion de grille de lecture en *Sémiotique figurative et sémiotique plastique (id.)* ou encore dans sa propre thèse de doctorat (GREIMAS, 1948), lorsqu'il était possible de visualiser une corrélation entre le vocabulaire de la mode et les valeurs morales de la société de l'époque.

Concernant l'esthétique, nous pensons qu'elle ne se trouve pas forcément dans un réseau axiologique de valeurs, comme on pourrait imaginer en traitant de la question du goût socialisé. Même si dans un certain moment Greimas (1987, p. 85-86) mentionne l'existence d'une axiologie esthétique, il souligne également la difficulté de concevoir un modèle axiologique capable de rendre compte de tels relations concernant le domaine de l'esthétique. Cela semble être justifié en fonction de l'absence d'une hiérarchie des valeurs esthétiques – une fois qu'elles sont saisies synchroniquement – et aussi par l'explication même que l'auteur nous fournit en traitant de l'horizon neutre de l'évaluation de l'univers esthétique (*ibid.*, p. 86).

Étant donné que les valeurs esthétiques ne sont pas passives d'évaluation, car elles sont « vivables », Greimas – pour répondre à sa propre question concernant la condition d'insertion de ces valeurs dans la vie quotidienne – suggère de transformer les signes en gestes (*ibid.*, p. 90). En réalisant cette prescription, nous comprenons qu'il n'évoque pas un changement dans les choses du monde, car les choses sont telles qu'elles le sont et sont là où elles sont au moment de leur saisie ; c'est cela, la condition phénoménologique de l'état des choses, de l'univers immanent. Cependant, nous pensons que cette prescription souligne, en effet, l'importance de la perception dans ce processus et surtout la nécessité de changement d'attitude du sujet de l'appréhension par rapport à ce qui se présente à nos sens – nous nous sentons

obligés de faire une mention au travail de Geninasca, *Le regard esthétique*, publié trois ans plus tôt.

Il appartiendrait donc au sujet d'apprendre à appréhender. C'est en conséquence de cela qu'il nous semble possible de comprendre la raison pour laquelle Greimas prône l'existence de « moyens d'épaissir la vie, de l'entrecouper, par des détournements du fonctionnel, d'événements 'esthétiques' » (*ibid.*, p. 93). Il appartiendrait au sujet de démembrer ses programmes et de valoriser le « détail du 'vécu' » (*ibid.*, p. 97), d'insérer dans son quotidien ces syncopes (*ibid.*, p. 94), en transformant le signe en geste, l'acte de voir en l'acte de regarder, l'intelligible en sensible.

C'est, à notre avis, dans le contexte de cette expérience esthétique, à l'exemple du jardinier japonais cité par Greimas, « qui chaque matin dispose un peu autrement les pierres et le sable de son jardin » (*ibid.*, 97), que nous pouvons visualiser l'entrelacement de l'éthique et de l'esthétique. L'expérience esthétique, telle que décrite au début de l'œuvre, apparaît comme une invitation à l'expérimentation du monde et de ses qualités sensibles à travers les sens du sujet, de sorte que dans la propre expérimentation esthétique la structure axiologique, ou son épistème, est menacé par un décalage de ses valeurs. Dans la recherche d'une sémiotique du vécu, Greimas semble être parvenu à une sémiotique de la connaissance de soi, renforçant la thèse selon laquelle le modèle axiologique serait également la « possibilité d'une thérapeutique, sociale et individuelle » (GREIMAS, 1966, p. 140). L'éthique apparaît ainsi impliquée dans l'esthétique, surtout dans la manière dont le sujet construit son monde, dans la manière dont la vie a un sens et le satisfait.

## CONSIDERATIONS FINALES

Face au parcours théorique que nous nous sommes proposés de réaliser, couvrant plus de 40 ans de développement d'une pensée et de la méthodologie scientifique de A. J. Greimas, il convient d'être prudent. Non moins difficile est la tâche d'essayer de présenter en quelques lignes les considérations finales de cette recherche concernant la façon dont la sémiotique traite et articule l'éthique et l'esthétique dans son appareil conceptuel. Conscients que toute conclusion laisse des points en suspens, et que cela est peut-être la malédiction et le but de toute action scientifique – parce que ils représentent de nouvelles questions et, par conséquent, d'autres voies de recherche –, nous indiquerons la manière dont nous comprenons comment s'articule l'éthique et l'esthétique dans la sémiotique et nous chercherons, dans ce bref panorama évolutif de ces relations, à signaler la corrélation entre ces considérations et les hypothèses soulevées au début de cette recherche.

Affirmer que les études de Greimas sont parties des mots vers le monde nous semble être une réduction de la vision critique et scientifique de l'auteur. Les questionnements sur la signification et sur le sens partent, au contraire, du vivable, de l'importante dimension sociale si chère à Saussure, et ils trouvent son écho dans la dimension linguistique, car comme lui-même nous rappelle « quels que soient la nature du signifiant ou le statut hiérarchique de l'ensemble signifiant considéré, l'étude de sa signification se trouve située à un niveau métalinguistique par rapport à l'ensemble étudié » (GREIMAS, 1966, p. 15). Ainsi, le monde se transforme en langage. C'est donc, dans cet effort de chercher à comprendre ce langage du monde que Greimas construit la place de la sémiotique parmi les sciences de l'homme en tant que théorie de la signification, dont le but principal est de comprendre la façon dont le monde signifie et le sens est construit et saisi, mais sans oublier que l'acte de signifier est essentiellement humain, donc social. C'est dans ce contexte social, de la construction et de l'appréhension du sens, que nous pouvons alors situer la problématique de l'éthique et de l'esthétique et son articulation dans la théorie de la signification.

En suivant alors le parcours de Greimas, au même temps que nous présentons les résultats de nos hypothèses, nous pouvons observer que l'éthique et l'esthétique s'inscrivent dans le contexte social comme des concepts opérationnels, d'où ressortent une série de structures sous-jacentes qui permettent de comprendre un

certain mode d'être d'un énonciateur, qu'il s'agisse d'un individu (dans le cas de l'éthique) ou d'une société donnée (dans le cas de la morale), et un certain mode d'apparence de cet être, manifesté soit dans les pratiques quotidiennes, soit dans des situations exceptionnelles, comme par exemple les expériences dites esthétiques. Tenant compte du fait que les valeurs éthiques et morales sont projetées hors de l'énonciateur à travers ses choix et ses pratiques énonciatives, nous observons dans l'objet construit (comme, par exemple, un livre) ou dans l'objet en construction (comme un geste), la concrétisation esthétique des valeurs investies par l'énonciation énoncée.

Dans ce contexte, l'esthétique acquiert le statut de langage qui organise les composantes du plan de l'expression, tandis que l'éthique établit une hiérarchie axiologique, constituant une épistémè observable dans sa projection discursive. Il nous semble donc qu'il n'y a pas de possibilité d'avoir de la signification s'il n'y a pas d'articulation entre ces deux concepts opérationnels, car l'absence de valeurs est déjà en soi une position valorisée, soit par le sujet qui choisit un tel positionnement, soit par la société dans laquelle il est intégré. Il en va de même pour l'esthétique, puisque, comme le soulignait Greimas (1966, p. 8), une esthétique de la non-signification est paradoxalement imprégnée de valeurs. Ces relations visent donc à confirmer notre première hypothèse, dans laquelle nous supposons que l'éthique et l'esthétique étaient liées à la question de la signification, de la construction et de l'appréhension du sens.

Affirmer, comme nous venons de le faire, que l'éthique et l'esthétique se trouvent intimement liées à l'univers de la signification humaine – celle-là par l'axiologie des valeurs des sujets et celle-ci par les choix signifiants fondamentaux de tout acte communicatif, car même l'absence de communication est un acte communicatif –, nous conduit directement à la confirmation de la seconde hypothèse concernant la possibilité que l'articulation de l'éthique et de l'esthétique constitue la base des interrogations de la méthodologie sémiotique. Ayant confirmé que l'éthique et l'esthétique sont au cœur de la problématique de la signification, nous avons tracé une voie logique et nous notons que la sémiotique, définie comme théorie de la signification (GREIMAS ; COURTÉS, 1979, p. 345), possède l'éthique et l'esthétique au centre de ses questionnements. A partir de cette perspective généraliste, la sémiotique se soucierait de comprendre et/ou d'établir les structures qui articulent ces concepts par une méthodologie descriptive, qui à son tour permettrait de comprendre les différents modes de construction et d'appréhension du sens.

Par conséquent, notre troisième hypothèse, qui traite de la présence de l'éthique et de l'esthétique dans la pensée de Greimas depuis ses premiers travaux, est, dans un premier moment, partiellement confirmée, une fois que l'établissement de la sémiotique comme théorie de la signification implique sa relation avec les concepts d'éthique et esthétique. Cela étant, la confirmation d'une telle hypothèse ne peut en effet être validée que par l'observation de cette problématique dans la période précédant l'établissement de telles définitions. De cette façon, si nous observons, en particulier le chapitre deux et le début du chapitre trois de la présente recherche, nous remarquerons que les objets d'analyse choisis par Greimas comportent eux-mêmes ces questions. *Cervantes and his Don Quixote* ([1943]/2016), par exemple, présente la problématique du contrat social, du refus d'un ordre moral de l'énoncé et du conflit même entre les valeurs éthiques et morales de Cervantes. Les études concernant les mythologies mettent également en évidence son intérêt pour l'articulation axiologique qui fonde le mode d'être d'une société donnée, ainsi que ce qui la différencie des autres. De même, sa préoccupation par rapport à la manière dont la connotation, est à partir de la relation entre signifiant et signifié, devient intelligible, ainsi que l'intérêt pour les revêtements discursifs – c'est-à-dire les figures mythologiques étudiées –, nous conduisent à confirmer cette hypothèse.

Enfin, la quatrième hypothèse, qui traite de l'existence d'une approche à la fois hypotaxique et hyponymique – concernant l'articulation de l'éthique et de l'esthétique dans les développements de la sémiotique de Greimas – semble également se confirmer, et ceci est dû en particulier à l'autonomie des plans de l'expression et du contenu et, par conséquent, l'autonomie de l'organisation éthique et de l'organisation esthétique, qui constituent la signification globale. Comprenant que la relation hypotaxique est « la relation hiérarchique reliant deux termes situés sur deux paliers de dérivation différents » (GREIMAS : COURTÉS, 1979, p. 175), il est possible de remarquer son existence tantôt dans l'éthique et dans l'esthétique prises séparément – c'est-à-dire, en tant que plans du langage autonomes –, tantôt au moment de l'analyse d'un objet donné, sur lequel elles se trouvent simultanément présentes.

Dans l'organisation éthique, sans mentionner le rapport de présupposition du carré sémiotique – qui, par définition, dans son ensemble représente le mode d'être des sujets –, nous observons la possibilité de l'approche hypotaxique à partir de la notion d'épistémè, individuel ou collective/social, qui consiste à la « structure qui définit la hiérarchie des systèmes sémiotiques » (GREIMAS ; RASTIER, 1970b, p. 153).

Dans l'organisation esthétique, la définition même de Greimas (1984) et Floch (1986) présente le figuratif comme un premier langage par rapport au plastique, qui est considéré comme un deuxième langage, et souligne, à notre avis, l'existence d'une relation hypotaxique dans l'organisation des arrangements esthétiques. Dans certains cas, comme le souligne Floch (*ibid.*, p. 169) le signifiant visuel du monde naturel est également considéré comme un premier langage par rapport à la sémiotique plastique.

Quand nous pensons à la relation hyponymique, qui désigne « la relation établie entre la catégorie sémique et l'un de ses termes » (GREIMAS : COURTÉS, 1979, p. 175), nous pouvons envisager dans l'organisation éthique la notion d'idéologie qui se définit comme la forme de l'arrangement syntagmatique des valeurs axiologisées (*ibid.*, p. 26). En ce qui concerne l'esthétique, la définition même du langage poétique, prise comme projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique, semble illustrer une telle approche. Reste alors à observer comment les relations hypotaxiques et hyponymiques se trouvent présentes dans l'approche non plus autonome des catégories d'éthique et d'esthétique, mais dans leurs modes d'articulation.

Dans ce contexte, si l'on récupère les passages de *L'actualité du saussurisme* ([1956]/2000a, p. 376-377) et de *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* (1984, p. 24) qui traitent de la signification globale et de son articulation, nous observerons que la relation hypotaxique consiste en ce que Greimas appelle de « lecture verticale » du signifiant plastique. Dans cette lecture, à partir du niveau de la manifestation et de l'établissement de ses catégories, il devient possible de faire ressortir – en dépassant le « bruit » de la figurativité – une structure profonde mythique, atemporel, qui correspond à l'installation des valeurs axiologiques dans les arrangements esthétiques eux-mêmes. Or, les similitudes de cette approche avec celle du parcours génératif de la signification sont pour le moins intéressantes, car elles nous conduisent à penser qu'un tel modèle analytique englobe donc l'articulation de l'esthétique et de l'éthique dans l'ensemble de sa méthodologie.

En ce qui concerne la relation hyponymique entre l'éthique et l'esthétique, en plus du fait que nous pensons à la sémosis elle-même et à la signification globale du texte – selon l'explicitation de Greimas (1984 ; 2000a) –, nous comprenons que la lecture des objets figuratifs comprend également cette articulation. Cette proposition résulte du fait que, dans ce processus, nous pouvons noter aussi bien l'ensemble des traits des unités du plan de l'expression qui constituent la figure, que la grille de lecture du sujet qui la saisit. Cela étant, nous comprenons que nos hypothèses se confirment.

Ainsi, si l'on considère que notre objectif était de suivre le parcours du développement du cadre théorique et méthodologique de Greimas, afin que nous puissions mettre en évidence les processus qui ont permis la constitution de modèles analytiques capables de faire ressortir les articulations des valeurs esthétiques et des valeurs éthiques, il nous semble pertinent de faire quelques remarques supplémentaires. De cette façon, en ce qui concerne les valeurs éthiques, la constitution du modèle axiologique du carré sémiotique apparaît en effet comme l'un des éléments qui composent le résultat de ce parcours, pouvant être compris non seulement dans le spectre de l'axiologie, mais aussi dans celui de l'idéologie et de l'épistémè.

Quant aux valeurs esthétiques, le parcours qui, en résumé, varie entre les articulations du langage poétique, la reconnaissance du monde naturel, l'assomption de l'autonomie du plan de l'expression, la reconnaissance des figures, la compréhension de la lecture plastique et de sa dimension sensible, et qui culmine à la composante de la figurativité, nous permet de comprendre que de telles valeurs dérivent des effets de sens des effets des sens, c'est-à-dire à partir des expériences esthésiques. Ces expériences, qui construisent les valeurs esthétiques, se concrétisent, d'une part, par l'articulation des arrangements esthétiques d'un objet – articulé à la fois dans la forme et la substance et dans son organisation paradigmatique et syntagmatique –, et d'autre part, par son appréhension par les sens du sujet.

Ainsi, à partir de ce travail, nous avons établi un parcours de construction des articulations théoriques et méthodologiques que Greimas a réalisé tout au long de ses travaux en ce qui concerne l'éthique et l'esthétique ; mais nous soulignons aussi l'importance de la discussion sur l'utilisation de tels concepts qui, pour nous, loin d'être des notions philosophiques fermées sur elles-mêmes, correspondent à des lieux d'investissements axiologiques et des arrangements de la forme et de la substance de l'expression.

Dans ce contexte, à partir des textes étudiés, nous notons la possibilité d'une structuration analytique concernant l'analyse des articulations de l'éthique et de l'esthétique, qui se dédouble en deux perspectives distinctes mais complémentaires, à savoir l'analyse de l'objet et l'analyse de l'interaction sujet et objet, de sorte que la description des articulations de l'éthique et de l'esthétique se présentent légèrement distinctes dans chacune des situations.

Du point de vue des articulations de l'éthique et de l'esthétique dans l'objet, nous observons, à l'aide de la sémiotique figurative et de la sémiotique plastique, que les arrangements choisis de la forme et de la substance de l'expression concrétisent la projection des valeurs de l'énonciateur. De cette façon, l'analyse de l'objet permettrait de faire ressortir ce que Greimas (2000a ; 1984) appelle d'une signification globale. À partir de cette perspective, l'impulsion du sémioticien, de « conviction intuitive de l'existence d'une signification autre, plus profonde » (GREIMAS, 1984, p. 24), le conduira donc à comprendre la totalité manifeste de l'objet, c'est-à-dire sa figurativité, comme un niveau à être déconstruit et surmonté pour arriver à trouver les valeurs éthiques ou morales qui sont concrétisées dans les arrangements esthétiques choisis par l'énonciateur. En d'autres termes, une sémiotique des objets. Nous pouvons reconnaître cette articulation, par exemple, à partir du modèle du parcours génératif de la signification. L'exception à cette sémiotique des objets et la méthodologie que nous venons de mettre en évidence serait exactement celle-là des objets du monde naturel, car en eux il n'y a pas de projections des valeurs d'un énonciateur – sauf si nous considérons le discours religieux, mais cela transforme déjà les objets du monde naturel en objets construits à partir des valeurs d'une religion donnée.

Contrairement à ce qui se passe dans l'articulation de l'éthique et de l'esthétique dans la sémiotique des objets, lorsque nous parlons de l'interaction entre le sujet et l'objet dans la perspective de ce que nous observons dans *De l'imperfection* (1987), la figurativité laisse d'être un bruit à être surmonté dans la communication et devient son sens. Les valeurs éthiques de l'objet deviennent invisibles, même si elles sont toujours présentes dans sa structure profonde. Les valeurs esthétiques, correspondant aux effets de sens des effets des sens, deviennent les protagonistes de cette perspective. Dans ce contexte, ce qui importe ne sont plus les valeurs éthiques inscrites dans l'objet, mais celles qui constituent l'être du sujet de l'appréhension. Dans ces expériences dites esthétiques, la valeur esthétique est capable de décaler l'axiologie du sujet. À son tour, le sujet qui rejette une telle expérience acquiert des traits conservateurs et garde son axiologie intacte. Le sujet qui l'expérimente, mais qui n'a pas encore compris quelles sont ses propres valeurs – et qui entre dans un conflit moral et éthique – perdure dans « l'attente de l'inattendu » (*ibid.*, p. 89). Toutefois, ce sujet qui a compris ses propres valeurs vit dans sa « petite éthique » (RICŒUR, 1990b, p. 337) comme un mouvement conciliateur entre la morale et l'éthique, dans

lequel se cultive le plaisir des valeurs esthétiques manifestées dans les objets construits ou du monde naturel.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARITMÉTICA. In **Michaelis. Moderno Dicionário da Língua Portuguesa 2015**, São Paulo: Editora Melhoramentos. <<http://michaelis.uol.com.br>>.

BERTRAND, D. *et al.* **Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure**. Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique, 2017.

BIOLOGIA. In **Michaelis. Moderno Dicionário da Língua Portuguesa 2015**, São Paulo: Editora Melhoramentos. <<http://michaelis.uol.com.br>>.

BOGO, M. B. **A Coleção Particular da Cosac Naify: explorações sensíveis do gosto do livro**. Dissertação (Mestrado) - Curso de Comunicação e Semiótica, PUC-SP, São Paulo, 2014.

\_\_\_\_\_. **O design sensível do livro**. Actes Sémiotiques [En ligne], n. 121, 2018.

BOUQUET, S. « *Principes d'une linguistique de l'interprétation : une épistémologie néosaussurienne* » in **Langages**, vol.185, n.1, 2012, pp. 21-33. <<https://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-21.htm>>.

BRÉAL, M. “*Les lois intellectuelles du langage fragment de sémantique*” in **Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France**, vol. 17, pp. 132–142, 1883. <<https://www.jstor.org/stable/44253893>>.

BRODEN, T. F. “*Avant-dire: A. J. Greimas et la linguistique française*” in **La mode en 1830: Langage et société: écrits de jeunesse**, A. J. Greimas, pp. XXVII-XLIV, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

\_\_\_\_\_. “*Don Quixote as Inspiration for Anti-Nazi Resistance: Introduction to A. J. Greimas's "Cervantes and His Don Quixote" (1943)*” in **Cervantes: Bulletin of the Cervantes Society of America**, vol. 36 n. 1, 2016, p. 159-169. Project MUSE.: <<https://doi:10.1353/cer.2016.0008>>

DIAS, A. G. “*Canção do exílio*”, in **Obras poéticas de Antônio Gonçalves Dias**, Bandeira, M. (ed.), Rio de Janeiro: Nacional, 1944.

DORRA, R. “*Perspectiva da semiótica*” in **Da imperfeição**. Prefácio e Tradução Ana Claudia de Oliveira ; Apresentações de De l'Imperfection Paolo Fabbri, Raúl Dorra, Eric Landowski. 2.ed. São Paulo: Estação das Letras e Cores: CPS, 2017.

FLOCH, J.-M. La spatialisation et son rôle dans la mise en discours d'une bande dessinée in **Journal de recherche sémiotique**. Alberta, 1979.

\_\_\_\_\_. « *Sémiotique poétique et discours mythique en photographie: analyse d'un « nu » d'Edouard Boubat* » in **Documents de travail et pré-publications**. Urbino: Università di Urbino, n. 95, 1980.

\_\_\_\_\_. « Kandinsky: sémiotique d'un discours plastique non figuratif » in **Communications**, n. 34, 1981a.

\_\_\_\_\_. **Sémiotique plastique et langage publicitaire**. Paris: Documents G.R.S.L., EHESS-Actes Sémiotiques v. 03, n. 26, 1981b.

\_\_\_\_\_. **Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique**. Paris: HadèsBenjamins, 1985.

\_\_\_\_\_. « Plastique » in **Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage II**. Greimas, A. J.; Courtés, J. et al , Paris, Hachette, 1986.

FONTANILLE, J. « Pratique et éthique : la théorie du lien » in **Protée**, v.36, n.2, 2008, p. 11–26. <<https://doi.org/10.7202/019016ar>>.

GREIMAS, A. J. **Sémantique structurale**, Paris, Larousse (nouvelle édition Paris, Puf, 1986), 1966.

\_\_\_\_\_ « La description de la signification et la mythologie comparée » in **L'Homme**, 1963, tome 3 n.3. pp. 51-66.

\_\_\_\_\_ « La Structure des actants du récit » in **Word**, 23:1-3, 221-238, 1967a

\_\_\_\_\_ **Modelli semiologici**, Urbino, Argalia, 1967b.

\_\_\_\_\_ « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » in **Langages**, 3<sup>e</sup> année, n°10, 1968. Pratiques et langages gestuels. pp. 3-35.

\_\_\_\_\_ **Du sens**, Paris, Seuil, 1970.

\_\_\_\_\_. “*Por uma teoria do discurso poético*” in **Ensaio de semiótica poética**. A. J. Greimas (org), São Paulo: Cultrix/ Ed. da Universidade de São Paulo, 1975.

\_\_\_\_\_ **Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques**, Paris, Seuil, 1976.

\_\_\_\_\_ ; COURTÉS, J. **Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage**, Paris, Hachette, 1979.

\_\_\_\_\_ **Du sens II : Essais sémiotiques**, Paris, Seuil, 1983.

\_\_\_\_\_ **Sémiotique figurative et sémiotique plastique**, in Actes sémiotiques - Documents, Paris, EHESS – CNRS, n. 60, 1984.

\_\_\_\_\_ ; COURTÉS, J. et al. **Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage II** , Paris, Hachette, 1986.

\_\_\_\_\_ **De l'imperfection**, Paris, Pierre Fanlac, 1987.

\_\_\_\_\_ ; FONTANILLE, J. **Le beau geste** in *Recherches sémiotiques/ Semiotic Inquiry*, n. 13, 1992.

\_\_\_\_\_. "*L'actualité du saussurisme. À l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la publication du « Cours de linguistique générale » (1956)*" in **La mode en 1830. Langage et société : écrits de jeunesse**, A. J. Greimas, pp. 371-382, Paris: Presses Universitaires de France, 2000a.

\_\_\_\_\_. "*La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode de l'époque. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (1948)*" in **La mode en 1830. Langage et société : écrits de jeunesse**", A. J. Greimas, Paris: Presses Universitaires de France, 2000b.

\_\_\_\_\_. "*Analyse du contenu : Comment définir les indéfinis ? Essai de description sémantique (1963)*", in **La mode en 1830. Langage et société : écrits de jeunesse**, A. J. Greimas, Paris: Presses Universitaires de France, pp. 383-400, 2000c.

\_\_\_\_\_. "*Cervantes and His Don Quixote*" [1943] in **Cervantes. The Journal of the Cervantes Society of America**, vol.36, n. 1, pp. 171-179. Translated from Lithuanian into English by J. Korostenskiene, edited by T. Broden, 2016.

HJELMSLEV, L. **Prolégomènes à une théorie du langage**. Paris: Les éditions de Minuit, 1984.

JAKOBSON, R. **Essais de linguistique générale : les fondations du langage**. Paris : Les Editions de Minuit, 1963.

LANDOWSKI, E. **A sociedade refletida: ensaios de sociosemiótica**, São Paulo: EDUC/Pontes, 1992.

\_\_\_\_\_. "*Viagem às nascentes do sentido*" in **Corpo e Sentido**. I. Assis Silva (Org.), São Paulo: Edunesp, 1996.

\_\_\_\_\_. **Passions sans non**, Paris: PUF, 2004.

\_\_\_\_\_. "*Entre Ricoeur e Greimas, in memoriam*" in **Galáxia. Revista do Programa de Pós-Graduação em Comunicação e Semiótica**. Trad. Ana Claudia de Oliveira. ISSN 1982-2553, [S.l.], n.9, jul. 2005. ISSN 1982-2553. <<https://revistas.pucsp.br/galaxia/article/view/1416/886>>.

\_\_\_\_\_. "*Avoir prise, donner prise*" in **Actes Sémiotiques** [En line], 112, 2009. <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2852>>.

\_\_\_\_\_. **Interações arriscadas**, São Paulo: Estação das letras e cores: Centro de pesquisas sociosemióticas, 2014.

LEIBNIZ, G. W. **La monadologie**. Introduction, analyse développée, notes et commentaires, par M. Th. Desdouts. Paris ; Delalain Frères, 1884.

LÉVI-STRAUSS, C. **Tristes trópicos**, São Paulo: Anhembi Limitada, 1957.

\_\_\_\_\_. **O pensamento selvagem**, Campinas: Papyrus, 1989.

LINGUÍSTICA. In **Michaelis. Moderno Dicionário da Língua Portuguesa 2015**, São Paulo: Editora Melhoramentos. <<http://michaelis.uol.com.br>>.

MAUTNER, T. (dir.). **Dicionário de filosofia**. Trad. Desidério Murcho, Sérgio Miranda e Vitor Guerreiro, Lisboa: Edições 70, 2011.

MERLEAU-PONTY, M. **Phénoménologie de la perception**. Paris: Gallimard, 1945.

NÖTH, W. **Panorama da semiótica: de Platão a Peirce**, São Paulo: Annablume, 2003.

OLIVEIRA, A. C. M. A. de, “*Da imperfeição, 30 anos depois*” in **Da imperfeição**. Prefácio e Tradução Ana Claudia de Oliveira ; Apresentações de De l’Imperfection Paolo Fabbri, Raúl Dorra, Eric Landowski. 2.ed. São Paulo: Estação das Letras e Cores: CPS, 2017.

PÊCHEUX, M. **Semântica e discurso: uma crítica à afirmação do óbvio**, Campinas: Editora da UNICAMP, 1997.

PIGNATARI, D. **O que é comunicação poética**, São Paulo: Ateliê Editorial, 2011.

POE, E. A. **Selections from Poe**. GAMBRILL, J. M. (ed). Boston: Ginn & Co. 1907.

PORTELA, J. C. *História das ideias semióticas: entre cronistas e inovadores in Estudos Semióticos* [on-line], v.14, n.1 (edição especial). Editores convidados: Waldir Bevidas e Eliane Soares de Lima: São Paulo, março de 2018, pp. 138–143. Disponível em:<[www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)>. Acesso em 30 jun. 2020

RASTIER, F. « *Saussure et les textes — De la philologie des textes saussuriens à la théorie saussurienne des textes* » in **Texto ! Textes et cultures**, vol. XIV, n.3, 2009. <<http://www.revue-texto.net/index.php?id=2327>>.

\_\_\_\_\_. « De la sémantique structurale à la sémiotique des cultures » in **Actes Sémiotiques** [En ligne], 120, 2017. <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5734>>.

RICŒUR, P. *Éthique et morale in Revista Portuguesa de Filosofia*, T.46, Fasc.1, Paul Ricoeur (Jan. – Mar), pp.5-17, 1990a

\_\_\_\_\_. **Soi-même comme un autre**. Paris: Éditions du Seuil, 1990b.

SAUSSURE, F. « *Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien* » in **Indogermanische Forschungen**, vol.4, issue. 1, pp. 456-470, 1894.

\_\_\_\_\_. **Cours de linguistique générale**. Paris: Payot, 1971.

\_\_\_\_\_. **Escritos de linguística geral**, São Paulo: Cultrix, 2004.

SEMÂNTICA *In Michaelis. Moderno Dicionário da Língua Portuguesa 2015*, São Paulo: Editora Melhoramentos. <<http://michaelis.uol.com.br>>.

SHAPIRO, F. R. *The Yale Book of Quotations*, Yale University Press, New Haven, 2006.

TAMBA, I. *La sémantique*, Paris : Presses Universitaires de France, 2005.

TRIER, J. *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes*, Heidelberg: Winter, 1931

THÜRLEMANN, F. *Trois peintures de Paul Klee : essai d'analyse sémiotique*, 1979, 149f. Tese (Doutorado) – Thèse de 3e cycle Histoire de l'art et archéologie. Paris I, Paris, 1979.

\_\_\_\_\_. *Paul Klee, analyse sémiotique de trois peintures*. Lausanne: Age d'Homme, 1982.

VALÉRY, P. *Œuvres. Tome II*. Paris: Gallimard, 1960.

\_\_\_\_\_. *Maus pensamentos e outros*, Belo Horizonte: Âyiné, 2016.

VOEGELIN, C. F. "Casual and noncasual utterances within unified structure" in *Style in language*, SEBEEK, T. (ed.), Cambridge, Mass.:MIT Press, p. 57 – 68, 1960.